

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC

CAP AUX DIAMANTS

MONTRÉAL INÉDIT



Montréal 375 ans



La VILLE DE MONTRÉAL,
c'est aussi une somme
d'histoires captivantes
formant une trame collective
dont nous sommes fiers.

vive  375



RUBRIQUES

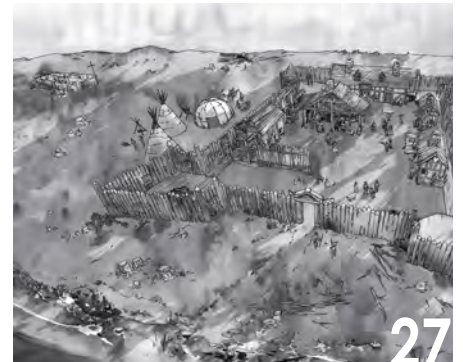
ANCÊTRES Les sœurs Garnier et la grande recrue de 1659	43
DE PRÈS ET DE LOIN PARCOURS HISTORIQUES Aurise : de Pierreville à Boston	45
PATRIMOINE Montréal à l'heure du jubilé de diamant de la reine Victoria (1897)	47
MÉDAILLES La visite du pape en 1984	49
L'ŒIL AMÉRICAIN Regards sur Montréal	51
PLACE AUX LIVRES	53
LIVRES REÇUS	58
AU MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC James M. Barnsley en Normandie	59
MÉDIAS DE L'HISTOIRE	61
NOUVELLES	63
JE ME SOUVIENS Il y a 150 ans, la Confédération Avril, mai et juin d'une année comme les autres	64
À VOTRE AGENDA	66

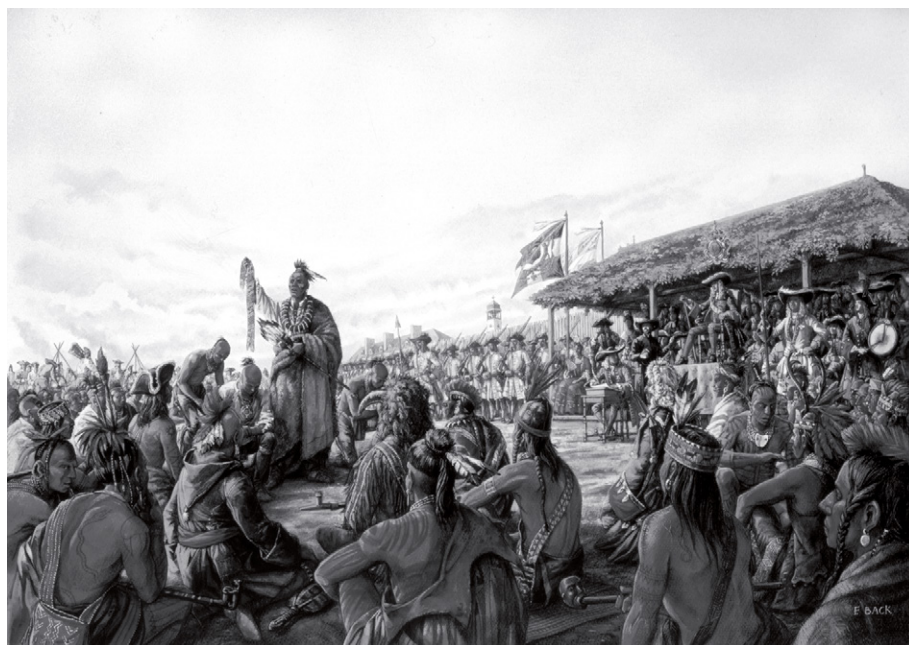
SOMMAIRE

Cap-aux-Diamants | n° 130 | Été 2017

MONTREAL INÉDIT

MOT DE PRÉSENTATION <i>par Francis Back</i>	3
ABRAHAM BOUAT, PIONNIER DE L'HÔTELLERIE MONTRÉLAISE <i>par Gilles Proulx</i>	4
UN ÉPISODE DE LA RIVALITÉ QUÉBEC/MONTREAL LOUIS-JOSEPH PAPINEAU ET LES PATRIOTES DE 1837 <i>par Gilles Laporte</i>	9
DES NOIRS SOUS UN VOILE BLANC MÉTISSAGE ET ABOLITION TRANQUILLE DE L'ESCLAVAGE <i>par Frank Mackey</i>	12
LES DESSUS ET LES DESSOUS DE LA MODE À MONTRÉAL <i>par Francis Back</i>	15
MONTRÉAL 1760 : REDDITION DE LA NOUVELLE-FRANCE <i>par Rénald Lessard</i>	20
MONTRÉAL SOUS L'EMPRISE DES REVOLUTIONNAIRES AMÉRICAINS <i>par Pierre Monette et André Delisle</i>	24
LE FORT DE VILLE-MARIE POINT DE RENCONTRE ENTRE AMÉRINDIENS ET FRANÇAIS <i>par Louise Pothier</i>	27
UNE GRAVE CRISE RELIGIEUSE À MONTRÉAL AU XVII ^E SIÈCLE L'AFFAIRE TARDY <i>par Stéphan Martel</i>	30
À LA RECHERCHE D'HOCHELAGA <i>par Christian Gates St-Pierre</i>	34
UN ALBUM PHOTOS DE MONTRÉLAIS <i>par Jean-Luc Allard</i>	38





La Grande Paix de Montréal de 1701. Illustration de Francis Back (extrait).

Francis Back, éditeur invité et auteur de plusieurs illustrations dans ce numéro, est né à Montréal. Illustrateur de formation, il touche à des domaines aussi variés que le cinéma, les expositions muséales, la littérature jeunesse et les publications à caractère historique. Sa passion pour l'histoire de l'Amérique, les peuples français, amérindiens et métis sont les thèmes majeurs de son œuvre. L'intérêt que Francis Back porte au dessin l'amène à étudier les arts à Montréal (collège Jean-de-Brébeuf) puis en Europe (École des beaux-arts de la ville de Bâle). Au Québec, il a notamment illustré les livres *Pour le Christ et le Roi. La vie au temps des premiers Montréalais* (1992) et *La Grande Paix, chronique d'une saga diplomatique* (2001). Dans le domaine du livre pour enfant, il a notamment coécrit et illustré *Jean-Baptiste, coureur des bois*.

On peut voir les illustrations historiques de Francis Back dans de nombreux musées au Canada, aux États-Unis et en Eu-

rope. Il a participé à trois spectacles du Cirque du soleil et il a créé deux timbres pour les postes françaises et canadiennes, soulignant le traité de paix de 1701 et la fondation de Québec en 1608. Son travail en cinéma l'a amené à prendre part à une centaine de productions canadiennes et américaines et à enseigner le langage cinématographique au Québec et dans plusieurs universités en Asie.

Une exposition lui a été consacrée au Musée Marguerite-Bourgeoys, *Dessiner l'Amérique française : les illustrations historiques de Francis Back* et une autre au Musée gallo-romain de Saint-Romain-en-Gal/Vienne, en France, sur ses représentations des Autochtones.

Francis Back mène depuis plus de 30 ans des recherches historiques sur la culture matérielle amérindienne et française. Il a publié plus d'une cinquantaine d'articles sur le sujet, aussi bien au Canada qu'à l'étranger.

La revue *CAP-AUX-DIAMANTS* est une production de « Les Éditions Cap-aux-Diamants inc. » et paraît quatre fois l'an.

Conseil d'administration : Yves Beauregard, François Droüin, Michèle Jean, Jean-Marie Lebel, Pierre Poulin.

Directeur : Yves Beauregard.

Comité de rédaction : Yves Beauregard, François Droüin, Sophie Imbeault, Michèle Jean, Jean-Philippe Jobin, Jean-Marie Lebel, Pierre Poulin, Jacques Saint-Pierre, Alex Tremblay Lamarche, Brigitte Violette.

Comité consultatif : Marie-Josée des Rivières, Denis Gagnon, Gilles Gallichan, Madeleine Gauthier, Yves Laberge, Jacques Lacoursière, Michel Lessard, Jocelyne Mathieu, Jean-Claude Robert, Marc Vallières.

Révision des textes : Marie Chabot.

Publicité et promotion : Pluri Congrès inc. (450 671-9111).

Secrétariat et comptabilité : Josée Alain.

Service des abonnements : Josée Alain.

Conseiller juridique : Dave Tremblay.

Collaboratrices et collaborateurs : Jean-Luc Allard, Francis Back, Yves Beauregard, Mario Béland, Denise Bombardier, Johannie Cantin, André Delisle, François Droüin, Christian Gates St-Pierre, Yves Hébert, Pascal Huot, Yves Laberge, Gilles Laporte, Rénald Lessard, Frank Mackey, Stéphan Martel, Pierre Monette, Louise Pothier, Gilles Proulx, Denis Racine, Jolyne Rodrigue, Jacques Saint-Pierre, Sylvie Tremblay, Alex Tremblay Lamarche, Serge Pallascio, John Willis.

Graphisme : Michaud design

Impression : Imprimeries Transcontinental S.E.N.C.

CAP-AUX-DIAMANTS remercie l'Université Laval, la Ville de Québec, le Séminaire de Québec, le Conseil des arts et des lettres du Québec, pour leur soutien financier et matériel.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada, par l'entremise du programme Aide à l'éditeur de Patrimoine canadien.

Dépôt légal : Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada, ISSN 0829-7983/ISBN 978-2-924353-18-9 (PDF). Toute reproduction ou adaptation interdites sans autorisation. Envoi de publication. N° de la convention 1372165. Port payé à Québec.

Date de parution : juin 2017.

Indexé dans *Repère*, *Hiscabec*, *Journal of American History*, *Études canadiennes*, Éruditor.org.

La revue *CAP-AUX-DIAMANTS* est membre de la Société de développement des éditeurs de périodiques culturels québécois (SODEP) www.sodep.qc.ca.

Les opinions émises dans les articles publiés dans ce numéro n'engagent que les auteurs et non le comité de rédaction.

Ce dernier est responsable des titres, intertitres, textes de présentation, encadrés, notes, illustrations et légendes.

Correspondance :

CAP-AUX-DIAMANTS

C.P. 26, Haute-Ville,

Québec (Québec) G1R 4M8

Administration : 418 656-5040

Publicité : 418 656-5040

Courriel : revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca

Site Internet : www.capauxdiamants.org

Distribution : Disticor (informations : 514 502-7818).

Abonnements : 1 an (35 \$), 2 ans (60 \$), 1 an (45 \$) institution, 2 ans (80 \$) institution, 1 an (60 \$US) États-Unis, 1 an (80 \$CAN) étranger.

Conseil des arts
et des lettres
Québec



Patrimoine
canadien Canadian
Heritage

VILLE DE
QUÉBEC

HOCHELAGA → VILLE-MARIE → MONTRÉAL

Connaître l'histoire du lieu où l'on demeure... N'est-ce pas faire de nous des citoyens soucieux du patrimoine et de l'avenir d'un espace commun?

Les festivités du 375^e de Montréal sont l'occasion de mettre au jour de nouvelles connaissances sur l'histoire de la métropole du Québec. Des domaines comme l'histoire ou l'archéologie sont toujours en perpétuelle évolution.

Ce numéro de *Cap-aux-Diamants* sur Montréal réunit des articles sur des sujets inédits ou inusités ayant en commun la vie des anciens résidents, qui, chacun à leur façon, ont forgé cette ville et lui ont donné une âme et une personnalité.

L'élaboration d'un numéro de revue est un travail collectif. Je remercie chaleureusement les auteurs qui ont collaboré avec générosité. J'en profite également pour remercier les nombreuses institutions muséales et les centres d'archives qui nous ont ouvert leurs réserves afin d'illustrer les articles avec des images ou des artefacts peu ou pas connus.

Je tiens à signaler un fait qui m'a toujours troublé en arpentant les rues de Montréal. J'habite rue Marquette. Or, la majorité de mes voisins ignorent que ce nom commémore le missionnaire jésuite Jacques Marquette (1637-1675), l'un des premiers explorateurs de la vallée du Mississippi. Il m'arrive même de recevoir des lettres où le nom



Cette cartouche d'une carte de l'ingénieur militaire Louis Franquet date de 1752, année où il séjourne à Montréal. On aperçoit sur cette image une femme et un enfant menant des bovins, alors que deux hommes placent. À l'arrière-plan figurent un calvaire et deux maisons. Ce dessin est l'une des premières représentations d'habitants de l'île de Montréal dans leur quotidien. (Service historique de la Défense).

de ma rue est orthographié « Market ». Les panneaux qui indiquent actuellement le nom des rues à Montréal sont d'une désolante banalité. Ne conviendrait-il pas de les remplacer par d'autres, plus esthétiques, qui contribueraient également à faire œuvre de mémoire et d'enracinement? Cela se pratique dans de nombreuses villes à travers le monde. Espérons que cette idée germera dans l'esprit des élus municipaux montréalais, au-delà des festivités ponctuelles du 375^e.

Chers lecteurs, chères lectrices, j'espère que vous aurez autant de plaisir à lire ces pages que nous en avons eu à les écrire. Elles vous feront voyager d'Hochelaga à Montréal, en passant par Ville-Marie!

Francis Back

ABRAHAM BOUAT PIONNIER DE L'HÔTELLERIE MONTRÉALAISE

par Gilles Proulx



Montréal en 1685. Cette vue en perspective s'appuie sur la carte réalisée par l'ingénieur Robert de Villeneuve cette année-là. Malgré sa petite taille, la ville de Montréal, largement vouée aux échanges, offre déjà de nombreux lieux d'hébergement. (Illustration : Francis Back).

L'industrie hôtelière de Montréal repose sur une longue tradition. Dans ce lieu d'échange et de commerce, où séjournent de nombreux voyageurs, certains ont vite compris qu'il serait profitable d'offrir le gîte et le couvert à cette clientèle. Abraham Bouat (1644-1702) peut être considéré comme un pionnier de cette activité; son long parcours et des informations concernant plusieurs autres tenanciers permettent d'évoquer les débuts de l'offre hôtelière à Montréal.

Le 26 novembre 1682, Pierre de Saurel, seigneur du Richelieu, est victime d'un infarctus et d'un œdème pulmonaire chez son hôte Abraham Bouat, rue Notre-Dame. Pierre de Saurel est arrivé à la maison Bouat quatre jours auparavant, afin de régler des affaires commerciales à Montréal. Saurel passe l'après-midi du 26 en compagnie de deux autres pensionnaires, à converser auprès d'un feu allumé dans la cheminée d'une salle à l'étage. Étant sorti à l'extérieur pour faire, selon l'expression du temps,

« quelques nécessités », Saurel rentre, visiblement souffrant, et rejoint la pièce où une servante prépare le couvert pour le souper. Constatant les difficultés respiratoires de leur client, une domestique de Bouat va quérir les chirurgiens Jean Martinet et Antoine Forestier. Malgré le recours à la saignée, l'emploi de vomitif et d'antipoison, les deux hommes de science pressentent qu'il va succomber à sa défaillance cardiaque. Le supérieur du Séminaire de Saint-Sulpice, François Dollier de Casson, est aussitôt demandé

afin d'administrer sa bénédiction au mourant. Bouat est chargé de veiller sur le corps du défunt pendant la nuit, ainsi que sur ses biens. Le procès-verbal de cette mort subite nous permet d'entrer dans l'univers de l'hôtelier Bouat.

à la définition de logis garni, le cabaret par contre, toujours selon le même auteur, est plutôt un débit de boissons à emporter. Alors que la population de Montréal est inférieure à 2 000 individus vers 1700 (contre 627, en 1666) et compte

coureurs des bois. Cela est sans compter les Autochtones qui y descendent chaque printemps pour la foire des fourrures et les marchands « forains » arrivant directement de France pour y négocier. En juillet 1684, le gouverneur

Tableau 1

Aubergiste/Cabaretier en 1688	Conjoint	Conjointe	Profession	Localisation	P/L	Maison	Étages	en opération
François Blot	Bleau, Jean-François	Campot, Catherine	boulangier	St-Paul	p	bois	1	1684-1688
Le Sieur Boisseau	Boisseau, Pierre	Faubert, Anne	cultivateur	Notre-Dame	p	bois	1	1688
Le sieur Bouat	Bouat, Abraham	Nevelet, Marguerite (x)	hôtelier/aubergiste	Notre-Dame	p	pierre	2	1674-1702
Le Sr Subtil	Busson dit Subtil, Pierre	Levasseur, M-Françoise	aubergiste/traiteur	St-Paul	p	bois	2	1682-1691
La femme de Gabriel Cardinal	Cardinal, Gabriel	Vandezegue, Marie-Anne (x)	voyageur/cultivateur	St-Jacques	p	bois	1	1687-1699
Le Sr Cavalier (Pierre Cavalier)	Cavalier, Pierre	inconnu	cabaretier	Lachine	p	inconnu	inconnu	1688-1700
Madame Chicouane	Chicoine, Pierre	Chrétien, Madeleine (x)	cultivateur et seigneur	St-Jean-Baptiste	p	pierre	2	1688-1692
granchamps	Cornetier dit Grandchamps, Pierre	Castaing, Catherine	fonctionnaire/huissier	St-Gabriel	l	bois	1	1688
Lafontaine dugua	Dugas dit Lafontaine, Vincent	Roy Frsè /Tessier, Catherine	boulangier/cabaretier	St-Paul/Lachine	p	bois	2	1683-1689
Le Sr Fèzeret	Fèzeret de Saint-Charles, René	Carlier, Marie (x)	armurier	St-Paul	p	pierre	2	1684-1696
Madame Gautier	Gauthier, Jean-Baptiste	Guyon, Marie	habitant	St-Gabriel	p	bois	1	1688
Le Sieur Gillet	Gillet de Laplante, Louis	Rigaud, Marie-Judith	fonctionnaire/huissier	St-Paul	p	bois	1	1688
Lagarde	Goyau dit Lagarde, Guillaume	Benoit, Hélène	militaire	St-Joseph	p	bois	1	1686-1700
Le Sr Guérin (la femme à)	Guérin, Sylvain	Brazeau, Marie	cordonnier	St-Paul	p	bois	1	1686-1688
Le Sr Guillet	Guillet, Mathurin	Lemoine, Marie-Charlotte	marchand/cabaretier	Saint-François	p	inconnu	2	1688-1696
Madame Guillory	Guillory, Simon	Bouchard, Louise (x)	armurier	St-Paul	p	pierre	1	1684-1700
Jean Guy	Guy dit Le Rouvier, Jean	Lereau, Marie	armurier/cabaretier	St-Paul	p	inconnu	inconnu	1684-1688
Attainville	Httainville, Antoine	Gadois, Jeanne-Françoise	fonctionnaire/huissier	St-Paul	p	inconnu	1	1688
Le sieur delamotte	Lamothe de Luciere, Dominique	Alix de la Feuillée, Marie	écuyer	Notre-Dame	p	pierre	1	1688
La veuve Lecour	Lecours, Michel	Leblanc, Louise	marchand/boucher	St-Paul	p	bois	1	1680-1688
La lèspérance (la femme à)	Magnan dit Lèspérance, Jean	Moitié, Marie (x)	cabaretier	St-Paul/Place d'au	p	pierre	2	1688-1694
Nafrechoux (la femme du Sr Nafrechoux)	Nafrechoux, Isaac	Leloup, Catherine (x)	aubergiste	Notre-Dame	p	pierre	inconnu	1676-1700
Mathurin charpentier (la femme à Parent)	Parent, Mathurin	Boucher Jeanne	charpentier	Notre-Dame	p	bois	1	1688
Le nommé Labretonniere	Passard de la Bretonnière, Jacques	Lemaistre, Marie-Louise	marchand	St-Paul	l	inconnu	inconnu	1688-1700
Le Sieur Petit	Petit de Boismorel, Jean	Bailly, Marie	fonctionnaire/huissier	St-Paul	p	bois	1	1686-1696
La duverny (veuve)	Pichon dit Duverny, Antoine	Picéro, Marie	charpentier	St-Joseph	p	inconnu	1	1684-1691
Le Sieur potier	Pothier, Claude	Boisdon, Louise	pâtissier/aubergiste	St-Paul	l	bois	inconnu	1688-1700
Jean Deschat (la femme à Jean Roy)	Roy dit Deschat, Jean	Saulnier dit Duverdier, Françoise	boucher	St-Gabriel	p	bois	1	1688
La veuve de Loran Tessier	Tessier dit Duchâteau, Laurent	Lemire, Anne	chaudronnier	Notre-Dame	p	pierre	1	1688
Le Sieur Turpin	Turpin, Alexandre	Beauvais, Marie-Charlotte	marchand/me d'armes	St-Paul	p	pierre	2	1677-1689

Remontrance aux cabaretiers de Ville-Marie. Les « x » dans la liste des conjointes réfèrent à des filles du roi. (BANQ, Bailliage de Montréal, TL2, carton 11572, doss. 69, 22 octobre 1688).

LES HÔTELIERS MONTRÉLAIS

Abraham Bouat arrive à Montréal en 1668. Il est identifié pour la première fois comme cabaretier en 1674, puis comme aubergiste en 1680. Bouat est d'ailleurs le premier Montréalais à porter ce titre d'aubergiste dans les registres du bailiage en 1680. Chez les cabaretiers, Jean Milot sera le premier identifié comme tel en 1668, mais il n'exerce plus dix ans plus tard. Selon le dictionnaire d'Antoine Furetière (1690), on définit l'hôtellerie comme un « logis garni que tient un hôtelier, où on reçoit les voyageurs & les passants pour les loger & nourrir pour de l'argent ». Il décrit l'hôtelier comme un individu qui « tient une maison garnie de meubles & de vivres, une auberge, un cabaret pour loger et nourrir les voyageurs, ou ceux qui n'ont point de ménage établi ». Si l'auberge correspond

à peine une centaine de maisons, selon une carte datant de 1685, un document de 1688 nous précise qu'il y a au moins 30 personnes, dont douze femmes, qui y tiennent des auberges ou des cabarets. Retenons aussi que des documents de 1696 font état de vingt hôteliers à Montréal, dont six étaient là en 1688, et de 32 en 1700, où se retrouvent sept tenanciers de 1688. Ces nombres incluent au moins cinq cabaretiers à Lachine et autant à Pointe-aux-Trembles pour ces deux années.

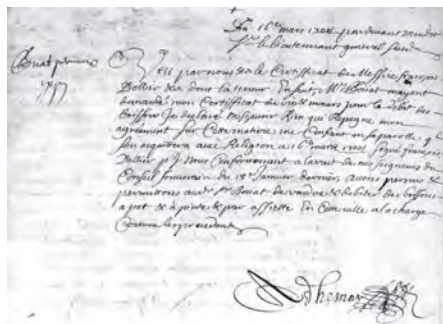
UNE VILLE DE TRANSIT

On ne saurait expliquer un tel nombre d'auberges et de cabarets pour une si petite population, sans se rappeler que Montréal est alors une ville frontière qui connaît, entre 1683-1702, un continuel va-et-vient de soldats, de miliciens et de

Joseph-Antoine de Labarre lançait son expédition vers les Grands Lacs, faisant passer plus de 850 miliciens et soldats par Montréal. Au printemps 1686, partant de Montréal, c'est l'expédition du capitaine Pierre de Troyes et des frères Lemoyne pour la baie d'Hudson, qui compte près de 200 individus. Le gouverneur Jacques René Brisay de Denonville, en 1687, fait transiter par Montréal plus de 1 700 soldats et miliciens pour aller combattre les Amérindiens. Et de 1690 à 1698 sous la gouvernance de Louis de Buade de Frontenac, de nombreux partis de guerre partent régulièrement de Montréal pour combattre les membres de la Confédération iroquoise et des colonies anglaises, avec comme point culminant un corps expéditionnaire de 2 100 hommes, en 1696. Tous ces hommes avaient certainement faim et soif.

L'AMÉNAGEMENT HÔTELIER

La plupart des établissements hôteliers de 1688 se trouvent rues Saint-Paul et Notre-Dame, artères commerciales situées à proximité du port et du marché public. Les autres sont éparpillés dans la ville, ou encore à Lachine, sur la route de l'Ouest. À trois exceptions près, les aubergistes et cabaretiers de 1688 sont propriétaires de leurs maisons. Les deux tiers des maisons



Dernier permis d'Abraham Bouat. (BANQ, Juridiction royale de Montréal, TL4, S11, reg 11561, fol 279v, 16 mars 1700).

sont en bois, les autres en pierre; seulement le tiers a un deuxième étage. Toutes les maisons ont cave et grenier, celles à un étage possèdent, outre la cuisine, de trois à quatre pièces. Pour celles de deux étages, il y a cuisine et deux chambres au rez-de-chaussée et trois à l'étage. Elles toisent entre 425 et 1 100 pieds carrés. En 1689, la maison en pierre à un étage de la cabaretière Anne Lemire, veuve de Laurent Tessier, mesurait seulement 23 pieds et demi sur 19 de large avec une rallonge contenant la forge de son défunt mari, un chaudronnier. Toujours en 1689, l'auberge de Pierre Busson Subtil est un bâtiment de deux étages en pièce sur pièce, possédant cave et grenier, ainsi que trois chambres à l'étage, une cuisine, une chambre et un cabinet au rez-de-chaussée. Il s'agit du seul établissement auquel nous connaissons une enseigne au XVII^e siècle : elle est de cuivre rouge sur laquelle est écrit Grand Admiral de France. La taille de la majorité des établissements hôteliers montréalais est généralement modeste,

pour des lieux destinés à accueillir des clients et héberger des visiteurs.

VIE FAMILIALE ET DOMESTIQUE

De tous les hôteliers répertoriés en 1688, Abraham Bouat est le tenancier dont la carrière dure le plus longtemps au XVII^e siècle. Abraham Bouat naît en 1644 à Saint-Rome-de-Tarn dans le sud-ouest de la France et il traverse au Canada en 1668 comme valet de chambre et chargé d'affaires de l'abbé Gabriel de Queylus, premier supérieur du Séminaire de Saint-Sulpice de Montréal. Au début de 1670, Abraham Bouat épouse Marguerite de Névelet, orpheline et protégée de Marguerite Bourgeoys. Le contrat de mariage est rédigé le 11 mars 1670, au Château de Montréal, résidence du gouverneur, en présence de l'élite ecclésiastique et politico-militaire, tels les Perrot, Galinée, Picoté de Belestre, Lemoyne ou Jeanne Mance. L'abbé de Queylus accorde 500 livres au futur marié. Le mariage est célébré une semaine plus tard. Le 13 juin 1671, l'abbé de Queylus concède une terre de 80 arpents en superficie à Bouat, à la côte Saint-Jean. En avril 1670 et à l'automne 1671, il reçoit, par l'entremise de Marguerite Bourgeoys, une somme d'environ 1 750 livres en argent et biens matériels provenant de la succession des parents de son épouse. Le couple Bouat disp-ose donc d'une certaine aisance financière afin de s'établir à Montréal et se lancer en affaires.

Le couple Névelet-Bouat fera baptiser huit enfants de 1671 à 1683. En 1673, Abraham Bouat afferme sa propriété de banlieue et loue en ville une maison de Jean Milot pour y ouvrir un cabaret. Selon un acte de concession fait par le supérieur des Sulpiciens, François Lefebvre, en juin 1677, Abraham Bouat devenait propriétaire d'un terrain de 56 pieds de large, rue Notre-Dame, dont la profondeur n'est pas précisée. Il agrandit sa propriété, en 1678, en achetant d'un voisin un terrain situé au coin de Saint-François et Notre-Dame.

Son installation à cet emplacement précéda certainement la concession de 1677, puisque dès l'année précédente, Bouat avait passé un marché sous seing privé pour la menuiserie de sa maison. Son auberge devait être de bonne taille pour y accueillir des pensionnaires, trois ou quatre domestiques, en plus de sa famille. Qui plus est, Abraham Bouat y exploitait aussi un billard. Il est le premier Canadien connu à offrir ce type de divertissement. La table de billard à l'époque, mesurait 12 pieds de long sur 6 pieds de large. Il fallait donc une pièce assez vaste pour la contenir, accommoder les joueurs, en simple ou double, et des curieux, qui pariaient souvent sur les résultats.

L'entretien d'une auberge, les soins et l'éducation des enfants, nécessitaient l'apport d'une main-d'œuvre domestique. De 1672 à 1702, plus d'une vingtaine de domestiques entrent au service des Bouat. Il y en aura régulièrement trois ou quatre à partir de 1680. Ils sont hommes ou femmes, employés pour un an ou deux, parfois plus, payés du simple au double si vous êtes femme ou homme. Les domestiques masculins sont souvent des hommes à tout faire, employés à une multitude de travaux, tant intérieurs qu'extérieurs. Bouat avait un vaste potager et un verger, situé à l'arrière de sa maison, qui nécessitait près d'un millier de pieux pour l'enclorre. Un jardinier de Batiscan fut chargé de l'aménager en 1677. Bouat emploie aussi des boulangers, comme Jean Hamel dit Parisien en 1680. Ayant fait construire une boulangerie à l'arrière de son auberge, il embauche également des cuisiniers, tel Pierre Teyrans Desaunier, en 1697.

UN CARACTÈRE BOUILLANT

Les relations entre Abraham Bouat et ses employés masculins sont parfois orageuses. Le cuisinier Teyrans, venu de Québec et engagé pour un an en 1697, le quitte trois mois plus tard, Bouat l'ayant frappé! En 1677, Bouat s'en prend à Amédée Molard dit le Dauphiné, qui travail-

lait déjà pour lui en 1672 alors qu'il défri-
chait sa terre. Invité à jouer au romestre
(un jeu de 21 aux cartes) par un pension-
naire, Molard, obtient la permission de
son maître, mais il conteste soudaine-
ment le résultat d'une partie. Selon des
témoins, les imprécations fusent dont
« Jarnidiay » (je renie Dieu) ou « Mar-
diay » (mort à Dieu). Bouat, constatant
que Molard a tort, lui demande de se
retirer, ce qu'il refuse de faire. Bouat lui
dit alors : « Comment!? Coquin, n'es-tu
pas mon engagé? Tu manges mon pain!
Ne me dois-tu pas respect comme ton
maître! ». Molard réplique qu'il lui donne
plus de respect qu'il n'en mérite. Bouat
ne se gêne pas alors pour « luy donner
du pied au cul » et l'envoyer s'occuper du
tournebroche à la cuisine.

L'ALIMENTATION HÔTELIÈRE AU XVII^E SIÈCLE

En plus des récoltes de ses fermes,
dont la farine de blé utilisée à sa bou-
langerie, Bouat pouvait bénéficier des
produits de son potager et de son ver-
ger. Il achète des barriques d'an-
guilles, que certains servent assai-
sonnées de poivre et de vinaigre. En
1679, Bouat se procure deux quartiers
de veau « habillés » ou préparés par
le boucher Duchat, et servis généra-
lement en rôtis ou en fricassées. Un
procès pour vol, en 1690, mentionne
que l'accusé, Pierre Malidor, a mangé
des poules chez le tailleur Audouin dit
Laverdure. Ce dernier les « achetait
touts cuits chez le Sieur Bouat & quil
y en a mangé trois ou quatre, avec un
dindon et un cochon de lait ». Bouat
se révèle donc être à la fois auber-
giste et traiteur. Les inventaires après
décès d'hôteliers montréalais men-
tionnent régulièrement des ensembles
en étain, comprenant pinte, chopine,
roquille et misérable. Il s'agit là d'uni-
tés de mesure pour les boissons alcoo-
lisées. Des serviettes figurent en grand
nombre, des draps, plusieurs chaises
en paille, des huches, des tourne-
broches, et des « tables à pliant »

qu'on peut déployer au besoin. Des
hôteliers œuvraient également dans
le monde de l'alimentation; certains
sont bouchers, boulangers, ou pâtis-
siers, métiers fort utiles pour servir des
repas à leurs clients

UN MONDE RÉGLEMENTÉ

En mai 1676, le Conseil supérieur de
Québec adopte un règlement de police
de 42 articles régissant la vie quoti-
dienne en Nouvelle-France. Quatre



Le cabaretier.

Le temps passé n'est plus, grâce à la Providence;
Buvez, mes chers amis, car le vin n'est plus cher;
Et puisque nous trouvons aussi de quoi mâcher,
Profitions du bonheur de l'aimable abondance.

Cette gravure française représente un cabaret sous le règne du Roi-Soleil. On notera avec intérêt l'étagère garnie de différentes mesures qui sont strictement réglementées. À l'arrière-plan, on voit des convives qui dégustent un repas. Voilà le genre d'atmosphère qui devait animer l'hôtel d'Abraham Bouat à la même époque. (Coll. privée).

d'entre eux concernent le domaine de l'hôtellerie; il faut avoir un permis certifiant la probité et les bonnes mœurs du tenancier, il est interdit de vendre à crédit et de servir après 9 heures du soir, on ne doit pas souffrir l'ébriété des clients, ni vendre de l'alcool à des ouvriers pendant leurs heures de tra-



Un billard sous Louis XIV. Abraham Bouat sera l'un des premiers Montréalais à se doter de ce jeu qui fait alors fureur en France. Il est à noter que ce jeu, à l'origine, s'associe davantage à un croquet miniature qu'à celui que nous connaissons aujourd'hui. (Coll. privée).

vail et il ne faut pas tolérer les jurons. Obligation est aussi faite d'afficher ces règlements. S'ajoutent également à cela l'interdiction de servir de l'alcool pendant les offices religieux, les jours fériés et les dimanches, et d'avoir une enseigne et bouchon sur la devanture annonçant son commerce. Abraham Bouat semble avoir, dans l'ensemble, respecté la réglementation. Au moins quatre permis furent accordés à Bouat en 1678, 1689, 1696 et le dernier en date, en mars 1700. L'affaire Molard de 1677 est quant à elle indicatrice des méthodes plutôt radicales utilisées par Bouat pour enrayer les jurons. Ceci dit, il écope d'au moins deux poursuites pour service de boissons et de nourriture pendant les offices religieux, entre autres, pour avoir laissé un mar-

chand continuer une partie de billard pendant les vêpres devant des spectateurs-parieurs et autorisé un officier, logeant chez lui, à recevoir des amis à déjeuner pendant la messe.

Tous les hôteliers montréalais n'ont pas le même respect des lois qu'Abraham Bouat. Ainsi, au cabaret Guillory, en 1687, des clients buvaient, jouaient au brelan et en terminant, une heure avant le lever du jour, certains traitaient la cabaretière, Louise Bouchard, de « putain » pour une intervention dans la partie. Tel était le climat délétère, parfois violent, qui pouvait régner dans l'hôtellerie montréalaise.

UNE CLIENTÈLE VARIÉE

Bouat donne parfois à boire aux Amérindiens des missions environnantes; il devra se défendre à quelques reprises d'en avoir saoulés. En 1687, il affirme que des Agniers, en sortant de son établissement, étaient juste un peu joyeux, mais que par la suite « ils se mirent à chanter dans les rues, furent arrêtés et conduits en prison ».

L'auberge d'Abraham Bouat n'était pas nécessairement un lieu de tout repos. En 1676, quatre marchands y logent. Alors qu'ils sont attablés, des fils de bonne famille font du chahut dans une pièce voisine. Pour une question de tournées d'alcool non honorées, les jeunes hobereaux s'emportent et provoquent les marchands en duel. Heureusement, l'affaire n'ira pas plus loin. En 1680, ce sont quatre autres négociants qui séjournent chez Bouat, et se font soudainement réveiller par un vacarme vers 11 heures 30 du soir. Deux officiers de justice, voulant faire respecter la réglementation interdisant de vendre à boire après 9 heures, ont eu le malheur de pénétrer dans le cabaret d'Anne Lamarque; et voilà les deux hommes poursuivis par des clients éméchés, armés d'épées et de pierres. Les deux hommes de loi trouvent refuge dans l'hôtel de Bouat, et des projectiles se concentrent alors

sur ce lieu. Constatant que l'un des sergents du bailliage de Montréal a reçu un coup d'épée, un domestique de Bouat tente une sortie pour obtenir l'aide d'un chirurgien, mais il reçoit une pierre en plein ventre! Le métier d'hôtelier pouvait être à risque.

UN PERSONNAGE RESPECTÉ

Abraham Bouat sera procureur de l'abbé de Queylus pour récupérer des sommes d'argent dues aux Sulpiciens, avant de devenir marguillier de la paroisse Notre-Dame. Il arbitre des litiges familiaux, est curateur aux biens vacants d'individus, gardien de scellés, sous-tuteur pour quelques mineurs. Il sera aussi conseiller du bailli dans un procès pour inceste avec une recommandation de la peine de mort pour le père incestueux. Il devra également témoigner de l'honnêteté de certains individus voulant obtenir des postes de greffier et d'huissier. Abraham Bouat décède dans une chambre donnant sur le jardin, à l'étage de son auberge, le 27 décembre 1702, après y avoir dicté son testament la veille. Il demandait à être enterré dans l'église Notre-Dame, ce qui lui fut accordé. Ainsi se concluait la carrière et le destin d'Abraham Bouat. Son épouse lui survivra jusqu'en 1720, mais elle ne semble pas avoir tenu auberge après le décès du mari. De fait, elle se retire chez les sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, à compter de 1709, à titre de pensionnaire perpétuelle. Comme le montre le parcours de Bouat, l'hôtellerie montréalaise d'alors assume un triple rôle : elle est lieu d'accueil, d'échange et de distraction. Ces fonctions seront aussi évidentes dans les villes portuaires et de garnison de Québec et de Louisbourg, entre 1648-1760, où les établissements hôteliers sont aussi nombreux qu'à Montréal pour satisfaire matelots, pêcheurs, voyageurs et soldats.

Gilles Proulx est historien.

UN ÉPISODE DE LA RIVALITÉ QUÉBEC/MONTRÉAL

LOUIS-JOSEPH PAPINEAU ET LES PATRIOTES DE 1837

par Gilles Laporte

Au début du XIX^e siècle, le nombre d'habitants à Québec et à Montréal est équivalent. À compter des années 1830, la population de Montréal dépasse significativement celle de Québec. Cette époque charnière correspond aussi à une perte d'influence politique pour la capitale. Ainsi, Papineau, les Patriotes et la lutte pour le gouvernement responsable, qui dominent cette période, traduisent aussi la montée irrésistible du personnel politique et des idées issues du district de Montréal.

Du jour que Charles Huault de Montmagny offrit l'île d'Orléans à Paul de Chomedey de Maisonneuve pour le dissuader d'aller fonder Ville-Marie jusqu'au bout d'Alain Côté il y a déjà 30 ans, on pourrait consacrer des tomes entiers à cette rivalité entre Montréal et Québec. Or, bien que le sujet fasse sourire, il n'en est pas moins légitime. Personne ici n'irait par exemple rire de la rivalité entre Rome et Carthage. À la base, comme toujours en histoire, une simple question de nombre : quand la population de Montréal dépasse irrémédiablement celle de Québec à l'aube des années 1830. Or, parmi les effets de cet écart démographique croissant, le plus immédiat en régime représentatif est la perte d'influence politique. Québec aura beau demeurer le siège du Parlement, des conseils exécutif et législatif et le lieu de résidence du gouverneur, la carte électorale du Bas-Canada de 1830 n'en accorde pas moins désormais 35 sièges au district de Montréal contre 29 seulement à celui de Québec. Dans le contexte des grandes luttes parlemen-



Lithographie pour ainsi dire inconnue. Publiée à Montréal vers 1837.

Papineau entouré de supporters. Lithographie publiée à Montréal vers 1837. (Coll. Musée McCord).

taires et du climat survolté qui précède les rébellions de 1837-1838, les rapports entre les élites politiques des deux villes allaient s'en trouver profondément altérés.

RACINES NATIONALISTES

Au départ, le nationalisme canadien-français est pour l'essentiel né à Qué-

bec où l'avocat, député et journaliste Pierre-Stanislas Bédard fonde le journal *Le Canadien* et organise un premier parti politique réformiste et nationaliste. Quand Bédard sort de scène en 1812, le caucus de Québec croit tout naturel d'hériter de la direction du parti qu'il a fondé. Tous les candidats sérieux à sa succession sont d'ailleurs de Québec sauf un, le Montréalais Louis-Joseph Papineau. Or, tour à tour, les rivaux qué-

de Bédard, y incluant le contrôle total du budget par les élus et l'électivité du Conseil législatif. Ce radicalisme permet à Papineau de renforcer son autorité et d'électrifier les foules. Il lui sert aussi à se démarquer des modérés qui lui portent ombrage, la plupart ses rivaux de Québec. C'est particulièrement évident quand l'influent éditeur de la *Quebec Gazette*, John Neilson, désavoue cette radicalisation et quitte le parti pour ral-

se camperont dans l'apathie, de moins en moins empressées à relayer l'activisme politique qui règne alors autour de Montréal. À la tête de cette résistance passive, le journaliste Étienne Parent mais surtout le propre fils du grand Bédard, le député de Montmorency, Elzéar Bédard, à qui Papineau avait justement confié la tâche hautement honorifique de présenter les 92 Résolutions au Parlement. Dès 1835, les tensions entre les deux hommes éclatent : « L'honorable Orateur, écrit Bédard, qui partout et en toute occasion proclame la pureté de ses motifs et de ses actes, n'est pas disposé à accorder aux autres ce qu'il croit être son droit inhérent. Du moment que nous osons différer avec lui, nos motifs sont en butte à ses observations sévères et irréfléchies. »

En août 1835, le caucus de Québec propose rien de moins que de déléguer Louis-Joseph Papineau en Angleterre afin qu'il aille y plaider la cause du Bas-Canada. Ce geste visait clairement à l'éloigner; « une occasion favorable de détrôner Papineau », écrit Ouellet, et de faire triompher la tendance modérée défendue à Québec.

S'opposer à Papineau comporte cependant des risques. Quand, en 1836, un proche de Bédard, le député René-Édouard Caron, ose s'exprimer en Chambre contre Papineau, il est aussitôt dénoncé par ses électeurs qui signent contre lui une pétition de 700 noms, forçant le député de Québec à démissionner dès le lendemain. À l'élection partielle qui suit, les Patriotes présentent Joseph Painchaud, un homme de Papineau, cependant battu au terme d'un scrutin houleux par Andrew Stuart, ex-rival de Papineau. Les Patriotes de Québec ont beau tenir une assemblée publique pour dénoncer les irrégularités lors du scrutin, aucun député de Québec ne s'y présente.

De leur côté, les Montréalais ne se gênent pas pour déplorer l'apathie de leurs congénères de Québec. « Ce sont des faibles, des mous, des poules mouillées [...] », écrit sans ambages le député



Le nouveau marché de la place Jacques Cartier à Montréal, en 1839. Sur le fleuve, on aperçoit la silhouette d'un bateau à vapeur. Au XIX^e siècle, Montréal connaît un boom démographique et économique et, de ce fait, verra son poids politique en augmenter d'autant. Ce nouvel état des choses déplaira à l'élite de la ville de Québec. (Newton Bosworth, *Hochelaga depicta*, Montréal, 1839).

bécois de Papineau seront écartés. François-Xavier Blanchet, Gabriel-Elzéar Taschereau, James et Andrew Stuart, Joseph-Rémi Vallières de Saint-Réal, puis Amable Berthelot en garderont d'ailleurs tous de l'amertume.

L'ascension politique de Papineau s'explique d'abord par ses solides appuis au sein de l'élite francophone montréalaise et en particulier ceux issus du puissant clan familial des Papineau, Viger, Chénier, Lartigue et Dessaulles. Juste parmi ses proches parents, Louis-Joseph Papineau compte le premier maire et le premier évêque de Montréal, le bâtonnier du Barreau, le fondateur de la Banque du peuple, quelques seigneurs et députés et deux influents conseillers législatifs. Papineau s'appuie aussi sur des revendications plus radicales que celles

liant le camp adverse en 1833. D'après l'historien Fernand Ouellet, les fameuses 92 Résolutions elles-mêmes auraient été rédigées au début de 1834 afin de forcer les modérés de Québec à rentrer dans les rangs.

MONTREALISATION

La classe politique de Québec fait alors face à un dilemme : hostile au radicalisme du caucus montréalais et au leadership de Papineau, elle est cependant incapable de s'y opposer ouvertement tant l'aura du tribun est alors à son zénith. À preuve, aux élections d'octobre 1834, tous les candidats de la région de Québec opposés au chef sont battus à plates coutures. Les élites politiques de Québec feront donc le dos rond et



En 1535, Jacques Cartier visite la bourgade iroquoise d'Hochelaga. Et cela, au mécontentement de ceux de Stadaconé, dans la région de Québec, qui souhaitent conserver le monopole du commerce avec les Français. Faut-il voir dans cette attitude les prémices de la rivalité entre Montréal et Québec? (Giovanni Battista Ramusio, *Prima Relationne di Jacques Cartier*, 1556).

Charles-Ovide Perrault en février 1836. Papineau lui-même qualifie de « niaiseries » les doléances qui lui parviennent alors du district de Québec. Le chef patriote n'en est pas moins lucide et préoccupé par la dissidence du « Parti de Québec » et ses efforts afin de favoriser un rapprochement constituent l'un des thèmes de sa correspondance avec son épouse Julie : « Il y avait eu un peu de défiance et de refroidissement entre les Patriotes de Québec et de Montréal, il fallait des explications et des rapprochements [...] ». Sa solution consistera à multiplier les interventions : il dénonce *Le Canadien* d'Étienne Parent qu'il accuse de saper le projet patriote et il se mêle du choix des candidats aux élections à Québec où il dépêche son homme de confiance, Augustin-Norbert Morin, afin de secouer la torpeur des Québécois. Rien n'y fait. Au printemps 1836, le mouvement patriote est complètement désorganisé à Québec et plus aucune assemblée réformatrice ne s'y tient avant plus d'un an. Si au départ Papineau pouvait compter à Québec sur des lieutenants aguerris, Dominique Moncelet, Philippe Panet, Frédéric-Auguste Quesnel et Pierre-Amable Berthelot, il ne peut bientôt s'appuyer que sur une poignée de radicaux réunis autour du fils de Joseph Bouchette et du peintre Joseph Légaré. La conséquence immédiate est que la mobilisation armée dans la ville

de Québec, berceau du nationalisme canadien-français, sera insignifiante en 1837 et en 1838. Les autorités militaires seront alors toute aise de concentrer leurs efforts pour écraser le soulèvement autour de Montréal. La perte d'influence du caucus de Québec et les dissensions à propos du leadership montréalais de Papineau auront certainement joué un rôle. Les élites politiques de Québec seront d'ailleurs plus promptes que celles de Montréal à déplorer le soulèvement de 1837 et à tourner la page après l'union du Bas-Canada et du Haut-Canada en 1840.

L'APRÈS-CONFLITS

Un tel dénouement permettra-t-il à Québec de restaurer son influence? Pas vraiment. Ceux qui dominent la période suivante, les Louis-Hippolyte La Fontaine, Ludger Duvernay, Denis-Benjamin Viger, Augustin-Norbert Morin ou George-Étienne Cartier, sont tous issus du sérail montréalais de Papineau. Québec s'en tire mieux au XX^e siècle avec les Parent, Taschereau ou Lesage, mais le poids du nombre continuera à jouer en sa défaveur.

Dans son plus récent ouvrage, Yvan Lamonde oppose deux grands nationalismes au Québec, l'un culturel inspiré d'Étienne Parent, un Québécois, l'autre politique ou souverainiste issu de Papi-

neau, un Montréalais. De là à verser la pièce au dossier de notre rivalité interurbaine, il n'y a qu'un pas. Si les Québécois se méfient depuis du nationalisme trop radical, c'est peut-être un peu parce qu'il aura servi de prétexte aux Montréalais pour les priver de leur influence. Le sujet est décidément inépuisable.

Gilles Laporte est professeur au Cégep du Vieux Montréal.

Pour en savoir plus :

Yvan Lamonde. *Un coin dans la mémoire. L'hiver de notre mécontentement* : Montréal, Leméac, 2017, 120 p.

Gilles Laporte. « Louis-Joseph Papineau et les enjeux régionaux à la veille des rébellions de 1837 », dans Charles-Philippe Courtois et Julie Guyot (dir.). *La culture des Patriotes*, Québec, Septentrion, 2012, p. 119-139.

Fernand Ouellet. « Papineau et la rivalité Québec-Montréal » dans *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 13, n° 3, (1959), p. 311-328.

Louis-Joseph Papineau. *Lettres à divers correspondants, tome I : 1810-1845*. Texte établi et annoté par Georges Aubin et Renée Blanchet, Montréal, Varia, 2006, 588 p.

DES NOIRS SOUS UN VOILE BLANC MÉTISSAGE ET ABOLITION TRANQUILLE DE L'ESCLAVAGE

par Frank Mackey

Joseph Archibalde Quéry, inventeur en 1917 de la crème de guimauve (*marshmallow fluff*), descendait d'un esclave québécois. Mais loin d'être noir comme son ancêtre, ce confiseur bostonnais, né à Montréal en 1873, était plutôt de la couleur de sa guimauve. De génération en génération, les Quéry sont passés du noir au blanc comme bien d'autres anciens Canadiens aux racines africaines. On chercherait en vain leurs descendants parmi les Noirs d'aujourd'hui. Le métissage – et le silence à son sujet –, ont ainsi contribué à voiler tout un pan de la présence noire au Québec.

LA FAMILLE DU DOREUR

Un cas frappant, celui de la famille Wright, facile à cerner en raison du petit nombre de ses descendants. Esclaves à Montréal, William Wright, anglophone protestant, et Catherine Guillet, francophone catholique, sont devenus libres vers 1803 à la faveur de l'abolition en douce de l'esclavage ici. Lui avait appartenu à James Dunlop, marchand loyaliste de la Virginie; elle, Haïtienne de naissance, avait été la propriété de l'artiste peintre François Malepart de Beau-court. Ils se sont mariés à l'église presbytérienne en 1806. John, dernier de leurs six enfants, né le 15 octobre 1823, un peu plus d'un an avant la mort de son père, est le seul à atteindre l'âge adulte. Devenu doreur, il pratique ce métier à Montréal, puis à Québec, où sa mère le suit et où elle meurt en 1862. Le 2 octobre 1865, John Wright épouse

JOHN WRIGHT,
GRAVEUR ET DOREUR,
FAIT DES CADRES DE TABLEAU ET DE MIROIR, DES
CORNICHES DE FENÊTRE, ETC., ETC.

Il dore les églises et les steamers, etc., argente les miroirs, répare et redore les cadres, monte et vernit les cartes; en un mot, il exécute toute sorte d'ouvrages avec expédition et dans le dernier goût, AU PLUS BAS PRIX POSSIBLE.

No. 7, Rue Saint-Jean, (en dehors.)
Québec, 24 novembre 1858. 219-12m-36

DEPARTEMENT DES TRAVAUX PUBLICS

CASSONADE BRILLANTE.
25 BOUGAITS et 1 belle cassonade
instantanée en réceptions et à vendre par
E. et W. POSTON et Cie.
Baie-Ville, 24 novembre 1858. 70

MIEL DE CUBA.
LES magasins offrent en vente MIEL DE CUBA,
de première qualité.
E. et W. POSTON et Cie.
Baie-Ville, 24 novembre 1858. 70

Le doreur John Wright (1823-1908) offrait ses services aux gens de Québec dans les pages du journal *Le Courrier du Canada*, édition du 24 novembre 1858.

à Notre-Dame de Québec Anna Perrin, veuve Trudel, 27 ans, originaire de Saint-Stanislas-de-Champlain, mère de Lazare, quatre ans, et d'Hector, deux ans et demi. Voilà John Wright à 42 ans, devenu chef noir d'une famille blanche. Lui et Anna Perrin auront une fille, Marie Catherine Anna, en 1866, et ils partiront l'année suivante pour Ottawa, où naîtront six autres enfants. Vers 1884, nouveau départ, pour Toronto cette fois. Ne survivent au début du XX^e siècle que les parents et leur fille Marie Eugénie, née en 1879. John Wright, aveugle, s'éteint le 10 juillet 1908.

Marie Eugénie, fille catholique d'un Noir québécois, épousait en 1903 William Ernest Davies, Torontois blanc, anglophone, protestant. Ils ont eu quatre enfants. Le dernier-né, Paul Wright, bombardier dans l'Aviation royale canadienne, meurt à la guerre en 1945, à 21 ans. Sa sœur Audrey Eileen est décédée à 102 ans en 2013. Nul n'aurait cru, à les voir, que la moindre gouttelette de sang africain coulait dans leurs veines. Cas d'exception que cette famille? Mais non. Prenez le confiseur Quéry. Son aïeul, Jean-Baptiste Quéry de Sorel,

esclave émancipé en 1765, épouse en 1772 Madeleine Parenteau de Saint-Michel-d'Yamaska. Parmi leurs nombreux descendants, trois frères ont travaillé comme photographes pour le célèbre studio Notman de Montréal. L'aîné, Onésime, s'expatrie à Boston en 1882 – c'est le père du confiseur. George et Pierre Adélarde fondent le studio Quéry Frères dans les années 1880, et bouclent leurs carrières au XX^e siècle, l'un au journal *La Patrie*, l'autre à *La Presse*.

Autres exemples : John Trim, esclave affranchi en 1793, figure de proue parmi les Noirs de Montréal jusqu'à sa mort en 1833, épouse, en 1826, Flavie Deniger de Saint-Constant. Ils ont trois filles, qui prendront le nom de leurs maris, éclipasant celui de Trim. Leurs descendants québécois sont des « pures-laines », dirait-on, nommés Mallette, Aubin, Dion, Tinsley...

M^{me} Louis Dufour, née Angélique Démarin (1815-1898), fille d'un « nègre libre » de Saint-Eustache, se trouvera à Saint-Faustin parmi les pionnières des Hautes-Laurentides à l'ère du curé Labelle. Ses descendants sont des Dufour, Constan-



Aucune trace de ses ancêtres africains sur le visage de Paul Wright Davies (1923-1945), petit-fils de John Wright. (BAC, RG 24, Dossiers de service de la Deuxième Guerre mondiale, v. 25172, # 8464).

tineau, Jolicoeur, Laurence, Michaudville, Prévost.

Les fureteurs blancs qui se sont découverts des racines noires vous diront que lorsqu'ils ont voulu interroger la parenté à ce sujet, l'un refusait d'en parler, un autre niait ou ignorait tout, et un autre encore plaidait que le teint basané de grand-pa lui venait de son « sang indien ». Un silence analogue entourait les familles mixtes restées sans descendance, celle par exemple de Mary Ann



On ne penserait jamais qu'Audrey Eileen Davies (1910-2013), petite-fille de John Wright, descendait d'esclaves noirs. (necrologie.genealogiequebec.com).

Guilmartin, née esclave « mulâtre » en Géorgie vers 1858, et son mari Onésiphore Talbot, député libéral fédéral de Bellechasse de 1896 à 1911. Mariés à Québec en 1887, ils se séparent dès 1899. Leur fils unique, Lawrence Ernest, né en 1888, meurt célibataire en mars 1918, deux mois après sa mère. Et puis? Rien, sauf quelques bribes sans suite ces dernières années.

En 2003, Renée Gauthier publiait *Ces Robertson dit Robinson*, l'histoire de sa famille depuis James Robinson/Robertson, « nègre », et Marie Fortier, son épouse « de couleur », établis dans le comté d'Argenteuil dès 1804. C'était le début du dévoilement. D'autres Québécois seraient en mesure d'y contribuer. Ils le feront sûrement un de ces beaux jours.

DERRIÈRE LE VOILE : UNE ABOLITION TRANQUILLE

Si seulement François-Xavier Garneau (1809-1866) avait connu John Wright ou, mieux, sa mère! L'historien, originaire de Québec, commettait une bévue en 1846 en affirmant dans son *Histoire du Canada*, première version, que l'esclavage était une « plaie inconcuse sous notre ciel du Nord ». Catherine Guillet aurait pu lui faire un dessin. Garneau n'était pourtant pas de mauvaise foi. Il l'aurait été si, comme plusieurs prétendent, l'Angleterre avait mis fin à l'esclavage au Bas-Canada en 1834. Comment aurait-il pu ignorer un tel dénouement?

Documents à l'appui, Jacques Viger (1787-1858), premier maire de Montréal, réfutait Garneau sans le nommer, dans une plaquette intitulée *De l'esclavage en Canada* (1859). À noter que Viger, jeune, avait vécu au temps de l'esclavage, Garneau non. Cette pratique barbare n'existait plus ici en 1809 quand Garneau est né, et encore moins en 1834.

Pour comprendre, il faut remonter à 1803. L'esclavage agonise. Depuis dix ans, les tribunaux montréalais l'ont condamné à mort à coup de jugements



Sur ce monument dans le cimetière catholique de Lachine, en banlieue de Montréal, on retrouve les noms de descendants de John Trim : son petit-fils Charles Tinsley et l'épouse de ce dernier, Victoria Chartrand; leur fille Elizabeth Tinsley, ainsi que son mari Adolphe Mallette et trois de leurs filles avec leurs conjoints. (Photo de l'auteur).

adverses. Les maîtres ont appelé les parlementaires à l'aide. Ainsi en 1793, 1800 et 1801, l'Assemblée débattait de projets de loi qui, visant à surseoir à l'extinction de l'esclavage, proposaient une abolition lente, dite « graduelle ». Tous échouent. Enfin les maîtres cèdent. Leur déconfiture se voit dans l'ultime projet de loi sur l'esclavage, présenté le 1^{er} mars 1803, intitulé Bill pour lever tous doutes concernant l'esclavage dans cette Province, et pour d'autres objets :



Derrière ce mur de pierre, façade d'un édifice érigé dans les années 1850, rue McGill à Montréal, se trouve la propriété acquise en 1798 par l'ancien esclave John Trim. Il habita une maison sur ce site jusqu'à sa mort en 1833. (Photo de l'auteur).

« Ce Bill déclare qu'il n'y a point d'esclaves en Canada; et il pourvoit seulement à des règlements pour assurer aux voyageurs leurs esclaves ou à d'autres qui pourroient en amener en passant. » Le texte du projet de loi ne nous est pas parvenu, mais la revue québécoise *The*

British-American Register nous en révèle la portée. Elle présente aussi un exemple étonnant de négationnisme, préfigurant Garneau. C'est l'intervention en Chambre, le 7 mars, de Pierre-Amable De Bonne, député et juge de la Cour du banc du roi :

« Mr. le Juge de Bonne objecta au préambule, qu'il disoit, donneroit lieu à croire que l'esclavage a pu exister dans ce pays, ou qu'il existoit actuellement. [...] Il dit qu'il n'objectoit pas au principe du Bill; qui ne s'étendoit que pour faire des reglements pour des esclaves qui pourroit [sic] y être amenés en passant : il le trouvoit bon; il ne vouloit pas que le pays devint le refuge des esclaves, et il eseroit que le comité formeroit le Bill de maniere qu'il ne fut jamais cru qu'il put y avoir des esclaves en Canada. » Décidément, il était temps que cesse cet esclavage « inexistant » qui depuis deux siècles avait encarcené quelque 4 000 personnes, Noirs et Autochtones, et occupé les tribunaux à maintes reprises. Le Bill meurt au feuillet. Amen. Jamais plus on ne proposera de soutenir l'esclavage, ne serait-ce qu'en guise « d'accommodation raisonnable » pour les étrangers de passage. C'est la révolution la plus importante que le Québec



Mary Ann Law Guilmartin, photographiée par William Notman, à Montréal, en 1877. Elle avait alors dix-huit ou dix-neuf ans. Dix ans plus tard, elle épousait, à Québec, Onésiphore-Ernest Talbot, agriculteur de Saint-Michel-de-Bellechasse. (Musée McCord, Montréal, II-45957).

ait jamais (mé)connue. La plus tranquille aussi.

Frank Mackey est journaliste à la retraite, chercheur indépendant en histoire, auteur de deux livres sur les Noirs de Montréal au XVIII^e et XIX^e siècles.

Pour en savoir plus :

Arnaud Bessière. *La contribution des Noirs au Québec : quatre siècles d'une histoire partagée*. Québec, Les Publications du Québec, 2012.

Marcel Trudel. *Deux siècles d'esclavage au Québec*. Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 2004. Comprend un disque compact contenant le *Dictionnaire des esclaves et de leurs propriétaires au Canada français*, édition originale de 1990. Hurtubise a publié une édition revue et corrigée sur papier du *Dictionnaire* en 1994.

Frank Mackey. *L'esclavage et les Noirs à Montréal, 1760-1840*. Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 2013.

Renée Gauthier. *Ces Robertson dit Robinson*. Publié par l'auteure, Pointe-des-Cascades, 2003.



Onésiphore-Ernest Talbot, vers 1910. Il a été député fédéral de Bellechasse de 1896 à 1911, sous Wilfrid Laurier. (BANQ, Québec, Fonds J.E. Livernois Ltée, P560, S2, D1, P1300).

LES DESSUS ET LES DESSOUS DE LA MODE À MONTRÉAL

par Francis Back

En 2011, un document gouvernemental affirmait : « L'industrie de la mode à Montréal joue un rôle central depuis cent ans ». C'est bien mal connaître l'histoire du costume au Québec en général, et celle de Montréal en particulier. Dans le présent texte, nous allons brosser un portrait de l'histoire de la mode à Montréal de 1642 à 1900, en mettant l'accent sur un aspect trop souvent ignoré, l'exploitation de la main-d'œuvre au service de cette industrie du luxe.

DE L'AUSTÉRITÉ À LA FRIVOLITÉ

Le groupe de fervents catholiques qui fonde Ville-Marie en 1642 prône la modestie, voire la frugalité, en toutes choses. Lors de la traversée, Paul Chomedey, sieur de Maisonneuve, perd ses vêtements garnis de dentelles qui sont emportés par l'océan. Il en rit, se disant « bien débarrassé d'être délivré de tous ces ornements de vanité ». Par la suite, on le verra vêtu comme un « des plus simples habitants, un capot de serge grise à la mode du pays ». Quant à Marguerite Bourgeoys, elle a des opinions bien tranchées sur la question. Elle trouve répréhensible cette « grande faiblesse de vouloir être distingués d'avec les personnes du monde par quelque habillement ou quelque marque visible ». Selon elle, « ce n'est pas par les habits que l'on connaît les hommes, mais par leurs œuvres ». Une fille du roi que Marguerite Bourgeoys chaperonne attirera sa désapprobation en s'achetant une robe de soie avec une traîne dans l'espoir de trouver un bon parti. Ces principes vertueux voleront en éclats



Tout comme Paul de Chomedey de Maisonneuve, M. de Renty (1611-1649) était tout à la fois dévot et officier militaire. Pour un noble, sa tenue est des plus simples; un rabat dénué de dentelle et un pourpoint dépourvu de galonnage. Les crevés sur le devant des manches de son pourpoint appartiennent à une mode toute militaire, car elles facilitent le mouvement des bras et donc l'usage d'armes blanches ou à feu. En 1644, M. de Renty fondera la Compagnie du Saint-Sacrement et de l'Ermitage, organisme qui soutiendra entre autres Marie de l'Incarnation et M^{me} de la Peltrie. Ce portrait apparaît dans une biographie de M. de Renty, publié en 1652, ouvrage qui faisait probablement partie de la bibliothèque initiale des Hospitalières de Saint-Joseph. (Coll. Musée des Hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Montréal).

lorsque Montréal s'affirme comme la plaque tournante du commerce des fourrures. Les profits de ce négoce favoriseront l'émergence d'une classe de nouveaux riches désirant afficher leur réussite sociale par le jeu des apparences vestimentaires. Ce phénomène s'étend même aux coureurs des bois qui, après leurs longs périple, se comportent comme des marins revenant des Indes

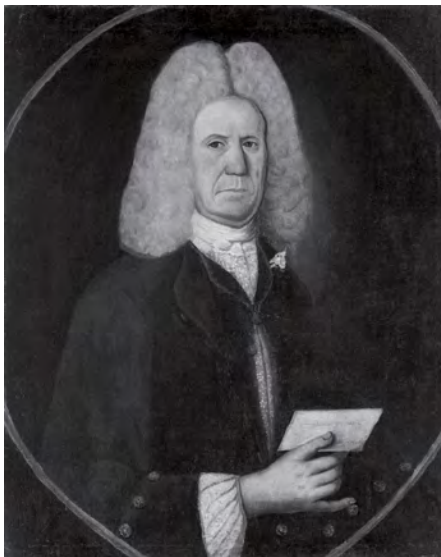
ou des corsaires qui dilapident tout leur argent « tant en habits qu'en femmes ». Pour un autre témoin, l'ordre des priorités des coureurs des bois diffère, car il énumère en 1672 « l'ivrognerie et les beaux habits »!

L'attrait pour les riches atours concerne également les femmes. Dans une lettre décrivant les mœurs de la société montréalaise en 1685, Louis-Armand de Lom d'Arce, baron de Lahontan, s'attriste de voir les gentilshommes se ruiner pour leurs filles afin de « subvenir aux dépenses des habits magnifiques dont on les voit parées; car le faste et le luxe règnent autant dans la Nouvelle-France que dans l'ancienne ». Le clergé fait de son mieux pour endiguer ce « fléau ». Ainsi, il dénonce en chaire jusqu'aux « petites filles, même celles qui sont de basse extraction, parées et ajustées comme des poupées [de mode] ». Nous verrons que ces remontrances n'impressionnent guère la population montréalaise et qu'elles n'infléchissent en rien ses inclinations.

UN GOÛT DE LUXE QUI SE CONFIRME

En 1748, alors que le gouverneur général et l'intendant de la colonie s'apprentent à venir à Montréal, visite qui sera parsemée de bals et de soupers officiels, Élisabeth Bégon écrit malicieusement : « Nous allons voir bien du brillant lorsque la Cour sera ici. Tout ce que je crains, c'est que ceux qui n'auront rien de neuf [à se mettre sur le dos] n'en soient malades de chagrin ».

L'année suivante, le botaniste suédois Pehr Kalm observe que les Montréalaises



Un couple montréalais vers 1719 (année de leur mariage), soit celui composé du notaire et marchand Claude Cyprien Jacques Porlier (1683-1744) et de son épouse Angélique Cuillerier (1698-1781). Notre notaire porte un sobre justaucorps café agrémenté de boutons dorés. Sa tête est coiffée d'une volumineuse perruque poudrée du modèle dit « *in-folio* ». Cet édifice capillaire, fait de cheveux humains et de crin de cheval, pouvait atteindre le poids de quatre livres! Son épouse est vêtue d'une robe de soie argentée doublée d'un tissu et de rubans rouges; couleur symbolisant des épousailles depuis le Moyen-Âge. Le tout s'accompagne d'une ceinture et de galons dorés, de bijoux perlés et de dentelles. (Coll. Musée du Château Ramezay).



« s'habillent presque toutes de façon assez voyante, au point qu'une servante est aussi bien mise qu'une demoiselle ». Ce luxe ne se limite pas qu'aux femmes. Un officier anglais qui découvre Montréal en 1761 écrit que « les hommes ont

tous les cheveux finement poudrés » et qu'ils portent des « justaucorps galonnés de clinquant, garnis de boutons de haut en bas ». Et ce militaire de conclure « depuis que je suis ici, je n'ai pas vu un seul homme vêtu comme un simple artisan ».

Le luxe tapageur des Montréalais ne fait pas l'unanimité dans la colonie. Déjà, en 1726, Claude-Moré Saugrain rapporte que : « les femmes de Québec n'aiment pas tout à fait les manières des Montréalais. Les premières sont beaucoup sur la réserve », alors que les Montréalais « ont à la vérité des dehors plus libres; mais comme elles ont plus de franchise, elles ont plus de bonne foi ».

Ce contraste entre les mœurs des deux villes se reflète dans la réaction à une série de textes publiés à Québec au sujet des « modes présentes ». La réplique viendra dans les pages de la *Gazette du commerce et littéraire pour la ville et le district de Montréal* en 1778. Un Montréalais anonyme s'en prend à cet auteur de Québec, en le qualifiant de « censeur acariâtre » qui n'en veut qu'aux « modes du temps ». « S'il fallait suivre ce triste sire, on ne sortirait plus qu'en arborant sur le front un bandeau sur lequel est écrit « le mépris des ornements ». Notre Montréalais excuse cependant son vis-à-vis par « son âge décrépi, par conséquent, sans goût, et sujet à la mauvaise humeur ». Dans la *Gazette* du 24 juin 1778, il prononce même une sentence condamnant son interlocuteur. Le premier article de cette sentence décrète que : « Sera libre à toutes Dames et Demoiselles de porter telle quantité de ruban qu'elles croiront nécessaire pour leurs ajustements. Et sera permis aux hommes de porter à leurs chapeaux un tour d'or ou d'argent sans aucune critique de part et d'autre »! En cette fin du XVIII^e siècle, l'empire de la mode triomphe même des conflits qui opposent la France et l'Angleterre. Ainsi, Rose Bertin, modiste de la reine Marie-Antoinette, compte parmi sa clientèle étrangère mademoiselle de Liniert, une Canadienne.



Ces instructions destinées à prendre des mensurations précises à distance, ont été diffusées par la firme Gibb's and Comp'y de Montréal en 1827. Ce document témoigne des ambitions expansionnistes du marché vestimentaire montréalais au XIX^e siècle. (Coll. Archives de l'Ontario).

L'ESSOR DE L'INDUSTRIE DE LA MODE MONTRÉLAISE

C'est sur ce terreau fertile que prendra racine une industrie de la mode montréalaise au XIX^e siècle. La liste alphabétique des professionnels et des propriétaires fonciers de la ville Montréal, publiée en 1820, dresse un portrait du nombre de commerces impliqués dans l'industrie de la mode. On dénombre 4 modistes et 65 tailleurs œuvrant intramuros. Cela constitue, en importance, la deuxième branche de l'industrie montréalaise à la même époque. Car pour chaque maître tailleur ayant pignon sur rue correspond un nombre considérable d'apprentis, de couturières et de tailleurs travaillant sous leur bannière.

Parmi les noms cités dans la publication de 1820, nous retiendrons celui du tailleur Benaiah Gibb (1755-1826) afin d'illustrer l'essor de la confection montréalaise. Le tailleur Benaiah Gibb quitte son Angleterre natale pour s'établir à Montréal, en 1775. Dix ans plus tard, Gibb s'associe avec le marchand drapier Peter McFarlane et devient la coqueluche de l'élite montréalaise, dont les fameux « barons

de la fourrure ». Le sens des affaires de Benaiah le mène tout à la fois à offrir un service personnalisé à sa riche clientèle et à investir dans l'achat de larges quantités de tissus de qualité afin de décrocher, par exemple, le lucratif marché de la confection d'uniformes pour les officiers de la garnison britannique. Ambitieux de nature, Gibb tient tout autant à former ses fils au métier de tailleur qu'à leur apprendre à devenir de futurs dirigeants d'entreprise. Fort de sa réputation, Gibb a également dans sa lorgnette le marché de la bourgeoisie du Haut-Canada. En 1827, la firme Gibb fait imprimer et diffuse des instructions afin que ses clients de l'extérieur puissent lui fournir à distance leurs mensurations. Gibb & Co. fait ensuite confectionner les vêtements dans son échoppe de Montréal.

Les ambitions de la firme Gibb sont bien desservies par l'essor des moyens de transport, donc des possibilités d'exportation, que Montréal connaît en ce début du XIX^e siècle : l'introduction de la navigation à vapeur (1809), l'ouverture du canal Lachine (1824) et la construction d'un premier tronçon de chemin de fer entre Laprairie et Saint-Jean pour faciliter le transport entre Montréal et New York (1836).

Les atouts et les ambitions expansionnistes de Montréal font des jaloux. Au XIX^e siècle, Montréal occupe 60 % du marché de l'habillement de la province et 20 % du marché ontarien. Les provinces maritimes se plaignent de ne pas pouvoir développer leur propre industrie vestimentaire, étant donné la profusion de produits montréalais qui tapissent leurs rayonnages.

Ce marché d'exportation est rendu possible par une profonde métamorphose dans la production de vêtements à l'ère industrielle.

LA RÉVOLUTION DU PRÊT-À-PORTER

Au XIX^e siècle, le métier de tailleur, comme bien d'autres, bascule de la production artisanale à celle de masse. L'apparition de la machine à coudre, dans les années

20 A Perfect-Fitting Dress without Dressmaking Troubles

THESE DRESSES MADE TO MEASURE ONLY.
SAMPLES SENT FREE ON REQUEST.

No. 1640 \$13.50 up This handsome embroidered Princess Dress is one of the newest styles being shown. It is made tight-fitting and pleated below the hips. The front, pointed sides, back, collar and cuffs are embroidered with silk cord in a very effective design. The dress fastens on the left side of the front with hooks and eyes. This dress will prove very pleasing to any one desiring an attractive, becoming style. Dress unlined. <table border="0"> <tr><td>Made of quality D cloth</td><td>\$13.50</td></tr> <tr><td>" " " E "</td><td>15.50</td></tr> <tr><td>" " " F "</td><td>17.50</td></tr> <tr><td>" " " G "</td><td>20.50</td></tr> <tr><td>" " " H "</td><td>23.50</td></tr> <tr><td>" " " J "</td><td>26.50</td></tr> </table>	Made of quality D cloth	\$13.50	" " " E "	15.50	" " " F "	17.50	" " " G "	20.50	" " " H "	23.50	" " " J "	26.50	No. 1641 \$11.50 up A smart tailored Princess Dress in which neatness and simplicity prevail. It is made tight-fitting and closes in the center of the back with hooks and eyes. The French seams, both front and back, are finished off with piping and pointed scallops trimmed with buttons, as shown. Tie of fancy silk gives a decided chic finish to the military collar. Dress unlined. <table border="0"> <tr><td>Made of quality D cloth</td><td>\$11.50</td></tr> <tr><td>" " " E "</td><td>13.50</td></tr> <tr><td>" " " F "</td><td>15.50</td></tr> <tr><td>" " " G "</td><td>18.50</td></tr> <tr><td>" " " H "</td><td>21.50</td></tr> <tr><td>" " " J "</td><td>24.50</td></tr> </table>	Made of quality D cloth	\$11.50	" " " E "	13.50	" " " F "	15.50	" " " G "	18.50	" " " H "	21.50	" " " J "	24.50	No. 1642 \$10.50 up A decidedly stylish dress and one of the season's most popular models. This dress is made tight-fitting and closes in the center of the back with hooks and eyes. The front is cut in fancy design and trimmed with buttons, as shown. The skirt of the dress is cut in eight gores, which flare gracefully. Collar and belt made of velvet or satin, whichever preferred. Tight-fitting sleeves finished off with buttons. Dress unlined. <table border="0"> <tr><td>Made of quality D cloth</td><td>\$10.50</td></tr> <tr><td>" " " E "</td><td>12.50</td></tr> <tr><td>" " " F "</td><td>14.50</td></tr> <tr><td>" " " G "</td><td>17.50</td></tr> <tr><td>" " " H "</td><td>20.50</td></tr> <tr><td>" " " J "</td><td>23.50</td></tr> </table>	Made of quality D cloth	\$10.50	" " " E "	12.50	" " " F "	14.50	" " " G "	17.50	" " " H "	20.50	" " " J "	23.50
Made of quality D cloth	\$13.50																																					
" " " E "	15.50																																					
" " " F "	17.50																																					
" " " G "	20.50																																					
" " " H "	23.50																																					
" " " J "	26.50																																					
Made of quality D cloth	\$11.50																																					
" " " E "	13.50																																					
" " " F "	15.50																																					
" " " G "	18.50																																					
" " " H "	21.50																																					
" " " J "	24.50																																					
Made of quality D cloth	\$10.50																																					
" " " E "	12.50																																					
" " " F "	14.50																																					
" " " G "	17.50																																					
" " " H "	20.50																																					
" " " J "	23.50																																					

If you desire a Three-Piece Suit, you may select any of the Jackets shown on pages 7 to 19.
Prices for Jackets given under each description.

Costume - 1909
Edwin Gumpert & Co. N.Y. 1909

N.Y. PUBLIC LIBRARY
PICTURE COLLECTION

La première gravure de mode canadienne, en couleur de surcroît, a été publiée dans les pages du *Montreal Monthly Magazine* de mars 1831. À l'époque, une main a ajouté deux bulles précisant le nom des dames, soit Lucie Rolland et Marie Lamarche. On a longtemps cru qu'il s'agissait de noms de modistes. Or, des recherches dans les archives judiciaires de la ville nous ont fait découvrir qu'il s'agit de deux des principales tenancières de maisons closes à cette époque! (Coll. BANQ).

1840, permet non seulement d'accélérer l'assemblage des pièces, mais également d'embaucher des ouvrières moins qualifiées, donc meilleur marché. La production de vêtements tout faits et en plusieurs tailles ainsi que l'apparition des magasins à grande surface pour les mettre en vente, révolutionnent le marché de l'habillement. Les créateurs de mode s'adaptent à ces nouvelles réalités, notamment en favorisant des vêtements

masculins amples, qui ne demandent que peu d'ajustements une fois vendus. Les vêtements féminins qui ne moulent pas le corps (capes, pèlerines) sont désormais fabriqués à la chaîne. Pour rémunérer la main-d'œuvre, on favorise le paiement à la pièce plutôt que le taux horaire. À Montréal, l'industrie du prêt-à-porter se développe dans la décennie de 1830 à 1840. Le tailleur Robert Wilkins a laissé un témoignage pittoresque sur les débuts :

« on pouvait voir un bûcheron de six pieds de haut, à peine sorti du bois, son salaire en poche », déambuler dans les rues de la ville vêtu de neuf en exhibant « des bras dépassants les manches de son habit de plusieurs pouces ». À l'opposé, on remarquait un court sur patte « habillé d'un complet qui aurait mieux convenu à un gaillard de six pieds, ce qui était tout aussi ridicule ». Et Wilkins de conclure avec philosophie : « même s'il arrivait à un homme d'acheter un habit convenant à sa taille, une fois trempé par la première averse, les manches et les jambes de son pantalon rétrécissaient de plusieurs pouces en séchant ». En effet, l'industrie du prêt-à-porter, en inondant le marché de produits bon marché, ne favorise nullement la qualité, mais la quantité, notamment par l'utilisation de textiles et de teintures qui ne tiendront le coup que le temps de la vente. Cette usure rapide du produit a tout pour stimuler la consommation.

Comme nous l'avons évoqué plus haut, cette confection de masse a un impact sur les conditions de travail de la main-d'œuvre.

LES PREMIÈRES TENSIONS

Une étude sur les contrats d'embauche des artisans de la confection montrealaise entre 1820 et 1840 témoigne d'une érosion des conditions de travail de cette main-d'œuvre. S'y ajoutent des tâches qui ne sont pas reliées au métier, telles rentrer l'eau et le bois, et l'obligation de travailler de l'aube à la brumante. Cela signifie, en été, de devoir œuvrer de sept heures du matin à huit heures du soir. En 1830, les tailleurs de Montréal se regroupent en association

et exigent notamment des journées de travail de dix heures. Par la voie des journaux, les propriétaires d'ateliers, la firme Gibb en tête, tentent de ramener leurs employés dans le droit chemin. Alors que se dessine la menace d'une grève, les patrons utilisent les gazettes pour miner la cause des tailleurs. Un auteur anonyme publie ainsi dans les pages du journal montréalais *Saturday Evening Magazine* du 11 janvier 1833 un texte pernicieux sur la profession. Il considère que, de tous les métiers, celui de tailleur est le plus ridicule et le moins utile à la race humaine. Ainsi, leurs prétentions

ployer journallement selon les besoins. La production de masse favorise également l'apparition de sous-contractants qui parcourent les villages et les petites villes environnantes (Sainte-Rose, Saint-Jérôme, Saint-Hyacinthe), afin de confier une partie du travail à une main-d'œuvre féminine et enfantine pour une rémunération minimale.

Mais qu'en est-il des femmes travaillant dans les ateliers de confection de Montréal? Comme le fait remarquer l'historienne Mary Anne Poutanen, outre la domesticité, il existe peu d'avenues pour les femmes souhaitant travailler. Cela rend cette main-d'œuvre vulnérable aux abus. Certaines d'entre elles pouvaient espérer travailler dans des ateliers de confection pour dames, où le travail exigeait plus de soins (mesures adaptées, ajustements, broderies de dentelle et de perlage, etc.) et était moins harassant que la production en masse du prêt-à-porter. Ainsi, au XIX^e siècle, 61 % des ateliers montréalais dédiés à la production de vêtements féminins ne comptent que d'une à quatre employées, et 15 %, de cinq à neuf. Cela devait donner un visage plus humain aux conditions de travail, que celles offertes par les sinistres *sweatshops*.



Un *sweatshop* new-yorkais en 1885. De dos, on voit un homme en manches de chemise et deux femmes décoiffées à cause de l'extrême chaleur qui y règne. À l'arrière-plan droit, un homme repasse des tissus avec un fer à vapeur. Une bouilloire sur le poêle lui prépare du nouveau carburant. Cette gravure, quoique naïve, se veut un témoignage des conditions de travail déplorables des ateliers de misère. (*Third Annual Report of the Bureau of Statistics of Labor, State of New York, 1885*).

pour de meilleurs gages sont éhontées. Et de conclure : « Non, non, messieurs les tailleurs, nous voyons clair dans vos plaisanteries ». Le 30 mai 1834, les tailleurs montréalais déclenchent une grève, l'une des premières au Canada. Le même jour, dans les pages du journal *Vindictor*, les principales firmes de confection publient des annonces spécifiant qu'elles embauchent des tailleurs à Montréal et dans le reste du Canada à des salaires avantageux! Inutile de dire, vu les circonstances, que cette grève sera un échec, voire un combat d'arrière-garde. Le port de Montréal reçoit à cette époque un flot continu d'immigrants, dont beaucoup d'artisans qualifiés, que l'on se contente d'em-

LES ATELIERS DE MISÈRE

Le terme de *sweatshop* n'apparaît qu'à la fin du XIX^e siècle et on ne s'entend guère sur son origine. Certains ont voulu le traduire par « atelier de sueur », d'autres y voient une association avec le surnom du contremaître que l'on appelait *sweater*, soit celui « qui fait suer ». Il est généralement accepté de traduire ce mot en français par « atelier de misère » afin de désigner un lieu de travail insalubre où sont entassés hommes, femmes et enfants. En 1902, le *Montreal Medical Journal* voyait dans ce type d'ateliers l'une des principales sources de propagation de la



On a prétendu que le magazine *Clin d'œil*, lancé en 1980, a été la première revue de mode québécoise. En fait, la palme revient plutôt à la revue *Montréal mode* dont la publication débute en mars 1904. De 1906 à 1919, ce magazine prendra le titre de *Revue de la mode Gorcy*, car elle est dirigée par Gabrielle Gorcy. La gravure ci-dessus a été publiée dans le numéro du 15 avril 1905. (Collection BAnQ).

tuberculose, étant donné l'air vicié, l'eau insalubre, le non-respect des journées de huit heures et l'emploi d'enfants qui se trouvaient ainsi exposés à cette maladie. D'abord développé en Angleterre, ce type de lieux de travail sera rapidement adopté aux États-Unis, où les propriétaires de plantations ont besoin de grandes quantités de vêtements pour habiller les esclaves. De plus, pendant la guerre de Sécession (1860-1865), tant les armées du Nord que du Sud auront subitement besoin d'un grand nombre d'uniformes. Ce modèle est aussi adopté au Canada, tant la marge de profit dégagée par un travail à la chaîne n'offrant un minimum de confort aux employés paraît évidente.

En 1885, une enquête dresse un portrait éloquent des conditions de travail dans l'industrie de la mode montréalaise. L'un des enquêteurs constate que les lieux de travail sont habituellement situés « dans de vieux édifices, des maisons privées donnant sur des rues étroites ou des ruelles, et souvent placées dans des sous-sols ou des greniers ». Tous ces lieux ont en commun le manque d'air frais et d'éclairage, la crasse, en plus d'une déficience en ce qui concerne les lieux d'aisance. Cet enquêteur note que l'utilisation des fers à repasser fonctionnant à la vapeur rend l'air si opaque qu'il en avait de la difficulté à voir les employés! L'enquêtrice Louisa King se fait sèchement répondre par les patrons que, puisque le travail est confié à de petites entreprises familiales qui œuvrent à partir de leurs maisons privées, ces lieux de production échappent donc à sa juridiction.

Ce témoignage n'est pas isolé. En 1897, William Lyon Mackenzie King investigate les contrats d'habillement de l'armée canadienne. Il est alors troublé par le cas d'une mère et de son fils qui travaillent dans la banlieue de Montréal : « de sept heures et demie du matin à minuit, parfois plus tard encore, six jours sur sept ». Et Mackenzie King de conclure : « il en va ainsi dans bien des villages de la région de Montréal ».

Roland Barthes parlait de l'étude de la mode comme d'un « fait social total ». En effet, celle du costume, « notre seconde peau », dépasse la simple analyse des variations esthétiques pour toucher de nombreux aspects de l'activité humaine. Comme nous l'avons vu, l'essor de la confection montréalaise s'est construit en partie avec la sueur versée dans les *sweatshops*. Les temps ont-ils vraiment changé? De nos jours, l'industrie de la mode a majoritairement déménagé sa production dans les pays dits « émergents », qui sont loin des regards. De plus en plus de consommateurs se

questionnent sur les conditions de vie de ceux qui fabriquent les vêtements que nous portons quotidiennement. Les dernières enquêtes de l'ONU confirment une aggravation des conditions de travail de ceux qui œuvrent pour les grandes marques, notamment les enfants qui sont exposés à des produits chimiques hautement toxiques utilisés dans la teinture des textiles.

Je dédie cet article à la mémoire de ma grand-mère, Wilhelmine Siegel (1902-1987), qui arrondissait ses fins de mois en confectionnant à l'occasion des tenues d'infirmières dans un atelier de misère.

Francis Back est illustrateur et historien du costume.

Pour en savoir plus :

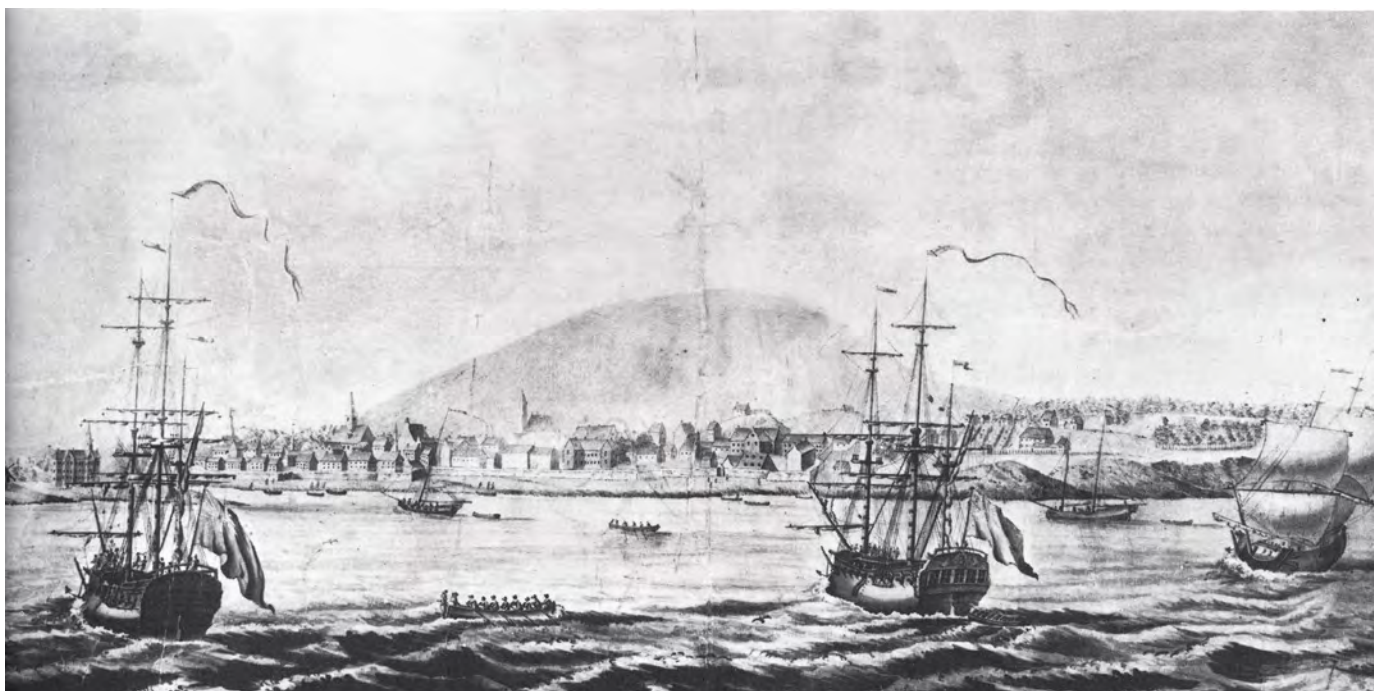
Il n'existe pas d'ouvrages consacrés à l'histoire du costume au Québec. La majorité des informations utilisées pour cet article ont été puisées à même les sources primaires. On consultera cependant avec profit les études suivantes :

Francis Back, « Les pompes de Satan », *Cap-aux-Diamants*, n° 49, printemps 1997, p. 32-35.

Gail Cariou, « Enduring roots : Gibb and Co. and the Nineteenth-Century Tailoring Trade in Montreal », Alexandra Palmer (ed), *Fashion. A Canadian Perspective*, Toronto, University of Toronto Press, 2004, p. 182-202.

Théodore Cotel, *Le « sweating-system », étude sociale*, Angers, J. Siraudeau Éditeur, 1904.

Michelle Payette-Daoust, *The Montreal Garment Industry, 1871-1901*, M.A. Histoire, Université McGill, Montréal, 1986. Mary Anne Poutanen, *For the Benefit of the Master: the Montreal Needle Trades during the Transition, 1820-1842*, M.A. Histoire, Université McGill, Montréal, 1985.



Croquis de Montréal fait par le cartographe Thomas Jefferys en 1760, et qui sera ensuite l'objet d'une gravure publiée à Londres en 1762. Ce dessin a le mérite de nous donner un aperçu de la ville au moment de sa capture par l'armée anglaise. Par contre, la présence de navire de fort tonnage au premier plan est une inexactitude introduite par Jefferys afin de donner du caractère à son dessin. Dans les faits, il faut attendre le XIX^e siècle, la navigation à vapeur et le dragage du fleuve Saint-Laurent en amont de Québec pour que de gros bateaux atteignent le port de Montréal. (Royal Ontario Museum).

MONTRÉAL 1760

REDDITION DE LA NOUVELLE-FRANCE

par Rénald Lessard

Au printemps 1760, la guerre dite de Sept Ans en Europe et de la Conquête au Québec entre dans une phase critique pour la Nouvelle-France. Québec et Niagara se sont rendus l'année précédente. Le marquis Joseph de Montcalm, décédé à la suite de blessures reçues à la bataille des plaines d'Abraham, a été remplacé comme commandant des troupes régulières françaises par le chevalier Gaston de Lévis. Malgré sa victoire éclatante du 28 avril lors de la bataille particulièrement violente de Sainte-Foy, l'arrivée de renforts britanniques à Québec le force à retraiter vers Montréal. Faute de secours et épuisé

par plusieurs années de guerre, les Franco-Canadiens se retrouvent dans une situation critique. Il faut gagner du temps en espérant que la paix se fasse en Europe et qu'on puisse conserver une partie du Canada. C'est le pari du gouverneur général Pierre Rigaud de Vaudreuil. Les autorités métropolitaines lui auraient demandé de tenir jusqu'en août, lui garantissant que la paix sera alors faite.

LES BRITANNIQUES : LA FORCE DU NOMBRE

Le retour au pouvoir, en juin 1757, du belliqueux William Pitt se traduit par

une politique agressive envers les colonies françaises. La Grande-Bretagne, après des années de défaites en Amérique du Nord, met dorénavant en œuvre des moyens énormes, sans précédent pour l'époque en Amérique, pour parvenir à la conquête du Canada. En 1759, un cinquième de la flotte britannique est devant Québec. À l'automne 1757, les Britanniques peuvent compter sur 21 bataillons et 7 compagnies indépendantes de réguliers servant en Amérique du Nord qui totalisent un effectif de 20 268 officiers et soldats. Et c'est sans compter sur quelques dizaines de milliers de provinciaux recrutés sur place. À l'été 1760,

appuyés par une artillerie imposante et des approvisionnements plus que suffisants, 18 000 hommes envahissent le Canada. À leur tête, Jeffery Amherst, un officier d'expérience, méticuleux et qui dispose de moyens importants. Il planifie sa campagne avec précision. Il ne veut pas reculer. La construction du fort de Crown Point sur le lac Champlain, de dimensions considérables, pour remplacer le fort Saint-Frédéric abandonné par les Français en 1759, témoigne de cette volonté. Il n'est pas question d'avancer tant que les forces

mais les Britanniques font tout pour les détacher de la cause française. On brûle les maisons des miliciens qui s'opposent à eux tout en promettant de protéger ceux qui rendent leurs armes ou s'engagent à rester neutres. La paroisse de Sorel sera brûlée le 22 août 1760. Même stratégie auprès des Autochtones qui sentent rapidement le vent virer. William Johnson, surintendant des Indiens du Nord, s'active à signer des traités et à les combler de présents et de promesses. Même les soldats des troupes régulières vont

plus en plus importantes auprès des Canadiens et les exigences de corvée de plus en plus nombreuses pour le transport des vivres, du matériel et des hommes les épuisent.

OBJECTIF ET STRATÉGIE DES BRITANNIQUES

Au début de 1760, l'objectif de la campagne est clair pour Amherst : prendre Montréal. Selon les instructions de Pitt adressées à Amherst datées du 7 janvier 1760, « *The reduction of Montreal was evidently the great and essential object, which remained, to compleat the glory of His Majesty's Arms in North America.* » Prendre Montréal, c'est prendre la capitale, siège du gouvernement, et s'assurer de la reddition de tout le Canada. La stratégie d'Amherst est simple. Trois colonnes doivent converger vers la ville. La première, dirigée par le général James Murray avec 2 450 réguliers auxquels se joindront durant l'avance environ 1 000 soldats en provenance de Louisbourg, doit remonter le Saint-Laurent; la seconde sous la gouverne du colonel Haviland comprenant 3 400 hommes, dont 1 500 réguliers et la troisième forte de 11 000 hommes, dont 5 600 réguliers, dirigée par Amherst lui-même, doit descendre le Saint-Laurent à partir du lac Ontario. Plus de 1 000 Amérindiens accompagnent Amherst.

Cette stratégie implique une grande préparation et le début de la campagne est tardif. Ainsi, Murray se met en mouvement à partir de Québec le 14 juillet avec 4 navires de guerre, 9 galères, 40 bâtiments de transport et 26 bateaux. Il évite de perdre son temps sur des objectifs secondaires. Ainsi, il ne s'arrête pas à Deschambault, ni au fort de la rivière Jacques-Cartier ou encore à Trois-Rivières. Montréal est l'objectif. En remontant le Saint-Laurent, il en profite pour désarmer la population et leur faire prêter serment.



Ce tableau représente le général Amherst nourrissant la population affamée de Montréal après la reddition de la ville en 1760. Une image d'Épinal qui n'a rien à voir avec les faits. Cette toile du peintre Francis Hayman, qui faisait partie d'une suite commémorant les victoires anglaises pendant la guerre de Sept Ans, ornait les murs de Vauxhall Gardens, près de Londres. (The Beaverbrook Foundation)

britanniques n'auront pas acquis une supériorité navale sur les lacs Champlain et Ontario. Un véritable rouleau compresseur se met en marche à l'été 1760.

DES TROUPES FRANÇAISES AFFAIBLIES

Le chevalier de Lévis a moins de 4 000 soldats des troupes régulières à leur opposer. Il y a bien des miliciens canadiens et des alliés autochtones,

être de plus en plus nombreux à désert. Pour protéger les voies d'invasion du Canada, les Français se sont repliés sur deux îles : le fort Lévis et le fort de l'île aux Noix. Le premier, commandé par le capitaine Pouchot, est sur une île à l'entrée du Saint-Laurent à la tête des rapides; le second à la sortie du lac Champlain sur le Richelieu bloque aussi l'accès au Canada. Mais les Français manquent autant d'approvisionnement et de munitions de guerre que d'hommes. Les réquisitions de

Cette triple invasion rend difficile une intervention de l'armée française qui ne peut que se replier au fil des semaines sans pouvoir vraiment engager le combat. Une tentative de bloquer l'avance des Britanniques aux îles de Sorel ne donne que peu de résultats si ce n'est l'incendie des maisons des pauvres miliciens canadiens. Le fort Lévis, après une belle défense de treize jours, capitule le 25 août et celui

bitant Part of the Country, therefore it is ordered that none of the Inhabitation are Plundered or ill Used on any Pretence. Whoever are Detected Disobeying this order will be Hanged & that we Should Take nothing without being Regularly Paid for This is Done to Induce the Inhabitation to Stay in their Villages, & good Usage will Prevent their men from Joining their French Army. » Le capitaine Samuel Jenks note le 7 septembre : « *It looks quite strange to see these Canadians helping our army along to destroy the only place of refuge the miserable creatures have left in their country, which must according to human reason soon fall into our hands... There is great numbers of the inhabitants come taking their oaths of, & they are very helpful in carrying our stores, artillery, & baggage. There is near a 100 wagons of them, & the finest horses for draught that I ever saw in my life any where.* » Le 8 septembre, jour de la signature de la capitulation, il continue sur le même ton. « *Last evening we set out from Shamble, & marcht on through a fine, pleasant country, thick of inhabitants; sum of them look'd very easy & chearfull, others lamenting the fate of their country. Our army marcht in as sevell a manner to the inhabitants as if they had been in our own country.* » Les Canadiens sont las de la guerre et désespérés. Ils collaborent avec les Britanniques afin d'éviter le pire.

D'ailleurs, durant cette campagne de 1760, il est à noter que les Britanniques auront plus de morts des suites d'accidents ou de maladie que de victimes des combats.

LA CAPITULATION

Trois armées aux portes de Montréal annulent tout espoir de victoire. Le 6 septembre, tous conviennent que l'intérêt général de la colonie exige que les choses ne soient pas poussées à la dernière extrémité. Vaudreuil soumet à Amherst un projet de capitulation visant à protéger les intérêts des Canadiens. Ce n'est pas seulement Montréal qui capitule, mais c'est tout le Canada qui est concerné par la signature du gouverneur général. Amherst souscrit en tout ou en partie à la plupart des articles, mais refuse obstinément aux troupes les honneurs de la guerre. La guerre cruelle et barbare menée par les armées françaises et leurs alliés autochtones que ce soit lors des redditions de Chouaguen en 1756 ou de William Henry en 1757 ou lors de raids sur les frontières des colonies américaines justifierait cette décision sans appel. Lévis et plusieurs officiers français sont outrés et veulent tenir un baroud d'honneur en se retranchant avec les restes de l'armée française sur l'île Sainte-Hélène. Vaudreuil le leur interdit dans l'intérêt de la colonie et tous doivent se conformer aux articles de la capitulation. Les troupes françaises seront rapidement expédiées en France.

Les articles de la capitulation touchent à tous les aspects de la vie de la colonie, allant du droit de retour en France à l'exercice de la religion catholique en passant par la disposition des archives de la Nouvelle-France ou encore l'usage du droit civil selon la coutume de Paris.

La question des exactions que pourraient commettre les alliés autochtones des Britanniques inquiète vivement les autorités coloniales et les Canadiens. Amherst les rassure et leur répond qu'il n'y a jamais eu de cruautés commises par les Amérindiens accompagnant l'armée britannique et que le bon ordre sera maintenu.

Le 8 septembre, Amherst est fier



Avers et revers de la médaille « *Montreal Taken* » Angleterre, argent, 1760. (Coll. privée).

de l'île aux Noix trois jours plus tard. L'étau se resserre sur Montréal.

Au moment d'entrer sur le territoire canadien, Amherst précise à Haviland qu'il faut ménager les Canadiens. Le sergent David Holden note dans son journal le 1^{er} septembre : « *Orders that as the Army is now going into the Inha-*



Soldat du régiment de La Sarre, 1759. (Bibliothèque royale, Madrid).

d'écrire dans son journal personnel : « *I believe never three Armys, setting out from different & very distant Parts from each other joyned in the Center, as was intended, better than we did, and it could not fail of having the effect of which I have just now seen the consequence.* » Amherst est en effet satisfait de sa réussite sans effusion de sang, sans pillage et sans destruction inutile. Un point de discorde éclate bientôt à propos des drapeaux des bataillons français. Amherst exige qu'on les lui remette. Or, Lévis prétendra qu'ils étaient en mauvais état et ont été détruits durant la guerre. Le 10 septembre, Vaudreuil et Lévis donneront leur parole d'officier que cela est vrai. Amherst accepte. Toutefois, le 11 septembre, Amherst demande au colonel Haldimand de s'assurer que les drapeaux français vus récemment seront livrés et que M. de Vaudreuil sera averti qu'il faut les trouver, sinon, tous les bagages seront visités. Il ne semble pas avoir de suite à cette lettre. Est-ce que Lévis qui voulait continuer le combat

pour obtenir les honneurs de la guerre les aurait brûlés sur l'île Sainte-Hélène ou ailleurs plutôt que de les rendre? C'est probable.

LA PRISE DE POSSESSION DE LA VILLE

Le 9 septembre 1760, un détachement commandé par le colonel Haldimand prend possession de la ville. La parade s'ouvre par un canon léger de 12 livres accompagné par un groupe d'officiers de l'artillerie, drapeau au vent, suivis par 300 grenadiers commandés par le colonel Massey marchant au son des tambours et des fifres. Le drapeau français flottant sur la citadelle de Montréal est remplacé par l'*Union Flag*.

L'HEURE DE GLOIRE POUR AMHERST, PITT ET LE ROI

Conscient de l'importance réelle et symbolique associée à la prise de Montréal pour la gloire des armées britanniques, pour la gloire du roi et du Parlement incarné par la personnalité de William Pitt et pour sa gloire personnelle, Amherst relate à Pitt les événements avec détail quant à sa marche victorieuse vers Montréal et la capitulation de la ville. La nouvelle de la capitulation est annoncée à Londres dès le 5 octobre par l'arrivée du capitaine Deane envoyé très rapidement par Amherst. Ce dernier écrit aussi dans l'intention d'être publié. *The Universal Magazine of Knowledge and Pleasure for October 1760* et d'autres journaux britanniques s'empresseront de publier les lettres d'Amherst, de Colville, commandant en chef des vaisseaux de Sa Majesté en Amérique du Nord et de Murray. De même, les échanges de correspondance entre Amherst, Lévis et Vaudreuil du 7 et du 8 septembre et le texte de la capitulation sont rapidement publiés. En Angleterre, l'opinion publique joue un rôle important et Amherst se crée l'image d'un officier compétent, professionnel et ayant de

hautes valeurs morales – en opposition aux cruautés commises ou acceptées par l'armée française.

Dans les colonies américaines, on exulte et on rend hommage aux héros du jour : Pitt, Amherst et Wolfe. Feux d'artifice, décoration et allégories se multiplient. La gloire de la Grande-Bretagne est à son zénith.

Les Canadiens ne le savent pas encore en 1760, mais la cession du Canada sera définitive. Ce ne sera qu'en 1763, avec le traité de Paris, que la conquête du Canada par la Grande-Bretagne sera officialisée et la fin de la Nouvelle-France consommée.

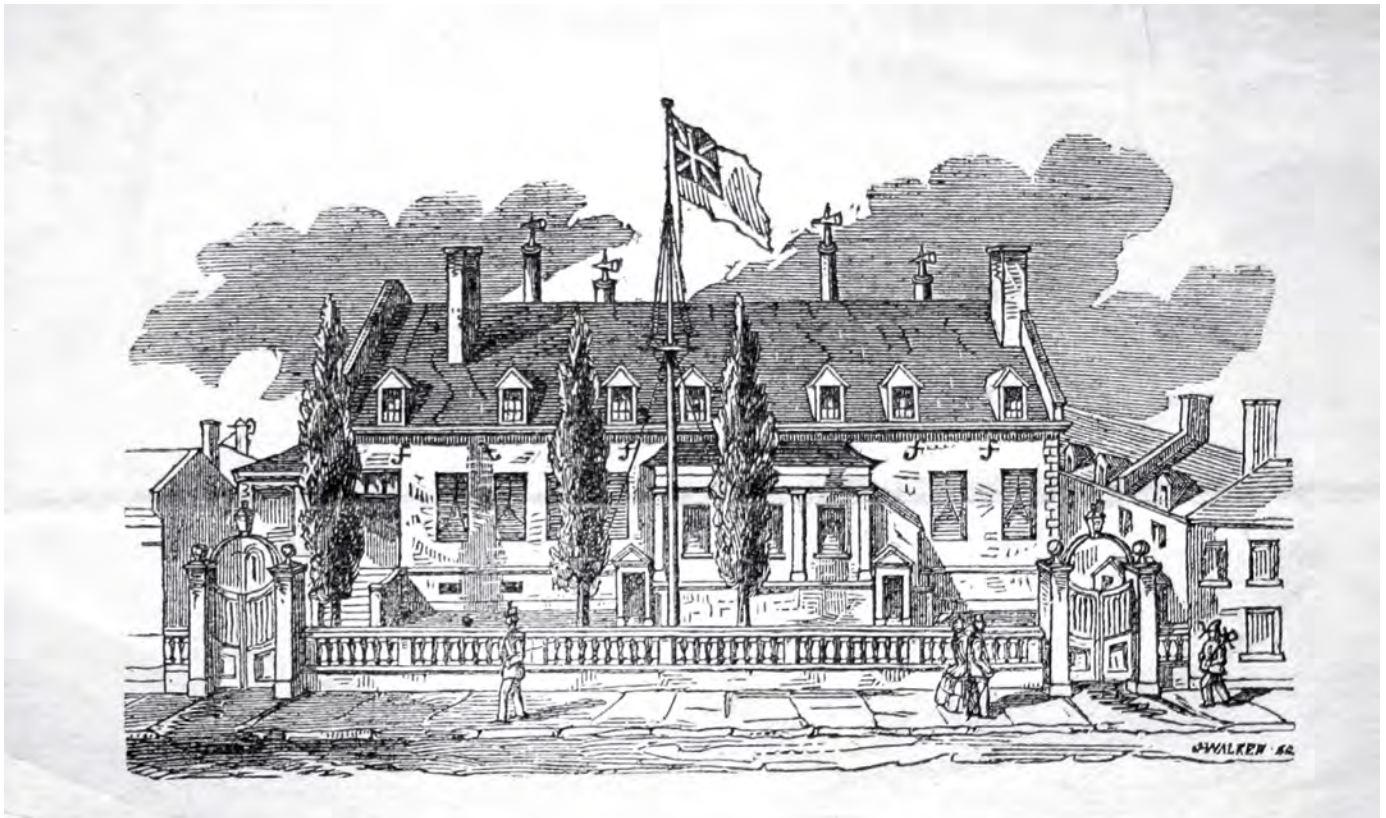
Rénald Lessard est archiviste à Bibliothèque et Archives nationales du Québec à Québec.



François-Gaston de Lévis (1720-1787). Il arrive en Nouvelle-France en 1756, en qualité de commandant en second des troupes françaises. Il participe aux combats dans la région des Grands Lacs, puis succède au général Joseph de Montcalm, mort à la bataille des plaines d'Abraham, à titre de commandant en chef des troupes françaises. Il repousse les troupes anglaises à l'intérieur des murs de Québec à partir de Sainte-Foy. Il entreprend ensuite le siège de la ville, mais l'arrivée de renforts britanniques l'oblige à se replier vers Montréal où il doit capituler à l'automne de 1760. À son retour en France, il est nommé maréchal de France, puis duc de Lévis. E. Trochslér d'après un tableau appartenant à la galerie de M. le comte Raymond de Nicolay (huile sur toile, 71,5 x 58,2 cm), (Montréal, Musée du Château Ramezay, MCR1998.1522).

MONTRÉAL SOUS L'EMPRISE DES REVOLUTIONNAIRES AMÉRICAINS

par Pierre Monette avec
la collaboration d'André Delisle



Old Government House, encre sur papier par J. Walker, XIX^e siècle.

Le Château Ramezay, lieu associé au pouvoir administratif et commercial depuis 1706, représenté sous le Red Ensign. (Coll. du Musée du Château Ramezay).

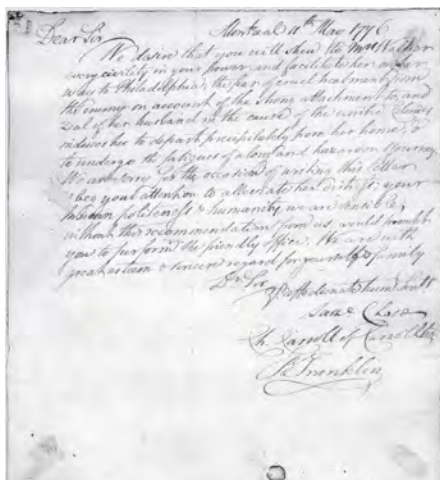
Montréal a été occupée par les futurs États-Unis pendant sept mois. Elle aurait pu devenir la capitale d'un des États fondateurs de nos puissants voisins. Lumières sur un épisode méconnu de notre passé...

LE CONTEXTE

1774. Les Treize colonies britanniques d'Amérique du Nord sont en

conflit avec leur métropole britannique depuis une dizaine d'années. Le mouvement de mécontentement, généré par l'imposition de taxes que les « colonistes » jugent injustes, s'est transformé en une rébellion armée. Le Parlement londonien adopte alors une série de lois coercitives ayant pour objectif de mater cette insurrection : des lois que les colonies rebelles qualifient d'*Intolerable Acts*. Le dernier de ces « actes intolérables », adopté le

22 juin 1774, est l'Acte de Québec. Ce *Quebec Bill* réinstaura notamment le droit du clergé catholique de percevoir la dîme, ainsi que les « lois et coutumes du Canada », c'est-à-dire les règles de justice civile de la Nouvelle-France. Les Treize colonies sont convaincues que la Couronne britannique fait ces concessions dans le but de gagner la loyauté de ses « nouveaux sujets » canadiens. En octobre 1774 et en mai 1775, le



Sauf-conduit daté pour M^{me} Thomas Walker (Jane Hughes) du 11 mai 1776 signé par les émissaires du Congrès continental : Samuel Chase, Charles Carroll of Carrollton et Benjamin Franklin. (Coll. du Musée du Château Ramezay, Montréal).

Congrès continental s'adresse aux habitants de la *Province of Quebec* au moyen de lettres diffusées en français. On les invite, sinon à soutenir ouvertement la cause des colonies, du moins à refuser de participer à des opérations militaires menées contre leur rébellion. Afin de s'assurer que cette invitation à la neutralité soit acceptée, et parce qu'elles craignent que les régiments britanniques qui y sont stationnés viennent prêter main-forte aux troupes déjà déployées dans les colonies rebelles, les Treize colonies entreprennent, en septembre 1775, l'invasion de la *Province of Quebec*.

LA CAPITULATION DE MONTRÉAL

Le 4 septembre, les troupes de l'armée continentale, sous le commandement de Richard Montgomery, entreprennent de remonter le Richelieu en direction de Montréal. Deux semaines plus tard, des détachements rebelles sillonnent la rive sud du Saint-Laurent où ils bénéficient de la coopération des cultivateurs et des artisans.

Le 25 septembre, Ethan Allen, un des héros de la rébellion, tente une attaque surprise de la ville de Montréal. L'opération est un échec et Allen est fait prisonnier.

Le 6 novembre, les troupes rebelles sont regroupées à La Prairie. Six jours plus tard, elles débarquent sur l'île de Montréal et avancent dans le faubourg des Récollets sans rencontrer la moindre résistance. Les marchands de la ville font parvenir à Montgomery un acte de capitulation.

Le 13 novembre 1775, l'armée continentale pénètre dans Montréal. Montgomery établit son quartier général dans la plus vaste et prestigieuse résidence de la ville : le château Ramezay. Les « habitants des trois faux bourgs » lui remettent une lettre dans laquelle ils affirment notamment que, si les notables de Montréal les « ont toujours regardés & [les] regardent encore comme rebelles », ils ne sont « point offensés de cette dénomination, puisqu'elle [leur] est commune avec [leurs] frères des colonies ».

UNE OCCUPATION EN DOUCE

Montgomery demeure seulement une quinzaine de jours à Montréal avant de prendre la direction de Québec. Le succès de l'opération des colonies rebelles exige la reddition du siège de l'administration britannique.

Le brigadier général laisse derrière lui une dizaine de soldats sous le commandement de David Wooster. Un détachement aussi réduit montre que la présence des forces coloniales causait fort peu de désagrément et ne suscitait guère d'opposition au sein de la population montréalaise.

Le 31 décembre, l'armée continentale tente de s'emparer de Québec : c'est la catastrophe. Montgomery est tué et un bon nombre de soldats rebelles sont faits prisonniers.

L'échec de cet assaut a un effet dévastateur sur le moral de troupes coloniales ainsi que sur la détermination des Canadiens français qui ont pris le parti des insurgés et qui commencent à se demander s'ils ont fait le bon choix. D'autant plus que, se sentant désormais en position de faiblesse, les



Thomas Walker (1718-1788), huile sur bois, XVIII^e siècle. Sympathisant de la révolution américaine, Thomas Walker et sa conjointe ont hébergé les trois délégués du Congrès dans leur demeure montréalaise. Ils ont quitté Montréal avec les Américains au printemps 1776. (Coll. du Musée du Château Ramezay, Montréal).

rebelles se mettent à traiter la population avec une fâcheuse fermeté.

Des témoins montréalais rapportent que, deux semaines après la mort de Montgomery, le commandant Wooster « a fait publier une ordonnance pour empêcher de parler contre le Congrès sous peine d'être transportés hors de la province ». Lorsque des citoyens



Jane Hughes (M^{me} Thomas Walker), huile sur bois, XVIII^e siècle. (Coll. du Musée du Château Ramezay, Montréal).



Benjamin Franklin. Gravure d'après une œuvre de Charles Nicolas Cochin II, 1777. Franklin porte un casque et un habit doublé de fourrure (martre) confectionnés lors de son séjours à Montréal. Coll. privée).

viennent lui faire part de leur insatisfaction face à la nouvelle attitude des forces coloniales, Wooster « répondit qu'il regardait tous ceux qui étaient présents comme des ennemis et des coquins ».

LE SÉJOUR D'UN ÉMISSAIRE DE MARQUE : BENJAMIN FRANKLIN

Le 24 janvier 1776, le Congrès continental adresse une troisième et dernière lettre *Aux habitants de la province du Canada* : on leur propose « d'élire des députés pour former une Assemblée Provinciale chez vous, & que cette Assemblée nomme des délégués, pour vous représenter en ce Congrès ». Les Treize colonies invitent donc la *Province of Quebec* à devenir le quatorzième membre de leur coalition.

En avril 1776, la maigre garnison montrealaise de l'armée continentale est désormais sous le commandement de Benedict Arnold qui ne cesse de réclamer au Congrès continental des renforts et de l'argent sonnante : les habitants refusent de vendre des provisions aux forces rebelles lorsque

celles-ci veulent les payer avec du papier-monnaie.

Afin d'évaluer la situation, le Congrès envoie trois émissaires à Montréal. Le groupe arrive au château Ramezay le 29 avril 1776. Charles Carroll of Carrollton, un de ces envoyés, raconte : « Lors de notre débarquement, nous avons été accueillis par le général Arnold de la manière la plus courtoise et amicale, et conduits aux quartiers généraux où s'était assemblée une société de femmes et de gentilshommes de distinction afin de nous souhaiter la bienvenue. »

Les deux autres émissaires du Congrès sont Samuel Chase et une des plus grandes célébrités du temps, Benjamin Franklin. On compte certainement sur la réputation de ce dernier pour faciliter l'établissement de relations avec des personnes d'influence qui pourraient apporter leur soutien à la cause des rebelles. Mais il est trop tard...

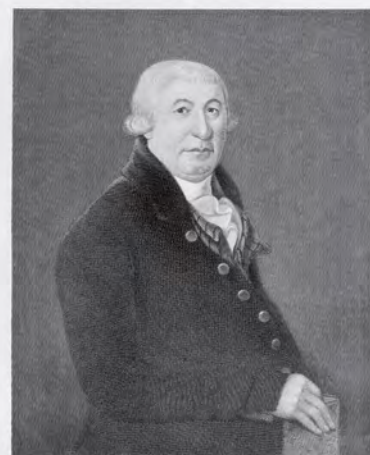
LA RETRAITE DES REBELLES

Le 5 mai, d'importants renforts britanniques arrivent en vue de Québec. L'armée continentale est forcée de battre en retraite.

Le 11 mai, moins de deux semaines après son arrivée, Franklin quitte Montréal. Les deux autres émissaires le suivent le 29 mai. Le 8 juin, les forces rebelles subissent, à Trois-Rivières, leur dernière défaite sur le territoire de la *Province of Quebec*. Le 15 juin, Arnold et les troupes coloniales abandonnent Montréal. Vingt jours plus tard, le 4 juillet 1776, les Treize colonies déclaraient leur indépendance et devenaient les États-Unis d'Amérique.

UN JOURNAL EN HÉRITAGE

Il ne subsistera pratiquement aucune trace des sept mois d'occupation de Montréal par les forces des futurs U.S.A. En fait, la ville ne conserve aujourd'hui qu'un seul souvenir de cette opération...



James McGill

James McGill (1744 - 1813), gravure d'après un portrait de Louis Dulongpré, réalisée par Albert W. Graham, XIX^e siècle. McGill fait partie du groupe des douze Montréalais influents désignés pour signer la reddition de la ville aux mains de Richard Montgomery. Pierre Guy, John Porteous et Pierre Panet, pour ne nommer que ceux-là, sont aussi du nombre. (Coll. du Musée du Château Ramezay, Montréal).

Lorsque les émissaires du Congrès ont pris la direction de Montréal, ils étaient accompagnés par un imprimeur : le même qui avait publié les trois lettres que les colonies ont adressées aux habitants de la *Province of Quebec* – un dénommé Fleury Mesplet, qui débarque à Montréal avec ses presses le 6 mai 1776.

Et c'est sur ses presses qu'allait être imprimée, deux ans plus tard, la *Gazette littéraire de Montréal*, l'ancêtre direct du premier journal de la ville : *The Montreal Gazette / La Gazette de Montréal*, dont la parution, commencée en 1785, n'a jamais été interrompue jusqu'à nos jours.

Pierre Monette est l'auteur de *Rendez-vous manqué avec la révolution américaine*.

André Delisle est directeur du Musée du Château Ramezay.

LE FORT DE VILLE-MARIE POINT DE RENCONTRE ENTRE AMÉRINDIENS ET FRANÇAIS

par Louise Pothier

Pendant une quinzaine d'années (2002-2016), Pointe-à-Callière, cité d'archéologie et d'histoire de Montréal, et ses partenaires, l'Université de Montréal et la firme Ethnoscop ont eu l'immense privilège de mener des recherches sur le lieu de fondation de Montréal, là où s'élevaient le fort de Ville-Marie (1642) et le domaine de Callière (1688). Ces recherches ont révélé une impressionnante quantité de données nouvelles et inédites, et pour cause! Avant ces fouilles, nous ignorions l'emplacement précis du fort, de même que sa configuration – hormis le fait qu'il avait quatre bastions. Et que dire de son contenu en vestiges architecturaux et mobiliers, des restes de la faune et de la flore qui caractérisaient la pointe et la région voisine où s'approvisionnaient les occupants... Enfin, les relations entre Français et Autochtones à Montréal nous étaient principalement connues à travers les récits des religieux, jésuites et sulpiciens; évidemment, ces textes du XVII^e siècle portaient la marque de l'univers culturel européen, une difficulté, que les données archéologiques permettent de contourner. Mais encore faut-il analyser ces riches corpus matériels accumulés au fil des ans!

Le musée s'est attelé à la tâche, pas à pas et avec l'aide de chercheurs d'horizons divers, afin de « tisser » cette complexe courtopointe que l'on devine encore chargée d'énigmes et de questions non résolues... Mais que de nouvelles données ont surgi récemment! Nous proposons ici quelques pistes de découvertes relatives aux relations entre Autochtones



À quoi pouvait ressembler le fort de Ville-Marie? Cette représentation s'appuie sur plusieurs observations faites sur le terrain : mis au jour entre fleuve et petite rivière Saint-Pierre, un bastion confirme l'emplacement du fort et permet d'en proposer la volumétrie. Un puits, un bâtiment, des enclos et ce qui s'avérerait être une base de forge sont aussi identifiés. Le cimetière se trouve à l'extrémité de la pointe. Illustration : Marc Holmes, Pointe-à-Callière. (E52C1078AlainVandal-PAC.tif).

et Français, qui s'appuient sur le croisement de nouvelles observations archéologiques et sur des données archivistiques et historiographiques connues.

UNE MISSION, VRAIMENT?

Il est difficile d'imaginer la complexité des situations diplomatiques, culturelles, religieuses et économiques qui ont eu cours dès les premières années au fort de Ville-Marie. L'entreprise était téméraire, comme le gouverneur de la Nouvelle-France, Charles Huault de Montmagny, en a informé le fondé de pouvoir de la Société de Notre-Dame de Montréal, Paul de Chomedey sieur de Maisonneuve, dès son arrivée à Québec, à l'automne 1641. Mais elle était sin-

cère, et simplement irrévocable aux yeux des dévots fondateurs en France. Ainsi quittèrent les ports de Dieppe et de La Rochelle à bord de trois navires une cinquantaine de Français dont le seul but était d'aller en Canada fonder une mission pour convertir les Autochtones. Parmi ceux-ci, les groupes algonquins dont le territoire ancestral se trouve sur les rives de la rivière des Outaouais. Nous y reviendrons. Car les Français ne pouvaient pas ignorer qu'en s'établissant sur l'île de Montréal – qu'aucun groupe amérindien n'osait alors habiter de façon permanente en raison de sa situation géographique à la confluence de plusieurs voies d'eau, et donc exposée aux incursions d'ennemis, quels qu'ils soient – ils allaient par la même occasion faire resur-



Les sillons de culture observés aux abords de l'ancienne petite rivière Saint-Pierre à quelques pas du fort, mais dans un niveau sous-jacent à ce dernier. Les « redents » ainsi dégagés font penser aux traces laissées par une houe, selon une technique européenne. Pas moins de cinq alignements ont été mis au jour. Quelques perles de verre, de petits fragments d'os blanchis et des munitions y ont été observés. (Photo : Alain Vandal, Pointe-à-Callière).

gir de complexes et séculaires rivalités autochtones. La construction du fort Richelieu à l'embouchure de la rivière du même nom par Montmagny, quelques semaines après celui de Ville-Marie, donne le coup d'envoi aux hostilités entre Français et Iroquois, qui tolèrent mal cette intrusion nouvelle dans le réseau commercial des fourrures, mouvant et fragile.

Tandis que s'opère ce glissement vers l'affrontement armé, chez les alliés des Français, les Algonquins tentent de devancer les Hurons pour tirer profit de ces nouveaux points stratégiques, où ils espèrent trouver un appui militaire tout en s'affirmant comme premier partenaire d'échange. Maisonneuve et Jeanne Mance n'y verront pourtant que des preuves du succès de leur prosélytisme. En mars 1643, le baptême puis le mariage du chef des Algonquins kichépipirinis de l'île aux Allumettes, Paul Tessouat dit le Borgne de l'Île, les conforte dans cette impression. Mais l'Algonquin, qui pourtant n'a pas d'affinités avec les dévotions chrétiennes, accepte avec joie en cadeau de mariage une arquebuse des mains mêmes du gouverneur de Montréal. L'occasion était trop belle pour ne pas la saisir.

AVANT LA FONDATION : UN LIEU D'ÉCHANGE ET DE RENCONTRE

Au printemps 1611, Samuel de Champlain et un groupe de marchands français débarquent à quelque distance du Sault-Saint-Louis (les rapides de Lachine, qui marquent la limite de navigation des barques européennes); ils se trouvent alors sur la pointe où sera fondée Montréal. Ils y font la traite avec 200 Aren-darhonons (Hurons) et Onontchataronons (Algonquins), lesquels comptent vraisemblablement parmi les descendants des Iroquoiens du Saint-Laurent, dont les villages ont été graduellement abandonnés dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Champlain campe une partie de l'été sur la pointe, où il se livre à des essais de culture et de construction de maçonnerie. Au fil des semaines, des flottes de canots abordent le site, chargés de castor pour la traite avec les Français. Il y est de retour en 1613, en route vers l'île aux Allumettes pour rencontrer le chef algonquin Tessouat, prédécesseur de Paul Tessouat.

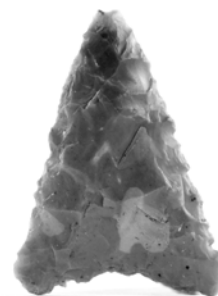
Les fouilles archéologiques ont-elles livré des traces de ces épisodes précédant la fondation de Montréal? On peut répondre par l'affirmative. Les restes de cinq foyers contenant notamment des

os blanchis par le feu, des restes de castor et de carapace de tortue, un plomb de chasse, ont été mis au jour sous le sol d'occupation du fort de Maisonneuve. Un de ces foyers analysé au radiocarbone a livré une date de 1610-1640, ce qui confirme qu'il s'agit bien d'un vestige de la période historique.

Une autre découverte, plutôt rare, consiste en des sillons tracés dans le sol naturel. Il est tentant de l'associer aux essais de cultures de Champlain, mais les rares témoins matériels qui en proviennent ne permettent pas de dater cet événement hors de tout doute.

Outre les foyers et les sillons, le terreau d'origine a livré 1 500 témoins matériels, ce qui est peu et consiste surtout en écofacts (90 %) – ossements d'animaux et de poissons. Parmi les artefacts, des lames de couteaux, quelques perles de verre, des clous forgés, un grain de chapelet et une épingle en laiton, un fragment de poterie non identifiable.

La grande caractéristique du lieu de fondation est de n'offrir aucun niveau associé à la préhistoire, c'est-à-dire à la période qui précède le passage de Jacques Cartier. Ce phénomène est peut-être dû à la nature de presque l'île de la pointe, alors que d'autres sites à proximité offraient plus d'attraits, ainsi que l'ont démontré les fouilles à la place Royale actuelle : on accédait plus aisément à l'intérieur de l'île et à ses ressources en accostant directement sur



Une des trois pointes de flèches en chert Onondaga de type Madison trouvées sur la pointe à Callière. Ce type d'objet est courant à la fin de la période préhistorique et à la période du contact avec les Européens. (Photo : Luc Bouvrette, Pointe-à-Callière. (101_1327_pac_luc_bouvrette.tif)).



Grains de chapelet en os trouvés au fort de Ville-Marie. (Photo : Luc Bouvrette, Pointe-à-Callière).

la rive plutôt que sur une pointe séparée de la côte par une rivière.

Mais les rencontres amorcées par Champlain au début du XVII^e siècle changent la donne : la pointe devient un lieu propice aux échanges ne nécessitant qu'un séjour bref, à la belle saison. La présence amérindienne y est dès lors perceptible à travers le mobilier archéologique où se retrouvent aussi des objets européens. Le site aurait ainsi pris une nouvelle connotation, devenant un lieu de



Une navette à encens en terre cuite de Saintonge polychrome, dont les fragments proviennent de différents niveaux de l'occupation du fort de Ville-Marie. (Photo : Luc Bouvrette, Pointe-à-Callière. (101_632_pac_luc_bouvrette.tif)).

rendez-vous et d'échange entre Français et Autochtones, où se déroulait un « voisinage biculturel ».

Trois pointes de flèches en chert Onondaga, une pierre de bonne qualité provenant de la péninsule du Niagara, ont été découvertes en association avec du matériel français : des cônes en cuivre, des perles de verre, des munitions et un fragment de navette à encens.

UNE MISSION EN DÉROUTE, UNE VILLE EN DEVENIR

Assez curieusement, le matériel amérindien associé au fort de Ville-Marie lui-même est assez pauvre. Cette disette est-elle un reflet du peu d'intérêt suscité par l'établissement missionnaire? La présence des guerriers iroquois sur

le Saint-Laurent et autour de Montréal a bel et bien eu un effet dissuasif chez les alliés hurons et algonquins, qui ont tôt constaté que Maisonneuve et sa petite troupe offraient une protection bien inadéquate contre leur ennemi commun. En 1641, on compte à peine 250 Français au Canada, alors que déjà 400 guerriers iroquois possèdent une arme à feu grâce aux Hollandais... Les Hurons et Algonquins peinent quant à eux à obtenir mousquets et arquebuses de leur allié européen. L'équilibre des forces est menacé...

Ainsi, en l'absence de « néophytes » à convertir, l'effort missionnaire à Ville-Marie s'essouffle au bout de quelques années. Le baptême de Paul Tessouat n'a pas eu l'effet d'entraînement que les Montréalais espéraient tant. Malgré les tentatives de paix, le niveau de tension demeure élevé dans toute la colonie. Pour éviter que Ville-Marie ne sombre complètement, Maisonneuve et Jeanne Mance n'ont plus d'autre choix que de lever en France une recrue de plus de 100 hommes et quelques femmes, dont Marguerite Bourgeoys qui, à leur arrivée, seront salués par tous ceux et celles qui attendaient l'improbable secours. Cette recrue de 1653 est aujourd'hui considérée comme la deuxième fondation de Montréal.

Est-ce pour autant la fin de la présence autochtone sur l'île et, surtout, sur la pointe? Bien au contraire! Le lieu de fondation, avec l'arrivée du gouverneur Louis-Hector de Callière en 1688, renoue avec la tradition de rencontres, d'échanges et de diplomatie amorcée par Champlain.

De fait, à l'exception des fragments de poterie qui datent de la période du fort, la grande majorité des pointes de projectiles, des pipes et des perles de wampum (coquillages) fabriqués par ou pour les Autochtones ont été retrouvés dans les niveaux associés au domaine de Callière! L'effervescence est palpable.

Grâce aux négociations menées à la fin du XVII^e siècle par Callière, par le chef huron Kondiaronk et par le chef iro-



Perles de wampum. Tant les Européens que les Amérindiens fabriquent ces perles de coquillages provenant de la côte est de l'Atlantique, à l'aide d'outils en fer. Les colliers de wampum sont des objets diplomatiques de première importance. (Photo : Luc Bouvrette, Pointe-à-Callière (101_1836_pac_luc_bouvrette.tif)).

quois Teganissorens, tous animés par un même objectif, la signature du traité de la Grande Paix de Montréal à l'été 1701 conclut par un règlement diplomatique un siècle de difficile cohabitation dans la vallée du Saint-Laurent et dans le nord-est de l'Amérique.

Après avoir été investigué pendant des années par les archéologues, le lieu de fondation de Montréal est maintenant mis en valeur et accessible au public à l'occasion du 375^e anniversaire de la ville. À vous, maintenant, de découvrir ces témoignages d'une période fondamentale dans l'histoire de la Nouvelle-France et de faire la rencontre de ces femmes et ces hommes qui ont contribué à bâtir la société actuelle.

Louise Pothier est conservatrice et archéologue en chef, Pointe-à-Callière, cité d'archéologie et d'histoire de Montréal.

Pour en savoir plus :

Au temps de la fondation de Montréal. Montréal, Pointe-à-Callière, cité d'archéologie et d'histoire de Montréal, 2017, 64 p.

Rémi Savard. *L'Algonquin Tessouat et la fondation de Montréal.* Montréal, Les Éditions l'Hexagone, 1996, 236 p. (http://classiques.uqac.ca/contemporains/savard_remi/algonquin_tessouat/algonquin_tessouat.pdf)

UNE GRAVE CRISE RELIGIEUSE À MONTRÉAL AU XVII^E SIÈCLE

L'AFFAIRE TARDY

par Stéphan Martel

Entre 1689 et 1693, les communautés religieuses de Montréal ont été secouées par une crise de mysticisme troublante et encore méconnue. Âmes du purgatoire et révélations surnaturelles exigeaient la réforme des instituts religieux et la conversion de toute une société. Reconstitution d'une crise spirituelle dans une petite colonie française du XVII^e siècle.

MONTRÉAL EN 1689, UNE VILLE QUI SE TRANSFORME

En 1689, Ville-Marie était une petite bourgade d'au plus 1 400 habitants en passe de devenir non seulement un centre névralgique du commerce des fourrures, mais aussi un siège administratif, judiciaire et militaire hautement stratégique. La ville ne comptait encore que trois communautés religieuses. Les Sulpiciens, arrivés à Ville-Marie en 1657 en remplacement des Jésuites, formaient une compagnie de prêtres séculiers fondée en France en 1641 par Jean-Jacques Olier. Ils desservaient la paroisse Notre-Dame et les petits hameaux situés ici et là sur l'île. Ils étaient également missionnaires auprès des Amérindiens et, depuis 1663, les seigneurs de Montréal. La Congrégation de Notre-Dame était pour sa part une communauté de femmes non cloîtrées vouée à l'instruction de la jeunesse. Elle avait été fondée en 1659 par Marguerite Bourgeoys, première institutrice de Montréal. Enfin, les services hospita-



Sceau de la société de Notre-Dame.
Photo Pascale Bergeron. (Coll. Prêtres de Saint-Sulpice.).

liers étaient assurés par les Hospitalières de Saint-Joseph, recrutées dès 1659 par Jeanne Mance.

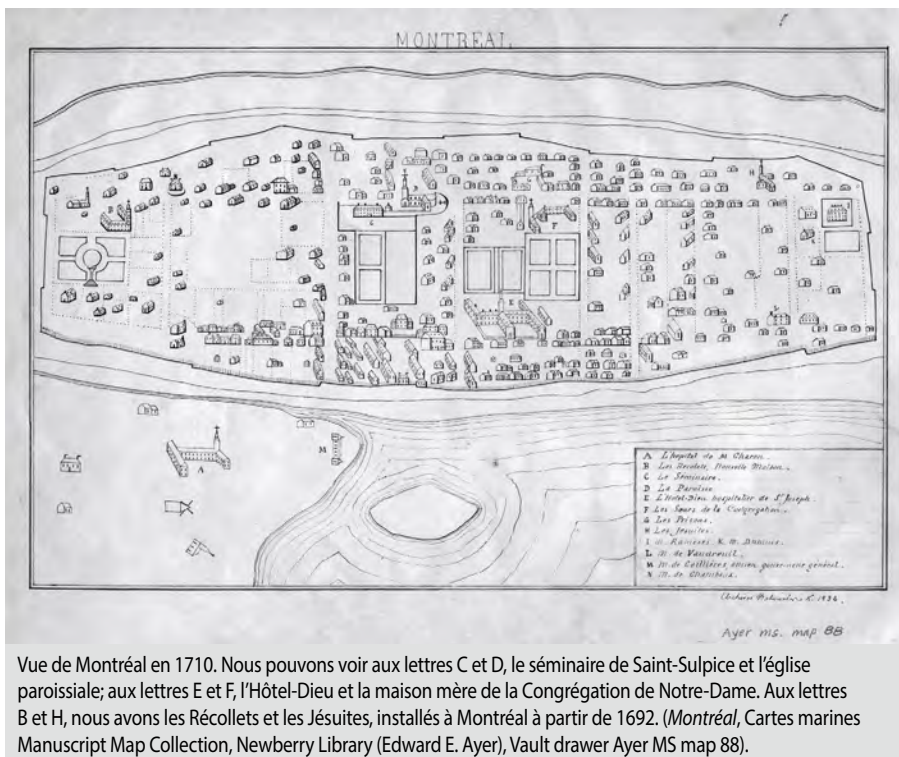
LA CABALE MYSTIQUE

Nous savons bien peu de choses de la cabale des mystiques de Montréal, sinon à travers quelques témoignages fragmentaires provenant essentiellement des écrits de Marguerite Bourgeoys et des lettres de Louis Tronson, supérieur de la Compagnie des prêtres de Saint-Sulpice à Paris. Ce que nous pouvons tirer des archives montre qu'un groupe d'individus visait à unir les Sulpiciens, les Hospitalières et les sœurs de

la Congrégation de Notre-Dame en une seule communauté mixte. Tous auraient été régis par une règle commune et auraient porté le même costume. Le projet fut mis en branle aux lendemains de la fête des Morts de l'année 1689.

Dans la nuit du 3 au 4 novembre, Marguerite Tardy (1657-1695), sœur de la Congrégation de Notre-Dame, veillait au coin du feu. C'est à ce moment qu'une sœur « morte depuis plus de seize mois » lui serait apparue, témoignant-elle à Marguerite Bourgeoys, en lui disant : « Je suis envoyée de la part de Dieu. Dites à la Supérieure de la Congrégation qu'elle est en état de péché mortel, à cause d'une Sœur qu'elle lui nomma ». Sœur Bourgeoys semble d'abord avoir fait peu de cas de cet oracle. Elle ne réalisait peut-être pas qu'un plan s'ourdissait dans l'ombre, qui mettait en cause des sœurs de sa communauté et qui étendait ses ramifications dans les deux autres communautés religieuses.

Sœur Tardy semblait l'inspiratrice du mouvement. Elle communiquait à ses adeptes les ordres qu'elle affirmait recevoir de l'au-delà. Elle bénéficiait du soutien de trois sulpiciens. Guillaume Bailly (?-1696) et Joseph de la Colombe (1651-1723) agissaient en effet comme des intermédiaires auprès des autres communautés pour divulguer les ordres provenant de sœur Tardy. À titre de directeurs spirituels et de confesseurs des communautés féminines, ils avaient des accès privilégiés auprès des



religieuses et jouissaient d'une grande ascendance sur les consciences, y compris celles de leurs confrères au séminaire. Étienne Guyotte (v. 1639-1701), curé de la paroisse, exerçait quant à lui une influence sensible sur la vie quotidienne des Montréalais. Les réformateurs réalisent que leurs supérieurs respectifs empêcheront inévitablement toute réforme et qu'il sera nécessaire de les forcer à quitter leur fonction d'autorité. C'est pourquoi ils cherchent à gagner des adeptes, à réanimer des tensions latentes et à entretenir les mécontentements contre eux. Ils pratiquent une politique d'isolement, ils remettent en question leur autorité. Certaines sœurs de la Congrégation de Notre-Dame médissent à l'endroit de Marguerite Bourgeoys. On la dit en état de péché mortel; certaines l'incitent à démissionner. Des billets sont échangés dans les confessionnaux. À Saint-Sulpice, on se plaint plus que jamais de la morale relâchée du supérieur Dollier de Casson. Guyotte lui retire même le droit d'exercer la confession, assurant la pleine liberté à Guillaume Bailly d'influencer la conscience de ses confrères

afin d'éviter que le complot ne soit éventé. Sœur Tardy et Joseph de la Colombière bénéficient de nouvelles visions divines et d'apparitions. La nuit du 3 au 4 janvier 1690, la religieuse annonce à Marguerite Bourgeoys qu'elle a reçu à nouveau la visite de la défunte. Cette fois, le message est plus pressant, plus menaçant : « Cette Supérieure n'a pas encore fait ce qu'elle doit faire. C'est la dernière fois que je l'avertis, car je vais en paradis ». Critiquée de toutes parts, ne recevant que trop peu d'appuis, angoissée par les fautes dont elle se croit coupable, Marguerite ne résiste plus. Profondément affectée, elle aurait résigné sa charge.

Chez les Hospitalières, la supérieure Catherine Macé est aussi ébranlée. Dollier de Casson est bien prêt de renoncer au supériorat. Depuis longtemps, les visionnaires tentent de gagner l'évêque de Québec à leur cause. On cherche à le convaincre d'excommunier le gouverneur Louis de Buade, comte de Frontenac, car ils jugent que ce dernier est la cause de la colère divine et le foyer de tous les maux qui assaillent la colonie. Sœur Tardy prophétise : elle avoue connaître « l'état de ceux qui vont à la communion ». Elle prétend que seules 80 personnes dans la colonie sont « hors du sacrilège ». On ne connaît malheureusement pas l'ampleur du complot mais tout laisse croire qu'un grand nombre de prêtres et de religieuses dans les trois communautés y sont liés. Mais pas tous... Alarmé par la situation, le sulpicien François Vachon de Belmont, responsable de la mission de la Montagne, rédige à l'automne 1691 trois lettres destinées à Louis Tronson, son supérieur à Paris. La réponse de ce dernier arrivera au printemps suivant... et elle sera cinglante à l'égard des visionnaires.

LA RÉPLIQUE DE LOUIS TRONSON

Louis Tronson a été fort surpris d'apprendre l'étendue de l'affaire. Il réagit rapidement pour étouffer la cabale mystique avant qu'elle ne devienne incontrôlable, qu'elle ne nuise à la réputation des communautés, voire qu'elle ne fasse scandale jusqu'à la cour du roi.



Vue de la ville du Montréal en Canada. (Cartes marines Manuscript Map Collection, Newberry Library (Edward E. Ayer), Vault drawer Ayer MS map 30, sheet 106).

Pour lui, les manifestations surnaturelles ne sont que de « visions chimériques », de « ridicules prophéties ». Les idées de réforme communautaire lui apparaissent comme « la production d'une tête creuse et d'une imagina-



Portrait de Louis Tronson (Dans L. Bertrand (éd.), *Correspondance de M. Louis Tronson, troisième supérieur de la Compagnie de Saint-Sulpice. Lettres choisies*, vol. 1, Paris, Librairie Victor Lecoffre, 1904).

tion échauffée ». Les réformateurs sont tombés dans de « visibles égarements » et « sont trompés par leurs fausses visions ». Louis Tronson cherche à briser la chaîne du complot, à en détruire l'engrenage. Il ordonne à tous les prêtres de cesser de se confesser à Guillaume Bailly. Il rappelle ce dernier en France, ainsi que de la Colombière et la sœur Tardy. Il exige la soumission absolue des Sulpiciens à leur supérieur montréalais. Tous ceux qui ne se conformeraient pas à ses ordres devaient être renvoyés en France.

L'intervention de Louis Tronson aura porté fruit. Dollier de Casson et Catherine Massé reprirent progressivement le contrôle de leur communauté à partir de 1691. Sœur Marie Barbier fut nommée supérieure des sœurs de la Congrégation de Notre-Dame et s'assura de ramener la tranquillité chez ses compagnes. Seule Marguerite Bourgeoys, profondément blessée en son

âme, prit du temps à se remettre. En 1693, la paix semblait revenue. Mais des rancœurs se firent sentir encore longtemps.

ANALYSE DE LA CRISE SPIRITUELLE À MONTRÉAL

Les historiens ont attribué l'agitation mystique vécue au sein des institutions religieuses au climat belliqueux en colonie. Avec la reprise des conflits armés en Europe, les tensions entre les colonies françaises et anglaises étaient plus fortes que jamais. Le 5 août 1689, un raid d'Iroquois, alliés des Anglais, avait surpris Lachine et fait plusieurs victimes : c'était la commotion à Montréal. Les Français ripostèrent à l'hiver 1690 par l'attaque des colonies anglaises de Casco, Corlar et Salmon Falls. Au printemps, deux tentatives d'invasion de la Nouvelle-France jetèrent l'effroi chez les Français, d'abord par la flotte commandée par l'amiral William Phips qui assiégea Québec, et ensuite par la menace dirigée contre Montréal d'un corps expéditionnaire de 2 000 hommes sous les ordres de John Winthrop. Bien qu'infructueuses, ces tentatives d'invasion augmentèrent significativement le climat d'insécurité des Montréalais.

Or, les raids militaires ne peuvent à eux seuls expliquer la crise de mysticisme à Montréal. Il est important de relier aux événements militaires décrits ci-haut des causes plus profondes et plus complexes. Quelques indices disséminés ici et là dans les sources nous font croire que les tentatives de réformes religieuses découlent d'une utopie, d'un désir de renouer avec le projet initial de Jérôme Le Royer de la Dauversière et de la Société de Notre-Dame, qui consistait à fonder sur l'île de Montréal une colonie à l'image de la primitive Église où Français et Amérindiens vivraient unis par une foi commune.

Plusieurs religieux, comme la sœur Tardy et son triumvirat, étaient profondément déçus de l'évolution de Montréal, du

passage d'une société fondée dans un élan exclusivement missionnaire à une colonie axée davantage sur le développement territorial et économique. Le brassage de populations nouvelles, l'intensification des activités commerciales, puis l'arrivée de garnisons font soupirer ces idéalistes. Sœur Marie Morin s'en est faite l'écho : « Mais ce temps heureux [des origines] est bien passé, la guerre continuelle des Iroquois ayant obligé notre bon roi d'envoyer dans le Canada [...] cinq ou six mille hommes soldats et officiers qui ont ruiné la vigne du Seigneur et établi le vice et le péché ».

Les réformateurs espéraient recréer la vie idéalisée des premiers colons. En fusionnant les communautés, ils désiraient renouer symboliquement avec une dévotion chère à la Dauversière envers la Sainte-Famille à Nazareth. Dans la nouvelle communauté projetée, les Sulpiciens auraient représenté Jésus, les Hospitalières, saint Joseph, et les sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, la Vierge-Marie.

Ils adhéraient à une spiritualité de ten-



La Dauversière se serait vu intimer l'ordre de fonder une colonie missionnaire sur l'île de Montréal par Jésus, Marie et Joseph au cours d'une expérience visionnaire. (Étienne-Michel Faillon, *Vie de M^{lle} Mance et histoire de l'Hôtel-Dieu*, tome 1, Paris, Poussielgue-Rusand, 1854).



J'ay choisi une vie pauvre et humble; je suis dans le travail et la peine dès ma jeunesse. Psal. 27. 16.

A Paris chez Chiquet, rue S^t Jacques.

La Sainte Famille / À Paris chez Chiquet, rue Saint-Jacques. [vers 1650-1700]. (Coll. Prêtres de Saint-Sulpice de Montréal).

dance augustinienne (inspirée de saint Augustin) en vogue au XVII^e siècle. À l'opposé de l'humanisme chrétien qui cherche en l'homme ce qu'il y a de meilleur, l'augustinisme est davantage pessimiste, car ses tenants croient la nature humaine foncièrement mauvaise. Ils insistent davantage sur la faute originelle et la nécessité du repentir. Zélé, irritable et intempérant, Étienne Guyotte s'échauffe en chaire contre les pécheurs, tempête contre les nudités de gorge de ses paroissiennes, leurs

dentelles et leurs habits à la mode. Il expulse un fidèle de son église en l'accusant de vendre de l'eau-de-vie aux Amérindiens. Les réformateurs prêtent à bien des événements des causes surnaturelles. C'est le cas de Joseph de la Colombière qui croit bénéficier de manifestations visionnaires (songes, apparitions). Guillaume Bailly, impressionnable, semble voir de puissants sorciers dans les chamans amérindiens de la mission de la Montagne.

Les calamités qui s'abattaient alors sur la Nouvelle-France – le massacre de Lachine, les tentatives d'invasion anglaise – ne pouvaient qu'avoir une explication pour les réformateurs et elle se trouvait dans la colère divine. Il était alors naturel pour Étienne Guyotte de tonner en chaire contre les péchés des Montréalais. Tous les fidèles étaient intimés de reconnaître leurs fautes, de se convertir. La sœur Tardy et ses émules sentaient l'urgence de réformer les communautés selon l'ordre ancien, de faire de Montréal une nouvelle Jérusalem, notamment en assurant la régénération des instituts religieux.

LA FIN D'UN IDÉAL CHRÉTIEN?

Doit-on considérer les réformateurs de 1689 comme de simples et vils manipulateurs? Ne serait-il pas au contraire plus fécond pour l'historien de chercher à comprendre leurs aspirations derrière des actions qui peuvent nous paraître uniquement perfides?

Montréal a été fondée en 1642 sur un idéal missionnaire qui consistait à établir une société neuve à l'image de la primitive Église (voir *Cap-aux-Diamants*, n° 118, 2014). Mais la dure réalité coloniale rattrapa rapidement l'utopie, au grand dam de ceux qui l'avaient portée. Profondément déçus des changements que connaissait Montréal, affolés peut-être parce qu'ils déchiffraient dans les malheurs du présent les signes de la fin des temps, des prêtres et des religieuses planifièrent une réforme intégrale de la société. Convaincus et nostalgiques, ils ne souhaitaient rétablir qu'un ordre ancien qui avait été porté voilée un demi-siècle par les membres de la Société de Notre-Dame.

Stéphan Martel est historien et gestionnaire du Centre de documentation et archives au Musée Marguerite-Bourgeoys.

À LA RECHERCHE D'HOCHELAGA

par Christian Gates St-Pierre

Le 17 mai 1642, lorsque Paul de Chomedey de Maisonneuve fonde Ville-Marie, il le fait au nom de la Société de Notre-Dame de Montréal pour la conversion des Sauvages de la Nouvelle-France. Des « Sauvages » qui occupent déjà ce territoire depuis plusieurs milliers d'années, comme l'archéologie l'a bien démontré. C'est pourquoi la fondation de Montréal, qui marque certes le début d'une nouvelle étape dans l'entreprise coloniale, doit aussi être considérée en continuité et en conjugaison avec l'histoire autochtone de la ville. Cette histoire-là, tristement méconnue, pourrait difficilement être résumée en ces pages, tant elle est riche d'événements, d'adaptations, d'innovations, de conflits et de résiliences. Une histoire racontée par quelques textes d'explorateurs et de missionnaires, mais aussi par les traditions orales, par les toponymes et, surtout, par les indices matériels qu'ont su exploiter les archéologues au fil de leurs méticuleux travaux de recherche pour tenter d'en restituer les grandes étapes. Aussi nous ne remonterons pas jusqu'à cinq ou six mille ans avant nos jours, alors que sont attestées les premières présences humaines sur l'île de Montréal – premières occupations qui, en théorie, pourraient même être plus vieilles de quelques millénaires encore.

TÉMOIGNAGE DE CARTIER

Retournons simplement environ un siècle plus tôt, le 3 octobre de l'an 1535. Ce jour-là, l'explorateur français Jacques Cartier débarque sur l'île de Montréal accompagné de gentilshommes et de 25 membres de son équipage. Ils y



Intérieur d'une maison-longue. (Illustration de Francis Back).

sont accueillis non par des « Sauvages », mais par des Iroquoiens qui les mènent jusqu'à leur « bourgade », soit le village d'Hochelaga. Cartier écrit :

« [Nous] marchâmes plus outre et à environ une demi-lieue de là, commençâmes à trouver les terres labourées et belles, grandes campagnes, pleines de blé (maïs) de leur terre qui est comme le mil du Brésil, aussi gros ou plus qu'un pois duquel ils vivent (ainsi que nous faisons) du froment. Et au milieu de ces campagnes, est située et sise la ville d'Hochelaga, près et joignant une montagne qui est à l'entour de celle-ci,

labourée et fort fertile et du sommet de laquelle on voit fort loin. Nous nommâmes cette montagne Mont Royal. Ladite ville est toute ronde et close d'une palissade de bois à trois rangs [...] ».

Cartier décrit un village fortifié par une triple palissade de bois et abritant au moins un millier de personnes habitant dans une cinquantaine de maisons-longues. Il s'agit sans aucun doute de l'un des plus importants villages de toute l'Iroquoïanie, soit le territoire autrefois occupé par l'ensemble des nations de langue et de culture iroquoiennes, incluant les Haudenosaunees (Iroquois), les Hurons-Wendats, les Wyandots,

dots (Pétuns), les Chonontons (Neutres), les Eriehronons (Ériés), les Wenrohronons (Wenros) et les Iroquoiens du Saint-Laurent. Cartier nous dit aussi avoir distribué quantité de présents à ses hôtes : perles de verre, peignes, médailles et bagues religieuses, hachettes et couteaux en métal, etc.

L'explorateur malouin sera à la fois le premier et le dernier Européen à produire une description écrite des Iroquoiens du Saint-Laurent. En effet, ces derniers seront dispersés dans les décennies suivantes et laisseront la vallée du Saint-Laurent quasi vacante pendant un certain temps, pour des raisons qui font encore l'objet de débats parmi les archéologues et les historiens. Certains évoquent les guerres entre nations pour le contrôle du commerce naissant avec les premiers Européens; les Iroquoiens du Saint-Laurent auraient ainsi été dispersés à la suite des assauts répétés des Haudenosaunees d'abord, plus tard appuyés dans cette entreprise par les Hurons-Wendats. D'autres chercheurs soulignent la propagation de maladies infectieuses contre lesquelles les populations autochtones n'étaient pas immunisées, tandis que d'autres encore évoquent une possible famine suivant les mauvaises récoltes causées par le léger refroidissement climatique connu sous le nom de Petit âge glaciaire, plus prononcé entre la fin du XVI^e siècle et le début du XVII^e siècle. Quoi qu'il en soit, lorsque Samuel de Champlain explore la région en 1611, il n'existe plus aucune trace du village d'Hochelaga et la vallée du Saint-Laurent est devenue une sorte de *no man's land*, ce qui laisse croire que la dispersion des Iroquoiens du Saint-Laurent était toute récente.

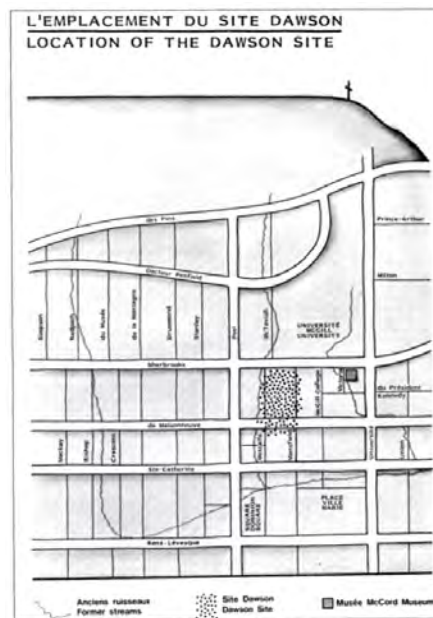
IMPORTANTE DÉCOUVERTE

Près de 250 ans plus tard, en 1860, des ouvriers de la voirie découvraient les vestiges d'un site archéologique devant l'actuel campus de l'Université McGill, site qui allait être connu sous le nom de site Dawson, en l'honneur de l'an-

cien recteur de ce qui s'appelait alors le McGill College. Géologue de formation et amateur d'archéologie, John W. Dawson (1820-1899) et d'autres notables effectuèrent des fouilles de sauvetage sur le site, dont les résultats furent présentés en 1860 et 1861 dans une revue savante de l'époque : *The Canadian Naturalist and Geologist*. Dawson y décrit les nombreux artefacts en pierre, en céramique et en os retrouvés sur le site, les ossements humains, les vestiges d'habitations (foyers, fosses et traces de piquets), ainsi qu'un petit ensemble d'objets européens en métal. Dawson en conclut qu'il devait nécessairement s'agir des restes du village d'Hochelaga. En effet, il considérait que ces artefacts, après les avoir brièvement comparés à ceux retrouvés sur des sites iroquois de l'État de New York, avaient clairement été fabriqués par des Iroquoiens, comme ceux rencontrés par Cartier à Hochelaga; que l'emplacement du site, au pied du mont Royal, correspondait à la description de Cartier; que les traces de piquets évoquaient les pieux de maisons-longues typiquement iroquoiennes ou ceux de la palissade en bois du village d'Hochelaga; et, finalement, que la grande quantité de vestiges découverts ne pouvait résulter que d'une occupation intensive des lieux par le millier d'habitants d'Hochelaga. Cette hypothèse semble avoir été rapidement adoptée par ceux qui s'intéressaient de près à la question à cette époque, notamment par l'avocat et archéologue amateur William D. Lighthall, qui publia à son tour plusieurs articles sur le sujet entre 1898 et 1934.

Ce n'est que beaucoup plus tard que cette interprétation fut sérieusement remise en question par les archéologues James F. Pendergast et Bruce G. Trigger, qui procédèrent à une réanalyse détaillée des écrits de Jacques Cartier et de la collection archéologique du site Dawson dans les années 1960-1970. Ils en conclurent que le site Dawson ne correspondait sans doute pas au vil-

lage d'Hochelaga lui-même, mais à un plus petit village iroquoien contemporain de celui-ci. En effet, le site Dawson, dont la superficie ne couvrait qu'un pâté de maisons, leur semblait trop petit pour correspondre au grand village d'Hochelaga. De même, le nombre d'objets européens y était trop peu élevé, surtout en considérant la grande quantité d'objets de manufacture européenne généreusement distribués par Cartier aux habitants du village en plusieurs occasions. Bref, « [...] aucune



Emplacement approximatif du site Dawson, à Montréal. (Plan tiré de McCaffrey & Jamieson 1992, p. 48.)

indication ne confirme qu'il s'agit là du village visité par Cartier », conclura aussi l'archéologue Norman Clermont, éminent préhistorien québécois qui s'était également penché sur la question.

AUTRES HYPOTHÈSES

Entre-temps, d'autres hypothèses avaient été formulées quant à la localisation possible du village d'Hochelaga, principalement par des historiens. Ainsi, Gérard Malchelosse rappelle, en 1956, que l'historien Montarville Boucher de la Bruère (1867-1943) fut le premier à émettre l'hypothèse d'un débar-

quement de l'équipage de Cartier sur la rive nord, par la rivière des Prairies. Malchelosse rapporte aussi que l'historien Henry P. Biggar aurait un temps approuvé cette interprétation (avant de changer d'avis et d'émettre une opinion contraire en 1924). Cette idée fut reprise et étoffée avec force détails par l'architecte Aristide Beaugrand-Champagne,

Larouche dans un ouvrage mal documenté datant de 1992.

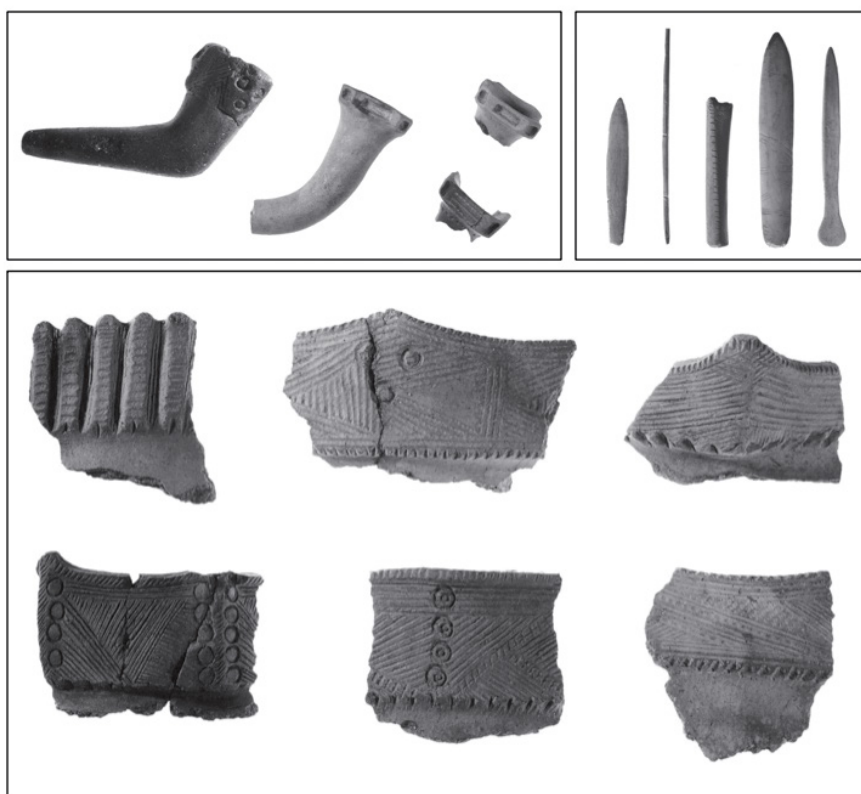
Enfin, Malchelosse nous informe également que d'autres historiens, sans préciser lesquels, prétendent que la bourgade d'Hochelaga : « [...] était sur le parc Jeanne-Mance, où coulait autrefois un ruisseau d'approvisionnement ». L'archéologue Norman

autres endroits [que le campus de McGill] réunissent des caractéristiques intéressantes comme le parc Jeanne-Mance, le parc Outremont et le petit parc situé au coin de l'avenue Van Horne et de l'avenue Pratt, où des chercheurs ont découvert des squelettes, en 1924. Ailleurs, le développement urbain a sans doute réduit les restes fragiles de cette présence iroquoise. »

Plus récemment, l'anthropologue Roland Viau émettait l'hypothèse d'un emplacement situé dans le secteur de la croisée du chemin de la Côte-des-Neiges et de l'avenue du Docteur Penfield. L'endroit bénéficie en effet d'un ensoleillement maximum, idéal pour les champs de maïs iroquoiens, et il se trouve à proximité de nombreuses sépultures – probablement iroquoiennes – trouvées à Westmount au XIX^e siècle. Enfin, la topographie de cet emplacement, en plus d'être semblable à celle du site Dawson (sur la terrasse qui longe le sud du mont Royal et à proximité d'un ruisseau), correspondrait aussi à l'une des significations proposées du toponyme Hochelaga : « entre deux monts », c'est-à-dire entre les deux principaux sommets du mont Royal que sépare le vallon créé par l'ancien ruisseau de la Montagne et que suit le tracé de l'actuel chemin de la Côte-des-Neiges.

LE MYSTÈRE PERSISTE

En somme, il semble bien que le village d'Hochelaga n'ait pas encore été découvert et que son emplacement exact demeure incertain. Aussi bien dire que nous nous retrouvons à la case départ. Or, au cours de l'été 2016 et du printemps 2017, de nouvelles découvertes archéologiques eurent lieu sous le bitume de la rue Sherbrooke, en plein centre-ville. Des fragments de pipes en céramique et de poteries finement décorées de motifs géométriques, quelques fragments d'outils



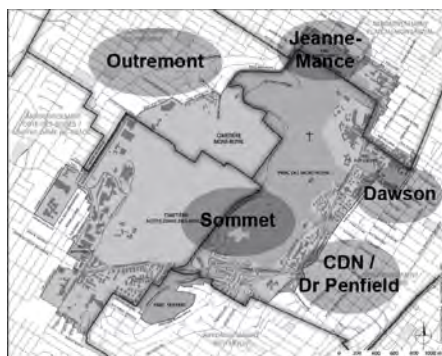
Artefacts du site Dawson. (Musée McCord d'histoire canadienne).

passionné d'histoire, qui en conclut que le village d'Hochelaga devait par conséquent se situer près du flanc nord de la montagne, du côté d'Outremont, dans une série d'ouvrages publiés entre 1923 et 1947. L'hypothèse de Beaugrand-Champagne fut toutefois contestée par l'archiviste Gustave Lanctot, qui favorisait l'interprétation conventionnelle d'un débarquement près du Vieux-Montréal. C'est sans parler de l'hypothèse plus récente et moins sérieuse – car en partie fondée sur des données erronées et des arguments irrecevables – d'une localisation du village d'Hochelaga sur le sommet du mont Royal, telle que formulée par l'urbaniste Pierre

Clermont identifie lui aussi une série de parcs comme emplacements possibles du village d'Hochelaga, du côté nord et est du mont Royal :

« L'opinion la plus répandue veut que le village, situé au milieu des champs cultivés, se dresse sur une terrasse sablonneuse, à proximité d'une source d'eau potable, à environ un kilomètre du sommet du mont Royal. [...] Il est certain qu'Hochelaga ne se situe pas à l'endroit où Maison-neuve érige son fort, en 1642, et il est probable qu'il se trouve au-delà de la terrasse qui longe la rue Sherbrooke. [...] plusieurs

en os et en pierre taillée, des grains de maïs carbonisés et autres menus vestiges d'un passé lointain y ont revu la lumière du jour. Ces objets proviennent



Localisations possibles du village d'Hochelaga selon diverses hypothèses mentionnées dans le texte. (Document modifié du ministère de la Culture et des Communications, à partir d'un fond cartographique de la Ville de Montréal).

de couches d'occupation qui constituent sans aucun doute la continuité du site Dawson, qui n'a définitivement pas fini de livrer ses secrets. Présentement sous analyse, ces artefacts pourront éventuellement nous éclairer davantage sur les liens possibles entre le site Dawson et le village d'Hochelaga. Comme en toute science, la patience est de mise.

Mais entre-temps, une autre équipe d'archéologues, provenant de l'Université de Montréal, sortira dès l'été 2017 pelles et truelles afin d'interroger le sol à proximité de ces découvertes récentes, sur le campus de l'Université McGill, ainsi qu'à d'autres endroits dispersés autour du mont Royal. L'objectif de ce nouveau projet que je dirigerai sera d'approfondir nos connaissances sur l'histoire de l'occupation iroquoise de Montréal. Et qui sait, peut-être en sortira-t-il de nouveaux indices sur l'emplacement et sur le sort du village d'Hochelaga, si ce n'est la découverte des vestiges authentiques du mystérieux village lui-même. Ou d'un tout autre village encore! Car lors de son troisième voyage au Canada, en 1541, Cartier foule à nouveau le sol de l'île de Montréal, près des rapides de Lachine, d'où il aperçoit et mentionne

rapidement un autre village iroquoien, situé à l'ouest du mont Royal. Ce village se nomme Tutonaguy, ce qui pourrait vouloir dire « les gens au-delà de la montagne », selon certains spécialistes. Ainsi, comme les Montréalais, les Iroquoiens d'Hochelaga et de Tutonaguy se seraient eux aussi identifiés et nommés en fonction de leur lien avec cette colline qui trône fièrement au cœur de l'île.

En fait, s'il est une chose que l'archéologie a pu démontrer plus clairement au fil des ans, c'est que les Iroquoiens et les Montréalais ont occupé l'île de manières parfois plus semblables qu'on ne le pense. En effet, les uns et les autres y ont établi leurs demeures, y ont cultivé les champs, y ont pratiqué le commerce sous différentes formes, y ont aménagé des carrières pour en extraire la pierre (pour se fabriquer des outils pour les uns, pour en tirer des pierres de construction pour les autres) et y ont enterré leurs morts, notamment. Nous avons peut-être plus en commun qu'on se l'imagine. Pour conclure, je souhaiterais que ma discipline, l'archéologie, qui aspire à décoloniser ses pratiques, puisse ainsi contribuer au développement d'une nouvelle communion, plus affirmée, plus égalitaire, plus respectueuse, entre tous ceux et celles qui occupent aujourd'hui ce territoire ancestral autochtone qu'est Montréal.

Christian Gates St-Pierre est archéologue à l'Université de Montréal.

Pour en savoir plus :

M. Abley, « Where was Hochelaga? », *Canadian Geographic*, vol. 114, n° 6, 1994, p. 63-68.

A.-M. Balac & F. C. Bélanger (dir.). *Lumières sous la ville : quand l'archéologie raconte Montréal*. Montréal, Recherches amérindiennes au Québec. 2016 (Coll. « Signes des Amériques », n° 15).

J. Cartier. *Voyages en Nouvelle-France*. Texte remis en français moderne par Robert Lahaise et Marie Couturier, avec introduction et notes. Montréal, Hurtubise HMH, 1977.

C. Chapdelaine. *Le site Mandeville à Tracy : variabilité culturelle des Iroquoiens du Saint-Laurent*. Montréal, Recherches amérindiennes au Québec. 1989. (Coll. « Signes des Amériques », n° 7).

N. Clermont, « Les premières recherches archéologiques dans la région de Montréal », dans J.-R. Brault (dir.). *Montréal au XIX^e siècle : des gens, des idées, des arts, une ville*. Montréal, Leméac, 1990, p. 109-122.

N. Clermont, N. « Quand Montréal s'appelait Hochelaga ». *Cap-aux-Diamants*, n° 27, 1991, p. 14-17.

C. Gates St-Pierre. « Iroquoians in the St. Lawrence River Valley Before European Contact ». *Ontario Archaeology*, n° 96, 2016, p. 47-64.

R. Larocque. « Les sépultures amérindiennes du Mont-Royal ». *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 20, n°s 3-4, 1990, p. 31-41.

M.T. McCaffrey & B. Jamieson. « Le site archéologique Dawson : un aperçu », dans M. T. McCaffrey (dir.). *Aux couleurs de la terre : héritage culturel des premières nations*. Montréal, Musée McCord. 1992, p. 40-51.

R. Tremblay. *Les Iroquoiens du Saint-Laurent : peuple du maïs*. Montréal, Éditions de l'Homme et Pointe-à-Callière, musée d'archéologie et d'histoire de Montréal, 2006.

B.G. Trigger. « Le deuxième voyage d'exploration : 1535/1536 », dans F. Braudel (dir.). *Le monde de Jacques Cartier : l'aventure au XVI^e siècle*. Montréal & Paris, Libre-Expression & Berger-Levrault, 1984, p. 257-272.

UN ALBUM PHOTOS DE MONTRÉALAIS

par Jean-Luc Allard

Lorsque l'on évoque les premiers photographes montréalais, le nom qui nous vient invariablement à l'esprit est William Notman. En effet, Notman a été le grand photographe de la bourgeoisie anglophone de 1856 à 1891. Par contre, de son vivant, il était loin d'être le seul à pratiquer son art dans la métropole.

UNE OFFRE VARIÉE

Bien d'autres photographes anglophones étaient actifs à Montréal, à l'époque de Notman. On peut citer James Inglis, James G. Parks, George Martin, Alexander Henderson, etc. Ceci dit, il est indéniable que William Notman a été, de tous ses collègues, celui qui a connu la plus grande célébrité, et bien des membres de l'élite canadienne-française se sont fait « tirer le portrait » dans ses studios.

Mais où la classe moyenne, voire pauvre, pouvait-elle se faire photographier à des prix plus abordables? Plusieurs photographes canadiens-français exploitaient des studios durant cette même période; certains d'entre eux ayant même fait leur apprentissage dans les studios Notman. Nous vous présentons quelques-uns de ces pionniers de la photographie, avec l'adresse de leur studio et leurs années de pratique approximative, à cette même adresse.

Pour en savoir plus :

Jean-Luc Allard et Jacques Poitras. *Les photographes québécois : la première liste officielle (1839-1950)*, Longueuil, Les Éditions historiques et généalogiques Pepin. 2006. (Coll. « Notre patrimoine national »).



a) *Femme à l'éventail*, Henri-Euclide Archambault, 2202, rue Notre-Dame (1886-1889). Format cabinet (4½ x 6½ po ou 11,4 x 16,5 cm). b) *Fillette rêveuse*, Joseph-Alfred Dagenais, 86, rue Saint-Laurent (1877-1879). Format cabinet. c) *Des collègues portant casques de fourrure et chapeau melon*, Nicolas Fortier, 51, rue Saint-Vincent (1890), Format cabinet. d) *Jeune couple*, Charles David, 1323½, rue Saint-Joseph (1886-1887). Format cabinet.



e) *La revanche des berceaux*, Louis-Grégoire-Henri Archambault, 1694, rue Notre-Dame (1884-1890). Format cabinet. f) *Une matrone*, Stanislas Belle, coin des rues Sainte-Catherine et Saint-André (1889-1890). Format cabinet. g) *Glissade en traine sauvage dans un studio*, Ludger Côté (sénior), 184, rue Wolf ((1875-1885). Format carte de visite. h) *Femme songeuse*, Samuel Bourassa, 86, rue Saint-Laurent (1875-1877). Format carte de visite (2½ x 4½ po ou 6,4 x 11,4 cm). i) *Enfants jouant au croquet*, Henri Dagenais, 51, rue Saint-Vincent (1885-1890). Format cabinet.



j



k



n



l



m

j) *Femme de profil* (rehauts de couleurs), Jacques-F. Brûlé, 14, rue Saint-Laurent (1869). Format carte de visite. k) *Comparses en haut-de-forme*, Louis-Octave Cantin, 177, rue McGill (1866-1867). Format carte de visite. l) *Un homme et son fidèle ami*, James Louis Demers, 121 et 123, rue Dorchester (1863-1865). Format carte de visite. m) *Une veuve noire*, Louis-Élie Desmarais, 17, rue Saint-Laurent (1889). Format cabinet. n) *Femme presque souriante avec photo*, Henri Larin, 18, rue Saint-Laurent (1880-1882). Format carte de visite.



o



p



q



r

o) Immigrants italiens endimanchés, Ed. Gagné, 173, rue McGill (1881-1882). Format cabinet. p) Femme tenant une photo, Philippe-Hormidas Gagnon, 609, rue Sainte-Catherine (1882-1887). Format cabinet. q) Couple âgé, madame Ed. Gagné (Eugénie), 211, rue Saint-Laurent (vers 1890). Format cabinet. r) Jeune couple en tenue hivernale, Eugène-Urgel Laflamme, 1572, rue Notre-Dame (1886-1903). Format cabinet.



s



t



u



v



w



x



y

s) Dame âgée coiffée d'une « capine » de poil de chèvre, avec décor factice représentant un jeu d'orgue, Noël-Chrysologue Lalonde, 30, rue Saint-Laurent (1875-1888). Format cabinet.
t) Un chasseur montréalais, Joseph Rivet, 14, rue Saint-Laurent (1871-1878). Format carte de visite. u) « Indien » en tenue d'opérette, Georges Lemire, 68, place Jacques-Cartier (1869-1886). Format cabinet. v) Le charmeur de ces dames, Israël Martial, coin des rues Saint-Laurent et Lagauchetière (1884-1885). Format carte de visite. w) Homme songeur, Jean Léveillé, 236, rue Notre-Dame (1865-1868). Format carte de visite. x) Couple avec femme de grande taille, Euclide Racette, 1158, rue Ontario (1889-1892). Format cabinet.
y) Atelier d'artisans, fil de métal ou osier, Richard-Ovide-A. Richer, 519, rue Craig (1868-1869). Format carte de visite.

LES SŒURS GARNIER ET LA GRANDE RECRUE DE 1659

Les débuts de Montréal ont été difficiles; peu de colons sont attirés par cet endroit. Afin d'augmenter la population et consolider l'établissement, de nouveaux habitants sont nécessaires et Paul de Chomedey de Maisonneuve se rend en France en 1651 où il recrute un total de 153 hommes. De ce nombre, 102 embarquent en 1653 sur le navire le *Saint-Nicolas-de-Nantes*; après le décès de 8 d'entre eux en mer, ce sont 94 hommes âgés en moyenne de 24 ans et pratiquant divers métiers qui s'établissent à Ville-Marie.

Fort de ce premier succès, une autre opération de recrutement, moins connue que la première, a lieu quelques années plus tard; Jeanne Mance et Marguerite Bourgeoys se rendent en France en 1658 pour recruter de nouveaux habitants. Au mois de juin 1659, Jeanne Mance conclut de nombreux contrats d'engagement à La Rochelle tout comme Jérôme Le Royer, François Perron et Guillaume Vignal. Après un voyage difficile de deux mois, le *Saint-André* arrive à Québec le 7 septembre 1659; 117 passagers sont à bord.

Cette « grande recrue de 1659 » est différente de la première, essentiellement masculine. Parmi les nouveaux engagés de Jeanne Mance, on retrouve des familles, en particulier les sœurs Louise, Michelle et Marie Garnier, filles d'Élie Garnier et de Marie Bréau, originaires de Marans, en Charente-Maritime, une commune au nord-est de La Rochelle. Ces trois sœurs, toutes dans la vingtaine, sont de jeunes mariées. Louise est l'épouse de Pierre Goguet (Goyette) et a une fille, Marie-Anne, âgée de 2 ans; Michelle est l'épouse de Simon Cardinal et a deux fils, Jacques, âgé de 4 ans et Jean âgé d'un an et finalement



M^{re} Joseph Charbonneau. (Bibliothèque et Archives Canada, PA-804435).

Marie, épouse d'Olivier Charbonneau, a une fille, Anne, âgée de 2 ans. Le 5 juin 1659, leurs époux se présentent devant le notaire Alexandre Demontreau à La Rochelle pour signer des contrats d'engagement de trois ans envers Jeanne Mance. Comme prévu, les trois familles se rendent à Ville-Marie, obtiennent des concessions de terre et se fixent de façon permanente en Nouvelle-France. Des trois sœurs, c'est Marie qui aura la

plus nombreuse descendance. Par ces trois fils, Joseph, Jean et Michel, elle est l'ancêtre maternelle des Charbonneau et par ses filles, Anne et Élisabeth, l'ancêtre maternelle des Labelle et des Cyr. En louant en 1675 la terre seigneuriale de l'île Jésus, Olivier Charbonneau et son gendre Guillaume Labelle sont les premiers habitants de cette île, aujourd'hui la ville de Laval. À la suite du décès d'Olivier le 20 novembre 1687,

Marie épouse en secondes noces Nicolas Bourgeois le 4 octobre 1688. Marie est la première des sœurs Garnier à disparaître le 2 décembre 1701; ce sera le tour de Louise en 1712 et finalement de Michelle en 1720.

Lorsque l'on évoque le nom de Charbonneau, la pièce de théâtre intitulée *Charbonneau et le Chef*, jouée pour la première fois à Québec le 11 mars 1971, me vient à l'esprit. Œuvre de John Thomas McDonough, cette pièce relate le conflit entre le premier ministre Maurice Duplessis, surnommé « le Chef », et monseigneur Joseph Charbonneau, archevêque de Montréal au sujet de la grève des travailleurs de l'amiante en 1949, à Asbestos.

Mais qui était monseigneur Charbonneau? Né dans l'est de l'Ontario en 1892, il est ordonné prêtre à Ottawa en 1916; en 1925, il devient le premier supérieur du séminaire d'Ottawa. Le 22 juin 1939, il est nommé évêque du diocèse

de Hearst et l'été suivant, il remplace M^{gr} Georges Gauthier en tant qu'archevêque de Montréal. M^{gr} Charbonneau soutient les grévistes d'Asbestos, ce qui va à l'encontre de la position du clergé plus conservateur et du premier ministre Duplessis. Tombé en disgrâce, il est forcé de démissionner et se retire en Colombie-Britannique, menant une existence paisible comme aumônier des Sœurs de Sainte-Anne jusqu'à son décès, à Victoria, le 19 novembre 1959.

**Sylvie Tremblay, maître
généalogiste agréé**

TITRE D'ASCENDANCE DE JOSEPH CHARBONNEAU

Olivier Charbonneau et Marie Garnier,
vers 1656, Marans, France

Joseph Charbonneau et Anne Picard,
8 janvier 1688, Boucherville

François Charbonneau et Suzanne Rochon, 6 novembre 1719, Saint-François, île Jésus

Olivier Charbonneau et Marie-Joseph Bélanger, 14 novembre 1757, Saint-Vincent, île Jésus

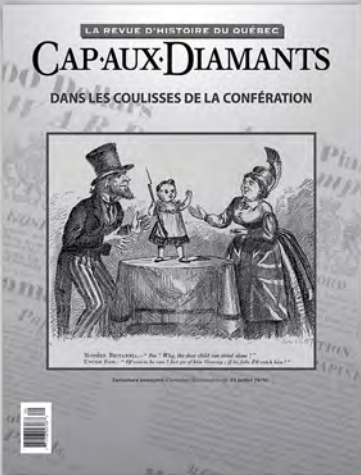
Joseph Charbonneau et Joseph Bérôme, 18 avril 1796, Sainte-Rose, île Jésus

Jean-Baptiste Charbonneau et Angèle Drouin, 5 octobre 1824, Sainte-Anne-des-Plaines

Jean-Baptiste Charbonneau et Éléline Chartier, 11 février 1861, Saint-Jérôme, Terrebonne

Daniel Charbonneau et Caroline Yelle, 14 janvier 1889, Prescott, Ontario

Joseph Charbonneau



LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC
CAP-AUX-DIAMANTS
DANS LES COULISSES DE LA CONFÉRATION

**GÉNÉALOGIE ET HISTOIRE :
DEUX SŒURS**

Abonnez-vous à
CAP-AUX-DIAMANTS
au
418 656-5040

Tél : (418) 656-5040
revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca

 Suivez-nous
sur Facebook! Visitez le site web :
www.capauxdiamants.org



**LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE
DE QUÉBEC**
(fondée en 1937)

FIER PASSÉ OBLIGE

- pour RECEVOIR régulièrement des publications de haute qualité
 - le bulletin Québécois
 - le Calendrier des vues anciennes de Québec
 - la revue Cap-aux-Diamants (membres privilégiés)
- pour RENCONTRER d'autres passionnés de l'histoire
- pour ASSISTER gratuitement aux activités organisées par la SHQ
 - les conférences publiques
 - les expositions présentées par la Société historique
- pour PROFITER de notre centre de documentation
- pour BÉNÉFICIER d'un tarif préférentiel
 - sur le prix courant de nos publications
 - sur nos excursions et visites patrimoniales

Communiquez avec nous ou visitez notre site Internet

6, rue de la Vieille-Université, local 158, Québec (Québec), G1R 5X8
téléphone: 418-694-1020 poste 256
courriel: shq1@bellnet.ca
www.societehistoriquedequébec.qc.ca

AURISE

DE PIERREVILLE À BOSTON

Alice Hedwige Turcotte vient au monde le 5 août 1893 dans la ville industrielle de Lynn, Massachusetts, près de Boston. Son père Albert L. Turcotte, né en 1867, est originaire de Saint-Thomas-de-Pierreville. Sa mère aussi. Albert est commis à Lynn en 1893 et exerce toujours ce métier trois ans plus tard, lors de son mariage avec Aurise Gill à Lynn. Enfant unique (et enfant naturel quelque temps), Alice demeure célibataire toute sa vie. Sur son certificat de décès, en janvier 1981, on l'identifie comme retraitée du ministère américain de la Défense. Elle aurait possiblement séjourné à Denver, mais elle semble avoir vécu surtout près de Washington D.C. Je ne sais pas quelle fut sa vie et encore moins celle de son père. C'est comme s'il s'était volatilisé après 1896.

Aurise Gill Turcotte, la mère d'Alice, n'est pas imposante physiquement. Cheveux grisonnants selon son *Naturalization Record* en 1934, elle mesure tout au plus 5 pieds et 2 pouces et pèse 114 livres. Mais elle a du caractère. Elle est née à Saint-Thomas-de-Pierreville en 1863 d'un père charpentier, parfois cultivateur. Selon le recensement de 1881, Aurise, âgée de dix-sept ans, est la cinquième de huit enfants. Ses frères sont navigateurs et ses deux sœurs aînées sont institutrices. Aurise suivra leurs traces. Elle aurait enseigné au moins le catéchisme aux élèves de son village avant de se rendre dans l'ouest du pays en 1887, probablement accompagnée de son oncle notaire et maître de poste de Pierreville. Son oncle réussit à lui trouver un emploi d'enseignante en tirant quelques ficelles cléricales à Saint-Boniface. Au printemps de 1887, on retrouve donc

20

A Perfect-Fitting Dress without Dressmaking Troubles



THESE DRESSES MADE TO MEASURE ONLY.
SAMPLES SENT FREE ON REQUEST.

No. 1640 \$13.50 up

This handsome embroidered Princess Dress is one of the newest styles being shown. It is made tight-fitting and pleated below the hips. The front, pointed sides, back, collar and cuffs are embroidered with silk cord in a very effective design. The dress fastens on the left side of the front with hooks and eyes. This dress will prove very pleasing to any one desiring an attractive, becoming style. Dress unlined.

Made of quality D cloth.....	\$13.50
" " " E ".....	15.50
" " " F ".....	17.50
" " " G ".....	20.50
" " " H ".....	23.50
" " " J ".....	25.50

No. 1641 \$11.50 up

A smart tailored Princess Dress in which neatness and simplicity prevail. It is made tight-fitting and closes in the center of the back with hooks and eyes. The French seams, both front and back, are finished off with piping and pointed scallops trimmed with buttons, as shown. Tie of fancy silk gives a decided chic finish to the military collar. Dress unlined.

Made of quality D cloth.....	\$11.50
" " " E ".....	13.50
" " " F ".....	15.50
" " " G ".....	18.50
" " " H ".....	21.50
" " " J ".....	24.50

No. 1642 \$10.50 up

A decidedly stylish dress and one of the season's most popular models. This dress is made tight-fitting and closes in the center of the back with hooks and eyes. The front is cut in fancy design and trimmed with buttons, as shown. The skirt of the dress is cut in eight gores, which flare gracefully. Collar and belt made of velvet or satin, whichever preferred. Tight-fitting sleeves finished off with buttons. Dress unlined.

Made of quality D cloth.....	\$10.50
" " " E ".....	12.50
" " " F ".....	14.50
" " " G ".....	17.50
" " " H ".....	20.50
" " " J ".....	23.50

If you desire a Three-Piece Suit, you may select any of the Jackets shown on pages 7 to 19.
Prices for Jackets given under each description.

Costume - 1909

Eastman & Johnson Co. Inc. 1909

N. Y. PUBLIC LIBRARY
PICTURE COLLECTION

Robes du genre de celles qu'Aurise Gill Turcotte confectionnait pour gagner sa vie. (Source : New York Public Library, Art and Picture Collection, Ast).

Aurise dans une école rurale de Saint-Jean-Baptiste, paroisse située le long de la rivière Rouge au sud de Winnipeg, à une trentaine de kilomètres de la frontière canado-américaine. La colo-

nisation « blanche » de ce coin de pays y est récente, la ligne ferroviaire entre Winnipeg et Minneapolis-St. Paul ayant été complétée à la fin des années 1870. En 1878, Saint-Jean-Baptiste comprend

55 familles, dont la vaste majorité est francophone, une chapelle, une école ou deux et bientôt un bureau de poste. Aurise aime son travail. Dans ses lettres, elle raconte comment ses élèves sont sages, polis, travaillants et bons. Cinq écoles seront construites pour une clientèle essentiellement francophone au cours des années 1880. On engage des institutrices comme personnel enseignant. En 1876, la première école du village est dirigée par M^{lle} Delorme. Elle est remplacée par Catherine Gill, vers 1882. Est-ce un hasard si Catherine porte le même nom de famille qu'Aurise? En outre, il y a deux familles affichant le nom de Gill – celles d'Émile et d'Alexandre – dans la *Manitoba Directory* de 1877-1878. Est-ce que ce sont des gens de Saint-Thomas-de-Pierreville?

Au cours du mois de juin 1890, les choses commencent à aller mal. Le curé Filion s'oppose à elle. Il aurait préféré engager une autre à sa place. Mais Aurise persiste. Le curé se plaint qu'Aurise a monté les gens de son arrondissement contre lui. De toute évidence, ils ne s'entendent pas. Elle est décidée à lui tenir tête. Lui n'en démord pas non plus et défend ses arguments avec l'ardeur (et le physique) d'un curé Labelle. Deux caractères forts s'affrontent :

Aurise écrit : « [...] lui qui est rancunier au suprême degré et [qui] ne m'aime pas, parce que je me suis défendue avec lui, et je fais exception à tous ses

paroissiens puisque on a peur de lui comme d'une personne qui peut donner des sorts et moi je n'en ai pas peur, si je suis grossière et s'il me le dit, je lui dis que c'est lui qui ouvre la porte, quand on traite quelqu'un d'une manière aussi injuste qu'il a fait mon égard il ne peut pas s'attendre à tant de politesse. »

À l'occasion des examens de fin d'année, devant les élèves et les parents, le curé adopte un ton peu respectueux à son égard. Les gens sont mal à l'aise. Aurise quitte son poste et le village. Elle ne veut plus être professeure, « pour tout au monde ». Elle part vers l'est et prend le chemin de la Nouvelle-Angleterre en passant par le poste frontière de St. Albans, Vermont. Décembre 1890, Aurise est à Brockton, Massachusetts et cinq mois plus tard, à Holbrooke, au sud de Boston. Elle y confectionne des robes et semble être bien intégrée dans son milieu. Elle est très occupée : « J'en ai (du travail) je ne sais ou (*sic*) jeter la tête. » Pendant qu'elle rédige sa lettre, elle est à terminer seize robes, étendues devant elle. Elle travaille avec une autre femme et songe à prendre un apprenti. Elle parle l'anglais comme une vraie Américaine et socialise avec les voisins, le dictionnaire sous le bras; si nécessaire, elle communique avec des signes. Elle porte ses propres créations, ce faisant, elle devient son propre *fashion statement* : « Dimanche dernier, j'ai fait fureur à l'église avec ma robe de mohair de l'été dernier que j'ai refaite et garnie en velours brun foncé... » Elle songe à

quitter l'endroit, peut-être en direction de Woonsocket (Rhode Island), où il y a beaucoup de Canadiens. Nous savons qu'avant la fin de l'année elle rencontre son futur mari, Albert Turcotte, puisque Alice est conçue en décembre 1892. Elle accouche à Lynn et y demeure quelques années. En 1920, devenue veuve, elle habite à Boston où elle exerce le métier de *seamstress*. Je l'ai retrouvée pour une dernière fois dans le *Boston Directory* de 1945. Je cherche encore sa date de décès.

Au cours des années 1940, Alice habite Washington tandis qu'Aurise est à Boston. Alice pouvait-elle comprendre le passé de sa mère : ses succès, ses échecs? Étant immigrante de première génération, on peut supposer qu'Aurise n'a pas oublié ses origines. Elle visite le Canada en 1915, passant par le poste douanier de St. Albans. Alice, pour sa part, visite la France en 1927. Le Canada serait-il devenu moins attrayant? En avril 1892, Aurise écrivait ceci à sa tante et amie : « Avez-vous beaucoup de neige encore? Fait-il froid? ». Ce sont des questions propres à une Canadienne en manque de l'hiver, en manque de pays. Entre ces deux femmes, entre ces deux générations, il existe un vide que l'historien, faute de sources, ne peut combler facilement.

John Willis
Conservateur, Musée canadien de l'histoire



Association des professeurs et des professeurs d'histoire des collèges du Québec

**Un regroupement de
professeures et professeurs
d'institutions de niveau collégial publiques et privées,
francophones et anglophones,
qui contribue au rayonnement de l'histoire
dans leurs milieux.**

Pour information: Jean-Louis Vallée
(418) 248-7164 poste 117 = jlvallée@cec.montmagny.qc.ca



Centre
d'Archives Régionales
SÉMINAIRE DE NICOLET

Heures d'ouverture :
du lundi au vendredi
de 9 h à 12 h
de 13 h à 16 h 30

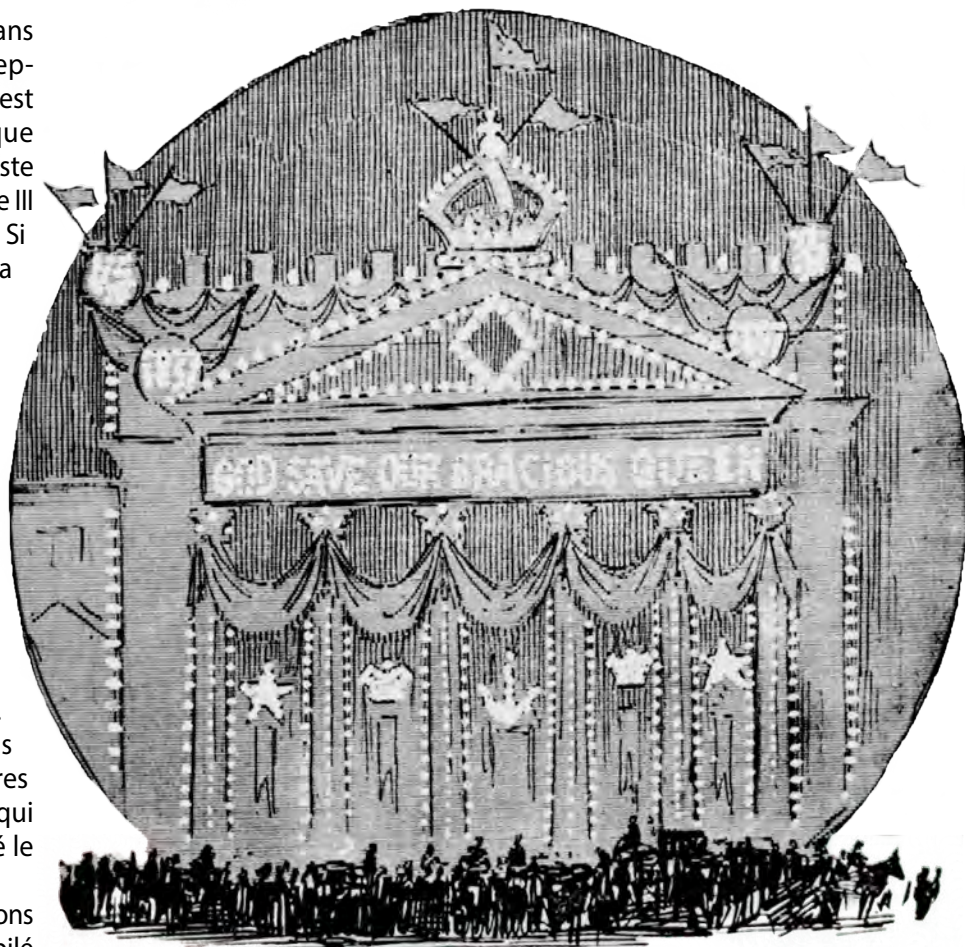
... témoin de notre histoire...

645, boul. Louis-Fréchette, Nicolet J3T 1L6
Téléphone : (819) 293-4838 Télécopieur : (819) 293-4543
Courrier électronique : seminairedenicolet@sogetel.net
Site internet : <http://archivesseminairedenicolet.wordpress.com>

MONTREAL À L'HEURE DU JUBILÉ DE DIAMANT DE LA REINE VICTORIA (1897)

En 1897, l'heure est à la fête dans l'Empire britannique. Le 23 septembre 1896, la reine Victoria est devenue le monarque britannique ayant été le plus longtemps en poste en détrônant son grand-père George III qui possédait jusqu'alors ce record. Si cet exploit a depuis été battu par la reine Élisabeth II, en 2015, il s'agit à l'époque d'une source de fierté importante au Royaume-Uni qu'on veut célébrer avec faste. La reine souhaite toutefois que les festivités soient reportées à l'année suivante pour que celles-ci concordent avec le soixantième anniversaire de son règne. À Londres, on désire profiter de l'occasion pour souligner l'évènement en grand et mettre de l'avant la puissance d'un empire sur lequel le soleil ne se couche jamais. Les premiers ministres des dominions britanniques sont conviés à Londres pour participer aux célébrations qui culminent dans un immense défilé le 22 juin 1897.

Ailleurs, de nombreuses manifestations sont organisées pour célébrer le jubilé de diamant de celle qu'on se plaît à nommer « la veuve de Windsor » et « la grand-mère de l'Europe ». En Australie, quelque 20 000 personnes se rassemblent au parc St Leonards pour célébrer l'évènement. Dans la colonie du Cap, on frappe une série de médailles à l'effigie de la reine et on renomme un diamant de 245,35 carats trouvé deux ans auparavant *The Jubilee*. À Québec, le tout nouveau parc qui vient d'être aménagé dans Saint-Sauveur est nommé en l'honneur de la souveraine. Les Montréalais ne sont pas en reste. En plus de pouvoir suivre les célébrations qui se déroulent dans les villes environnantes et à Londres dans la presse



LA BANQUE DE MONTREAL (VUE DE NUIT)

Afin de souligner le jubilé, particuliers et entreprises illuminent Montréal les 21 et 22 juin en soirée. Le 23 juin, *La Patrie* rapporte que les illuminations « ont dépassé tout ce qu'on a jamais vu dans le genre au Canada » et que celles du port « étaient des plus pittoresques [puisqu'] les cordages et les mâts étaient tendus de lanternes chinoises et de becs de lumière électrique, et [que] la brise imprimait au tout un balancement tout à fait réjouissant pour l'œil ». (La Banque de Montréal (vue de nuit), *Le Monde illustré*, 3 juillet 1897, p. 151).

locale, ils peuvent participer à toute une série d'activités prévues pour célébrer l'évènement. Après avoir pu assister au concert du jubilé organisé par le groupe de musique des Fusiliers Victoria au Victoria Skating Rink, le jeudi 17 juin, ils peuvent être de la messe donnée en l'honneur du jubilé de la reine le lendemain en l'église du Gesù ou assister aux fêtes qui sont organisées à Lachine le même jour. Les petites municipalités

près de Montréal sont d'ailleurs nombreuses à tenir leurs propres festivités. Le gros des fêtes se déroule toutefois entre le 20 et le 22 juin. Celles-ci se confondent d'ailleurs avec la procession de la Fête-Dieu le dimanche 20 juin et il est par moments difficile de savoir si les événements rapportés dans la presse lors de cette journée sont tenus à l'occasion de la fête religieuse ou du jubilé. Est-ce que « les cérémonies spéciales à

l'occasion du jubilé [qui doivent se tenir matin et soir] dans toutes les églises de la ville » que *La Minerve* annonce pour ce dimanche dans son édition du 14 juin ont bel et bien eu lieu? Quoi qu'il en soit, un *Te Deum* présidé par le visiteur apostolique M^{gr} Rafael Merry del Val est offert en soirée à l'église Notre-Dame en présence du gouverneur général, du lieutenant-gouverneur et du premier ministre de la province pour souligner l'anniversaire du règne de la souveraine. Le lundi, les magasins sont fermés « afin de fêter dignement notre souveraine et notre fête nationale » (*La Patrie*, 19 juin 1897). Une procession décrite par *La Patrie* le même jour comme « la plus considérable qu'[y n']ait jamais eu lieu au Canada » est organisée en avant-midi alors qu'une grande fête champêtre est donnée en après-midi sous les auspices de l'Association Saint-Jean-Baptiste. En soirée, les notables se réunissent à l'hôtel Windsor pour participer à un banquet offert par la ville de Montréal. Le repas est l'occasion pour les élites en

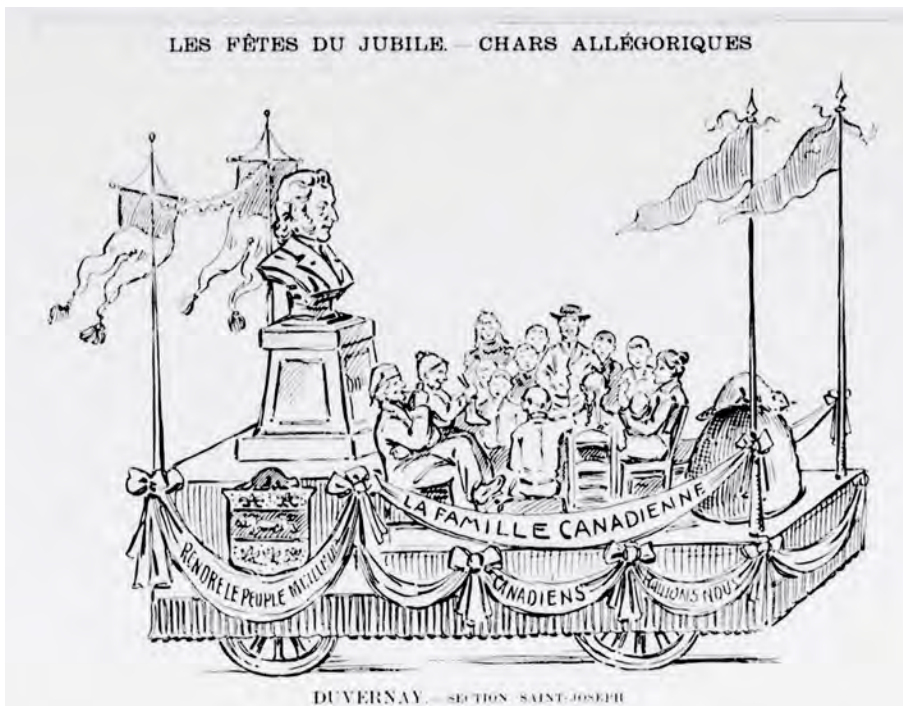
place d'exprimer un discours bon-ententiste. Le lieutenant-gouverneur, Joseph-Adolphe Chapleau, qui « se déclare très flatté d'être en notre province le représentant du plus puissant pouvoir de l'univers » (!), souligne que « les solennités actuelles prouvent assez que les deux nationalités vivent en bonne intelligence » alors que le révérend presbytérien James Edgar Hill « espère que le délégué [M^{gr} Merry del Val] informera les autorités romaines que les deux nationalités qui vivent ici ne demandent qu'à rester unies » (*La Patrie*, 23 juin 1897). Le président de l'Association Saint-Jean-Baptiste, le juge Louis-Onésime Loranget, est d'ailleurs étroitement associé à la fête et mêle la célébration du jubilé à celle de la Saint-Jean-Baptiste.

N'empêche, certains déplorent que les Canadiens français ne reçoivent pas les égards qu'ils méritent. Un lecteur de *La Minerve* se plaint ainsi « qu'on a oublié tout ce que la race canadienne-française a fait de grand, de sublime, même pour la Grande-Bretagne »

puisque seulement deux des quinze titres honorifiques octroyés par la reine à des Canadiens à l'occasion de son jubilé le furent à des Canadiens français (en l'occurrence le premier ministre Wilfrid Laurier et le poète Louis Fréchette). Si les quelques rares voix qui soulèvent des critiques sont beaucoup moins bruyantes que celles qui louangent Victoria, tous s'entendent pour affirmer que ce qui fait sa grandeur, c'est qu'elle « a compris les besoins des temps et la tendance des esprits » et qu'« avec prudence et à l'heure opportune, elle a laissé le peuple devenir de plus en plus maître de ses destinées » (*La Minerve*, 21 juin 1897). Le journaliste Léon Ledieu s'exclame ainsi « "Vive la reine !" Oui, "vive la reine!" car jamais souveraine ne fit si peu sentir au peuple l'autorité dont elle est revêtue et aucun roi ne laissa ses sujets jouir d'autant de liberté dans l'administration des affaires publiques ». (*Le Monde illustré*, 19 juin 1897).

Les festivités se terminent le mardi 22 juin avec une grande revue militaire et un feu d'artifice. S'il ne reste plus grand-chose de cet événement dans la mémoire collective, quelques traces – principalement dues au fait de la communauté anglo-protestante – subsistent toujours dans le paysage montréalais. Le monument représentant un lion au square Dominion et la statue en marbre blanc de la reine Victoria qu'on peut aujourd'hui voir au site Glen du Centre universitaire de santé McGill sont respectivement offerts par la Sun Life et les fondateurs de l'Hôpital Royal Victoria (Lord Strathcona et Lord Mount Stephen) pour l'occasion. La bibliothèque publique de Westmount et le centre récréatif adjacent (aujourd'hui connu sous le nom de Victoria Hall) sont également construits pour commémorer l'évènement.

Alex Tremblay Lamarche, historien



Le 21 juin 1897, une procession composée de 40 chars allégoriques, 36 corps de musique, 15 cavalcades avec 600 chevaux et plus de 300 organisations défilent dans les rues de Montréal si on en croit *La Patrie*. Afin de permettre aux Montréalais qui n'auraient pas pu assister à l'évènement d'avoir une idée de son ampleur, *Le Monde illustré* reproduit plusieurs des chars allégoriques. On voit ici celui de la section Saint-Joseph représentant Ludger Duvernay et la famille canadienne (Les fêtes du jubilé – chars allégoriques, *Le Monde illustré*, 3 juillet 1897, p. 148.).

LA VISITE DU PAPE EN 1984

Du 9 au 20 septembre 1984, Jean-Paul II (1920-2005), le pape pèlerin, élu en 1978, est venu en visite apostolique au Canada. Ce sera son 24^e périple dans un règne qui en comptera plus de 100.

Si après la chute de Rome en 1871, aux mains des protagonistes de l'unité italienne, le pape se déclare prisonnier du Vatican, ce n'est plus le cas après le traité du Latran en 1929 qui reconnaît la souveraineté du Vatican, le plus petit État au monde. Déjà, le pape Jean XXIII s'était rendu dans quelques villes italiennes. Puis, Paul VI est allé en Terre sainte, aux Nations unies à New York, en Ouganda, aux Indes et aux Philippines. Mais avec le premier pape polonais, dans son ardent désir d'aller à la rencontre des fidèles, les voyages vont devenir la norme plutôt que l'exception. Et ce pape, dont nous connaissons le rôle dans la chute de l'Empire soviétique, est très populaire et attire les foules.

Comme il s'agit d'un voyage apostolique et non officiel, il débute à Québec où le pape débarque sous un soleil radieux. Après avoir baisé le sol, ses premiers mots sont :

« Dans cet immense pays du Canada, c'est d'abord à Québec que je commence mon pèlerinage, et j'en suis très heureux. Salut à toi, Québec, première église en Amérique du Nord, premier témoin de la foi, toi qui as planté la croix au carrefour de tes routes et qui as fait rayonner l'Évangile sur cette terre bénie.

Salut à vous gens du Québec, dont les traditions, la langue et la culture confèrent à votre société un visage si particulier en Amérique du Nord ».

Il inaugure une plaque commémo-

orative sur les murs de la vieille ville, se rend à la cathédrale de Québec pour se recueillir sur la tombe de M^{gr} François de Laval, qu'il avait béatifié le 22 juin 1980, puis, en après-midi, célèbre une messe sur les terrains de l'Université Laval réunissant près de 275 000 fidèles.

Le lendemain, il se rend au Musée du Québec, puis à Sainte-Anne-de-Beau-pré où il livre un message d'appui aux nations autochtones. Le jour suivant, il arrive au sanctuaire du Cap-de-la-Madeleine et célèbre la messe sous la pluie battante. Puis il poursuit son périple vers Montréal, où il est accueilli à la cathédrale Marie-Reine-du-Monde en soirée.

Le lendemain, le 11 septembre, il prie sur les tombeaux du frère André et de Marguerite Bourgeoys (qu'il a canonisée en 1982), rencontre



Avers et revers de la médaille. (Coll. de l'auteur).

le clergé à l'oratoire Saint-Joseph, célèbre une messe en plein air au parc Jarry au cours de laquelle il béatifie mère Marie-Léonie, fondatrice des Petites Sœurs de la Sainte-Famille. Par la suite, il rencontre les jeunes dans une émouvante cérémonie au Stade olympique où une chanteuse âgée de seize ans qui deviendra célèbre, Céline Dion, interprète la chanson *Une colombe*, composée spécialement pour lui.

Jean-Paul II quitte Montréal le 12 septembre pour se rendre à Terre-Neuve et poursuivre son périple dans le

sera béatifié le 1^{er} mai 2011 et canonisé le 27 avril 2014 en même temps que Jean XXIII. Sa visite au Canada a laissé des souvenirs impérissables. Pour les fêtes du 375^e anniversaire de Montréal, en 2017, le premier ministre Philippe Couillard a invité le pape François à revenir au Québec.

Pour l'occasion, la Conférence des évêques catholiques du Canada a fait frapper une médaille et quinze médaillons.

La médaille officielle a été réalisée pour la Conférence par Lombardo Mint inc. pour IGM (Canada) Ltée.

chacune des étapes du voyage papal, dont cinq au Québec : Québec, Sainte-Anne-de-Beaupré, Cap-de-la-Madeleine, Montréal et l'oratoire Saint-Joseph. Ils sont plaqués or ou nickel, d'un diamètre de 33 mm. À l'avant de chaque médaillon, le pape est représenté les mains jointes en signe de prière avec un Christ en croix à côté et l'inscription « *Joannes Paulus II Pont. Max.* ». Au revers, apparaît le lieu visité. Ils sont emballés dans une présentation plastique avec un carton de couleur bleu. La médaille est surmontée du logo de la visite



Coffret-souvenir, 1984. (Coll. de l'auteur).

reste du Canada où il visite Saint-Jean, Moncton, Halifax, Toronto, Midland (Sainte-Marie-au-pays-des-Hurons), Winnipeg/Saint-Boniface, Edmonton, Yellowknife, Vancouver. Son voyage se termine à Ottawa-Hull, le 20 septembre. Il reviendra au Canada en septembre 1987 pour aller à Fort Simpson, dans les Territoires du Nord-Ouest, étape qui a dû être annulée en 1984 en raison des mauvaises conditions météorologiques, et en 2002 à Toronto lors des Journées mondiales de la jeunesse.

Jean-Paul II décède le 2 avril 2005. Il

Elle est plaquée or, d'un diamètre de 35 millimètres et d'un poids de 27,3 grammes. Sur l'avant, on aperçoit le pape saluant, surmontant des feuilles d'érable avec tout autour, les mots « *Joannes Paulus II Pont. Max.* ». Au revers, les armes papales apparaissent au centre, tandis qu'autour sont inscrites les trois devises suivantes séparées chacune par une colombe : « *Papal Visit* », « *Visite du Pape* » et « *Canada 1984* ». Les quinze médaillons ont été gravés par la Monnaie royale canadienne pour la Conférence. Ils représentent

papale. De chaque côté, à l'avant, une courte biographie du pape et des détails techniques concernant la frappe et l'emballage. Au revers, de chaque côté de la médaille, le thème de la visite, « *Célébrons notre foi* », suivi des mots « *Pour commémorer la visite pastorale du pape Jean-Paul II au peuple du Canada du 9 au 20 septembre 1984* », en français et en anglais et en bas, le lieu et la date de la visite.

Denis Racine AIG

REGARDS SUR MONTRÉAL

Denise Bombardier a incontestablement l'« œil américain ». Le regard qu'elle pose sur l'état du monde témoigne de son exigence, d'aucuns diront son intransigeance. Ses répliques sont percutantes, d'aucuns diront vitrioliques. Curieux mélange de séduction et de cartésianisme, ses détracteurs la qualifient de diva. Mais elle n'en persiste pas moins et signe. Denise Bombardier a accepté de réfléchir avec nous sur Montréal, une ville dont une pléiade d'auteurs ont cherché à mettre l'âme à nue. Conversation avec un esprit libre.

Serge Pallascio : Le philosophe américain Henry Thoreau visite Montréal en 1850. Il écrit : « Je ne suis pas sûr, mais cette religion catholique serait admirable si on enlevait les prêtres complètement. » Que répliquez-vous?

Denise Bombardier : On ne peut comprendre le Québec sans son passé religieux. Ces femmes et ces hommes d'Église nous ont transmis leur savoir et permis de faire ce grand bond en avant qu'on appelle la Révolution tranquille. Mais nous sommes facilement ingrats. Nous avons renié sans peine des gens qui sont « nous ».

S.P. : En juin 1918, l'architecte Fernand Préfontaine écrit dans la revue *Le Nigog* : « Montréal, avec ses architectures baroques, est une ville dénuée presque complètement de caractère artistique. » Peut-on dire encore cela de Montréal aujourd'hui?

D.B. : Ce qu'il y a de plus typique à Montréal, ce sont ces escaliers extérieurs qui donnent aux quartiers populaires une esthétique à nulle autre pareille. Si vous voulez me faire dire que Montréal n'est pas une belle ville, je vais le dire. Par



Photographie : Stéphanie Lefebvre

ailleurs, Québec, c'est beau! L'histoire est écrite dans les pierres et les pierres sont encore là. Montréal est une ville dont l'architecture s'est développée au rythme de l'industrialisation. La beauté d'une ville n'est pas nécessairement pratique.

S.P. : Gabrielle Roy publie *Bonheur d'occasion* en 1945. Elle portraiture ainsi la réalité géographique et sociale de Montréal : « Ici, le luxe et la pauvreté se regardent inlassablement, depuis qu'il y a Westmount, depuis qu'en bas, à ses pieds, il y a Saint-Henri. Entre les deux

s'élèvent les clochers.» Cette description est-elle obsolète?

D.B. : Les choses ont changé. Une partie de Saint-Henri est devenue un quartier de bobos et ceux qui l'entourent sont en train de changer socialement. Le regard hautain de Westmount dont parle Gabrielle Roy était essentiellement un regard anglo-saxon à l'époque. Ce qui n'est plus le cas maintenant puisqu'il y a des riches francophones qui habitent ce quartier. La richesse surplombe encore la pauvreté, mais ce n'est plus vraiment la pauvreté.

S.P. : La quête identitaire devient un leitmotiv à partir des années 1960. Dans *Le nez qui voque* (1967), Réjean Ducharme fait dire à son personnage : « Il y en a qui essaient très fort de devenir Canadiens, des durs à américaniser, ils fument des Gitanes, lisent *l'Express* [...] Que je hais ces Français manqués, ces espèces de pyromaniaques qui ont honte d'être nés sur ces rives. » Serions-nous xénophobes?

D.B. : Nous traînons depuis la Conquête un vieux complexe d'infériorité vis-à-vis la France. Moi, je suis née dans le nord de Montréal dans une rue où il y avait des Anglais, des Irlandais et des Juifs. La petite Canadienne française que j'étais savait déjà qu'elle partageait Montréal avec des gens.

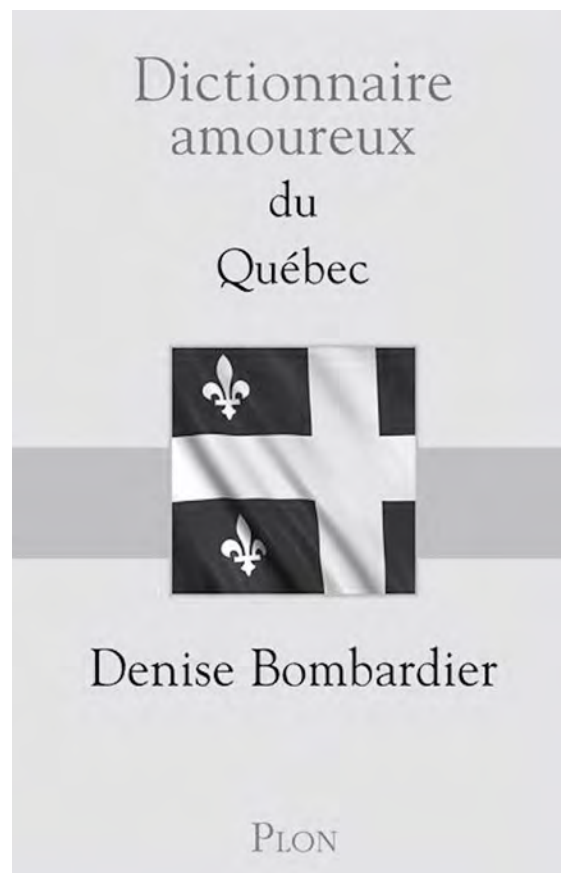
S.P. : Treize ans plus tard, le poète Michel Van Schendel constate que « notre ville est un peuple ignorant de ses lieux ». Comment expliquer cette ignorance collective?

D.B. : Nous ignorons souvent que Montréal est une ville qui baigne dans le fleuve. Dans toutes les grandes villes

du monde, on rend hommage au fleuve, on le déifie. Mais pas à Montréal. Tout ce qui semble nous intéresser, ce sont des ponts pour le traverser.

S.P. : Dans votre *Dictionnaire amoureux du Québec*, vous écrivez : « Notre langue est notre fleuve. Elle nous permet de déboucher vers la mer, c'est-à-dire le monde ». En est-il de notre langue comme de notre fleuve?

D.B. : Cela m'est invivable de constater la légèreté avec laquelle nous traitons



notre langue. Il n'y a plus d'affectivité autour de la langue française. Elle est banalisée, instrumentalisée comme le reste.

S.P. : Et vous, Denise Bombardier, quel regard portez-vous sur Montréal?

D.B. : Montréal n'est pas une référence architecturale. C'est un foisonnement

cosmopolite de gens qui crée un ton, une dynamique, une culture bien particulière qui définissent Montréal. On devrait souhaiter que cette ville soit dirigée par des gens qui ont autant de talent que les créateurs qui s'y produisent. Montréal est une ville artistique.

Le jour tombe. L'intervieweur tient dans ses mains Histoires pittoresques des voyages paru en 1835 chez Étienne Ledoux éditeur. À la page 436, il lit. « La population de Montréal est déjà américaine. La population française s'y fondera ou disparaîtra à moins que le Canada français ne consolide son indépendance ». Dont acte!

Denise Bombardier en cinq temps...

Le personnage historique auquel Montréal est le plus redevable : Sœur Sainte-Anne-Marie. Elle s'est battue au début du XX^e siècle pour que les filles aient accès aux études universitaires.

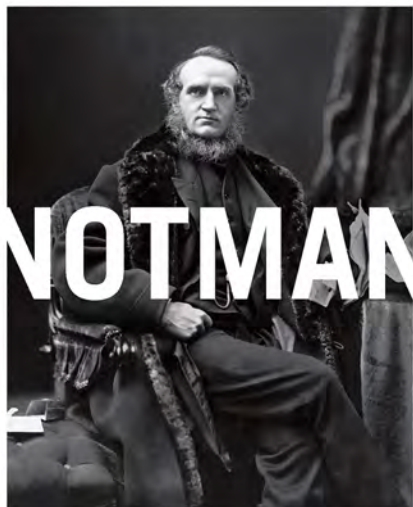
L'événement historique qui a le plus transformé Montréal : L'Exposition universelle de 1967.

Le lieu le plus inspirant de Montréal : La pointe ouest de l'île de Montréal, près de Lachine et du lac Saint-Louis.

La honte de Montréal : La destruction du secteur historique du centre-ville pour faire place à des hôtels et des tours d'habitation. Il y avait là des maisons du XIX^e siècle à l'architecture sublime.

Si j'étais maire de Montréal : « Je serais plus sensible à la gouvernance de Montréal. La ville est en péril. Elle manque d'âme et d'inspiration. »

Serge Pallascio



Suzanne Sauvage et Hélène Samson (dir.). *Notman photographe visionnaire*. Paris et Montréal, Les Éditions Hazan et Musée McCord, 2016, 240 p.

Dans son maître-livre *Le cinéma ou l'homme imaginaire* (1956), le sociologue et philosophe Edgar Morin a cette réflexion lumineuse : « technique d'un monde technique, produit d'une civilisation particulière, la photographie [...] est l'image et le mythe à l'état naissant ». Le *Notman photographe visionnaire* du Musée McCord de Montréal rend compte de cette rencontre de l'image, qui incarne le souci du créateur de proposer un univers idéal, mais semblable au réel et temporellement autonome, avec le mythe, intemporel et émotionnel.

Notman photographe visionnaire d'Hélène Samson et Suzanne Sauvage prolonge intelligemment la proposition muséale que le McCord nous avait faite l'hiver dernier. Photographe de talent, inventeur inventif (dirait Boris Vian), homme d'affaires aguerri, William Notman fut tout cela à la fois. L'humble vendeur de tissus, qui avait quitté l'Écosse en 1856 pour émigrer à Montréal, mettra en place le plus grand réseau de studios photographiques en Amérique du Nord au XIX^e siècle et léguera un héritage iconographique considérable. Faut-il se surprendre si Notman est considéré de nos jours comme le premier photographe canadien de renommée internationale. *Notman photographe visionnaire* est

bien plus qu'un catalogue luxueux de 240 pages regroupant quelque 200 photographies de la collection Notman du Musée McCord, dont plus de 150 occupent une ou deux pages. Les responsables de la publication ont eu l'heureuse idée de prolonger la réflexion sur ce créateur exceptionnel en s'entourant de spécialistes qui situent l'homme et l'œuvre dans son époque. La publication n'est rien de moins qu'une exploration de la « planète Notman ». Du photographe qui saisit la réalité urbaine dans de larges plans à celui qui, dans l'intimité de son studio, donne à voir le supplément d'âme de ses personnages. Du créateur qui s'interroge sur la valeur esthétique de sa discipline artistique à l'inventeur de moyens de reproduction photomécanique des images pour les journaux. Des modestes débuts dans un local aménagé à l'arrière de la maison familiale, rue Bleury, à l'empire nord-américain.

Ses portraits et ses paysages illustrent avec éloquence la naissance d'une nouvelle nation en Amérique du Nord. Ses photographies de Montréal expriment la frénésie de l'industrialisation qui s'empare de la métropole, tout comme celles de l'Ouest canadien traduisent l'euphorie provoquée par ce pays en devenir et le vertige ressenti devant la démesure des montagnes ou l'immensité silencieuse de la plaine. Le photographe met en place ce que les auteurs qualifient avec bonheur d'« imaginaire géographique ». Notman crée le pays géographiquement, anthropologiquement, socialement et politiquement. Ses représentations visuelles deviendront de véritables images d'Épinal qui seront le terreau dans lequel se développera l'identité canadienne. « L'objectivité de la photographie lui confère une puissance de crédibilité absente de toute œuvre picturale », écrira André Malraux dans son *Esquisse à une psychologie du cinéma*.

Et puis il y a ses portraits d'hommes, de femmes ou d'enfants, en solo, en famille ou en groupe, du Blanc conquérant à l'Amérindien luttant pour sa survie. Notman va au bout de la théâtralité que

permet le travail en studio, surtout grâce à l'utilisation de décors en trompe-l'œil et de déguisements. Ici, « la photographie embaume le temps », selon la formule du critique français André Bazin. William Notman – ou un collaborateur anonyme, travailleur de l'ombre – reconstitue avec brio un hiver floconneux et enveloppant qui n'est pas sans rappeler l'univers du peintre Jean Paul Lemieux tandis qu'un homme emprunte le costume d'apparat d'un Amérindien, le temps d'une photo prise en 1890. Appropriation des signes matériels – arc, carquois, collier, pipe, etc. – qui donnent tout son sens à l'univers culturel de l'Autre, voire son identité. Mais surtout, il y a cet audacieux et troublant portrait d'homme déguisé en femme et réalisé en 1889 « pour M^{me} Austin », est-il précisé. Vision pudique de l'androgynie dans cette société victorienne qui cache le corps jusqu'à le nier.

Le catalogue *Notman photographe visionnaire* est d'une qualité à ce point exceptionnelle qu'il dépasse largement les caractéristiques de ce qu'on qualifie de *coffee table book*, ce livre bon chic bon genre que l'on dispose négligemment, mais selon une stratégie bien arrêtée afin d'ébahir le visiteur, et dont Michel de Montaigne dénonçait l'usage intempestif dès 1581 dans un texte intitulé *Sur des vers de Virgile*. « Je m'ennuie, écrivait-il, que mes *Essais* servent les dames de meuble commun seulement, et de meuble de sale [...] le publique est sans faveur et saveur ».

Notman photographe visionnaire connaîtra assurément un meilleur sort puisque ce bel œuvre vient de recevoir le Prix d'excellence, catégorie recherche et patrimoine culturel, de l'Association des musées canadiens. Cela n'est que justice pour le Musée McCord et son équipe de collaborateurs, mais aussi pour William Notman dont un autoportrait de 1868 nous accueille dès le premier de couverture. Il a 42 ans. Majestueux et déterminé. Le regard dirigé vers nous avec assurance. Solitaire tel Zeus dans son Olympe.

Serge Pallascio



Gilles Boutin. *À la découverte du Nunavik*. Québec, Les Éditions GID, 2014, 223 p.

Le photographe derrière le très bel ouvrage *Les aurores boréales Québec-Nunavik*, en 2009, nous revient cette fois avec *À la découverte du Nunavik*. Le livre s'ouvre sur une inspirante photo, présentant le brouillard qui se lève sur le Nunavik, comme si l'auteur voulait mettre en image son objectif, soit de lever le voile sur cette contrée du nord du Québec, souvent mal connue.

Force est de constater qu'il s'agit d'un pari tenu pour ce photographe lévisien. Le livre met en lumière, tel un carnet de voyage, les vies au Nord : celles de Kuujuaq, Kangiqsualujuaq, Salluit, Ivujivik et le parc national des Pingualuit. Par de courts textes, la réalité quotidienne tribulaire de l'éloignement est présentée, que ce soit sous l'angle économique, endroit où 2 litres de Dr Pepper coûtent 9,99 \$ et le lait 2 % Lactantia 6,99 \$, ou par toutes autres facettes. Il y détaille notamment l'indispensable transport aérien, les congélateurs communautaires, les médias locaux, l'eau potable et la gestion des eaux usées, la tradition du Candy Drop de Kuujuaq et son pilote de brousse Jonny May, la nourriture et la langue ainsi que l'importance du hockey, sans oublier naturellement les incontournables *inuksuit*, ces repères de pierre, et les aurores boréales. Il dépayse son lecteur avec quelques textes, rappelant notamment à la mémoire oubliée le massacre des chiens de traîneau perpétré dans les années 1950 et 1960, ou avec la photographie, comme celle de l'école

d'Inukjuak avec ses motoneiges et ses VTT dans le stationnement.

L'auteur livre son expérience personnelle de baroudeur y ayant séjourné à seize reprises durant les huit dernières années. Par des extraits de son journal de bord, le lecteur a l'impression de faire le voyage avec l'auteur-photographe. Abondamment illustré et truffé d'informations pertinentes pour le visiteur, l'ouvrage est un véritable guide de séjour. Cependant, Gilles Boutin ne cache pas sa complaisance envers les Inuits : « c'est seulement le côté positif de la vie au Nunavik que je tiens à partager dans ce livre, lequel exclut les nombreuses problématiques de la vie dans le Nord » (p. 11).

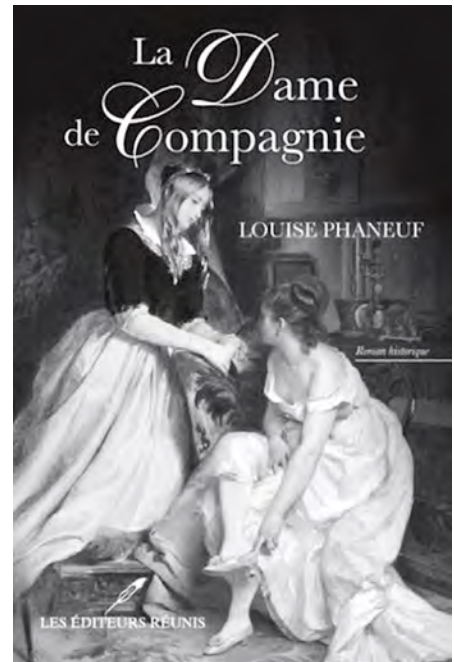
À lire pour mieux comprendre la réalité des Nunavimmiut, ces nomades devenus sédentaires, et à regarder pour découvrir les beautés du Nord, dont les magnifiques phénomènes que le ciel donne en spectacle : les aurores boréales, mais également d'autres manifestations comme l'arc-en-ciel de la gloire. Un ouvrage où l'on sent toute la chaleur que l'auteur porte à cette région de grand froid.

Pascal Huot

Louise Phaneuf. *La dame de compagnie*. Les Éditions réunis, Marieville, 2016, 366 p.

L'action se déroule en 1885 alors que la métropole montréalaise subit les foudres d'une épidémie de variole. Afin de protéger sa fille Amelia déjà affaiblie par la tuberculose, un riche banquier de Montréal décidera de l'envoyer quelque temps à Saint-Jean-d'Iberville afin qu'elle s'éloigne de la menace. Géraldine Grant, quant à elle, est une jeune femme modeste, forcée d'abandonner ses études et de travailler à l'asile des Sœurs grises depuis le décès de son père. C'est par un concours de circonstances particulières que Géraldine deviendra la dame de compagnie d'Amelia.

Les deux jeunes filles feront rapidement connaissance et il naîtra entre



elles une complicité plus forte que tout. Faisant fi des conventions, elles surprendront même leur entourage tant leur amitié sera inattendue, mais surtout inébranlable.

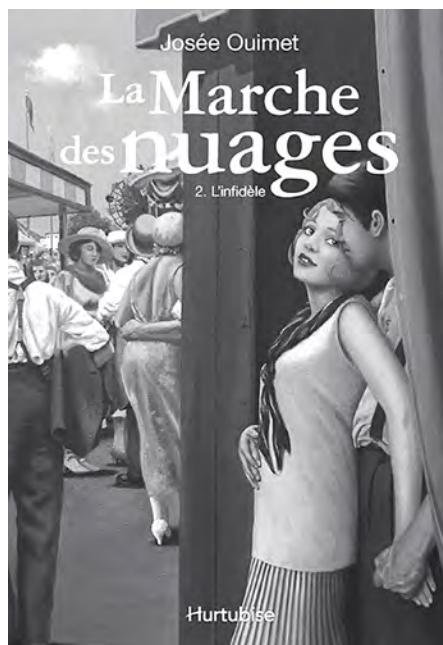
L'auteure de ce roman, Louise Phaneuf, nous offre donc, en plus de la magnifique histoire d'amitié entre deux jeunes femmes que tout semble opposer, une incursion dans le quotidien du XIX^e siècle tant dans les familles modestes que dans les plus bourgeoises. Il sera alors intéressant de suivre les deux héroïnes afin de voir comment elles réussiront à préserver leur amitié au-delà des conventions de l'époque.

Un livre magnifiquement écrit avec des personnages attachants, authentiques et qui nous donne envie de croire qu'il en a été ainsi pour vrai. Bien que le sujet des dames de compagnie ait été maintes fois exploité dans la littérature par le passé, l'auteure le présente sous un jour nouveau et c'est ce qui donne tant de fraîcheur à l'œuvre. Abordant des thèmes aussi délicats que les écarts entre classes sociales, la maladie, la mort et la résilience, Louise Phaneuf réussit à nous captiver du début à la fin.

Comment ne pas tomber sous le charme de ses deux attachantes demoiselles tout droit sorties du XIX^e siècle, mais avec une

vision de la vie et des relations humaines qui rendrait jaloux certains contemporains? Nul doute que ce roman saura plaire aux amateurs de belles histoires.

Johannie Cantin



Josée Ouimet. *La marche des nuages, 2. L'infidèle*. Hurtubise, Montréal, 2016, 392 p.

Avec ce deuxième tome de *La marche des nuages*, tout aussi captivant que le premier, Josée Ouimet marque le retour de Damase Huot et d'Edwina Soucy. Ces deux personnages incroyablement attachants sont bien loin d'être au bout de leurs peines dans la suite attendue de cette saga historique si prometteuse. L'histoire se déroule après la Première Guerre mondiale. Les soldats sont de retour au pays et les déserteurs, malgré la gravité de leur infraction, peuvent dorénavant acheter leur pardon. Doucement, la vie tente de reprendre son cours malgré les atrocités que plusieurs ont vécues et les épreuves que la vie continue de mettre sur leur route. Damase et Edwina seront à nouveau réunis, mais dans des circonstances tout à fait particulières et inattendues. Ils apprendront bien vite que la vie n'a pas fini de les mettre à l'épreuve.

Une fois de plus, l'auteure nous démontre tout son talent en nous transportant dans l'univers de Sainte-Hélène-de-Bagot durant les années 1920. Pour les amateurs de romans historiques, *La marche des nuages* est sans conteste une série à lire. Le style littéraire ainsi que le rythme de l'œuvre entraîneront les lecteurs dans l'action et il sera difficile de quitter ce livre sans vouloir y revenir rapidement. Certains diront, un roman historique de plus. Pour ma part, je trouve qu'il s'agit plutôt d'une histoire passionnante dans laquelle j'ai plongé sans réserve en mettant de côté mon esprit critique d'historienne et où je me suis abandonnée tout simplement au plaisir de la littérature.

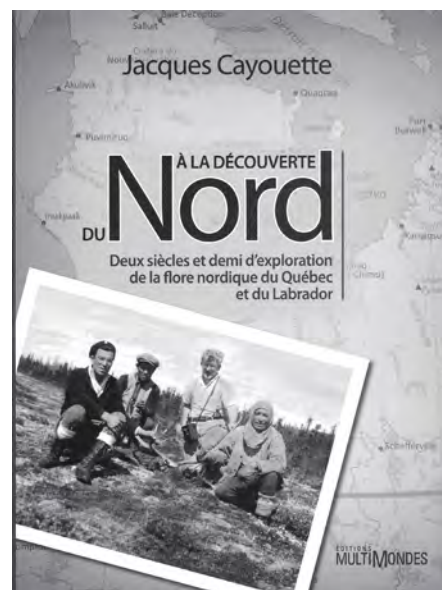
Johannie Cantin

Jacques Cayouette. *À la découverte du Nord, deux siècles et demi d'exploration de la flore nordique du Québec et du Labrador*, Québec, Éditions MultiMondes, 2014, 363 p.

Faire découvrir et documenter la flore nordique du Québec et du Labrador au nord du 54° degré de latitude, telle est l'ambition de ce très beau livre réalisé par le botaniste chercheur et conservateur adjoint de la collection nationale de plantes vasculaires (Herbier DAO) au ministère Agriculture et Agroalimentaire Canada.

Ce livre est le résultat de plusieurs décennies de compilation de données historiques et scientifiques sur les explorations botaniques réalisées dans le nord du Québec depuis plus de 300 ans. Il est divisé en 7 parties et comprend 27 chapitres.

La première partie de l'ouvrage porte sur les sciences naturelles à la baie d'Hudson du XVII^e au XIX^e siècle. On y découvre le rôle marquant de la Société royale (Angleterre) et de la Compagnie de la Baie d'Hudson. On y apprend que l'une des premières descriptions de la végétation du Québec-Labrador, en 1672, provient de Zachariah Gillam et de Charles Bailly. La deuxième partie du livre, sans doute la plus originale de l'ensemble de l'œuvre,



occupe 65 pages et porte sur l'héritage botanique des missionnaires moraves au Labrador. Dans cette section, Jacques Cayouette démontre ses qualités de chercheur. Il réussit non seulement à identifier les écrits des missionnaires moraves, mais à localiser les herbiers qu'ils ont constitués et rassemblés dans diverses collections muséales et universitaires dans le monde. L'auteur accorde également une place importante à Joseph Banks, instigateur des premières récoltes botaniques des missionnaires moraves. Ces derniers contribueront à la constitution de nombreux herbiers en Amérique du Nord. La troisième partie de l'ouvrage touche aux premières contributions canadiennes. On y traite des postes de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui furent à l'origine de récoltes de plantes nordiques et de l'apport de la Commission géologique du Canada. La quatrième partie touche aux contributions américaines et européennes jusqu'aux années 1950. La cinquième dresse le portrait des figures dominantes de la botanique nordique. On y découvre l'apport de Gérard Gardner, Ernest Lepage, Jacques Rousseau et Marcel Raymond.

La sixième partie est relative aux projets de recherche botanique entrepris par les universités québécoises et le gouvernement du Canada avec le Musée canadien de la nature. L'auteur recense

méticuleusement les contributions des universités McGill, Laval, Sherbrooke et de Montréal en y incluant les travaux de botanistes plus contemporains. Enfin, la dernière section de cet ouvrage porte sur les travaux de recherche botanique en relation avec des études d'impact d'aménagement de projet hydro-électriques et miniers. L'auteur ne manque pas de souligner les découvertes de nouvelles espèces par les chercheurs, telle que *l'elatine ojibwayensis*. Il souligne l'apport des principaux botanistes qui ont œuvré dans ces études d'impact.

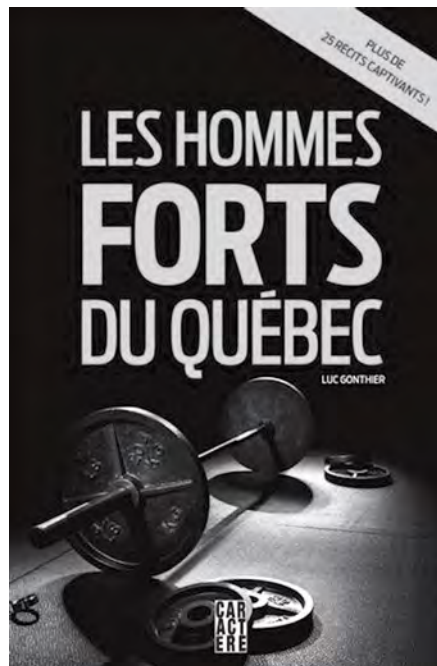
Cet abrégé, comme l'affirme Jacques Cayouette, relate la contribution de 420 personnes ayant participé à l'inventaire de la flore nordique. Compte tenu de l'accroissement du nombre de récolteurs dans les années 1940, l'auteur a choisi de se concentrer sur ceux qui ont laissé une œuvre importante dans ce domaine.

Cet ouvrage apporte une contribution remarquable à la connaissance des découvertes nordiques dans le secteur de la botanique depuis plus de trois siècles. Sa réalisation repose sur une recherche documentaire rigoureuse comme en témoigne sa bibliographie. Enfin, on ne saurait oublier la qualité des illustrations de ce livre, particulièrement en ce qui a trait aux photographies d'herbiers anciens provenant de diverses collections muséales et universitaires.

Yves Hébert

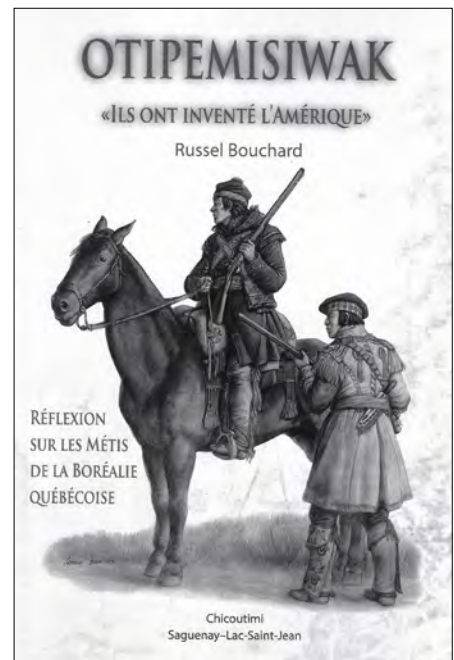
Luc Gonthier. *Les hommes forts du Québec*. Montréal, Caractère, 2015, 258 p.

Ce livre de Luc Gonthier recense les exploits et dresse un portrait rapide des plus grands hommes forts québécois. Par une vingtaine de courtes biographies, l'auteur nous fait découvrir des hommes au physique imposant et à la personnalité attachante. Outre les très connus Louis Cyr et Jos Montferrand, on découvre les récits de gens comme Prudent Landry, qui fit partie de la troupe de cirque de Buffalo Bill et dont la mâchoire pouvait



attaquer à des poids de milliers de livres. On y rencontre aussi quelques femmes fortes, par leur physique et leur caractère, comme Ernestine Valade ou Marie-Louise Sirois-Cloutier. On constate que souvent, les aptitudes à soulever de grandes charges se transmettent d'une génération à l'autre et sont communes dans une famille, comme c'est le cas des Courtemanche et des frères Baillargeon. Ces forces de la nature démontraient pour la plupart leurs capacités à un très jeune âge, alors qu'ils contribuaient aux travaux agricoles. D'autres en faisaient plutôt la démonstration lors de bagarres ou en participant à des numéros de cirque, étendant leur réputation à la grandeur du Québec, voire à l'international. Les hommes forts, héros appréciés des Canadiens français, connurent leur apogée à l'époque de Louis Cyr, qui en inspira bien d'autres, avant de perdre graduellement l'intérêt du public, menant plusieurs d'entre eux à se recycler dans la lutte. L'ouvrage fait tout de même une place à l'histoire plus récente, en détaillant quelques exploits remarquables du Grand Antonio à la fin du XX^e siècle et en discutant du succès puis de la retraite d'Hugo Girard.

Jolyne Rodrigue



Russel Bouchard. *Otipemisiwak « Ils ont inventé l'Amérique »*. Chicoutimi, Chicoutimi Saguenay-Lac-Saint-Jean, 2016, 119 p.

Dans son plus récent ouvrage, l'historienne Russel-Aurore Bouchard revient à nouveau sur la question des Métis de la Boréale, mais cette fois, c'est pour en répondre du jugement du 10 février 2015, qui vient mettre un terme au débat juridique entamé le 17 janvier 2007. Ce brûlot souhaite faire le point sur le contexte dans lequel ont été questionnés ses ouvrages en plus de régler des comptes en suspens avec certains universitaires qui, comme le souligne Alain Beaulieu cité par l'auteure : « N'aurait-on pas tendance, dans le milieu de la recherche historique sur les Amérindiens, à juger d'abord et avant tout certains travaux en fonction de leur portée politique, plutôt qu'à partir de leur méthode et de la valeur de leur argumentation? » (p. 34).

Le juge Roger Banford de la Cour supérieure du district de Chicoutimi, devant la cause dite Corneau, qui visait la requête de dix-sept Métis contestant l'avis d'éviction de leurs camps de chasse installés sur des terres publiques en alléguant leurs droits ancestraux et la protection de

l'article 35 de la Constitution canadienne, a débouté les intimés et refusé de reconnaître les faits historiques qui lui ont été soumis à partir des travaux de recherche de l'historienne et l'expertise de quatre témoins experts. Dans son ouvrage, l'historienne revient sur certains moments clés de l'histoire, issus de la recherche qu'elle mène depuis près d'un demi-siècle sur l'autochtonie boréale et la contribution des Métis dans la construction de la société saguenéenne. Elle y présente notamment la première union euro-amérindienne de cette grande entreprise de repeuplement et la réorganisation de la traite de Tadoussac. L'exposé fait également le point sur la généalogie de Nicolas Peltier et les familles métisses de première génération ainsi que sur l'importance historique et identitaire de François Verreault.

Pour l'auteure, le statut de « gens libres » et de « Métis » n'est pas unique aux Métis des Prairies canadiennes et circonscrire le fait métis au Manitoba est des plus réducteurs dans l'histoire de l'autochtonie canadienne. Admettre cette aberration simpliste, niée par les faits historiques, permettrait de dépasser le *statu quo* dans les rapports avec les peuples autochtones.

Pascal Huot

J.R. Thomas Grumley. *Quebec Railway Light & Power Company, Montmorency Division*. Ottawa, Bytown Railway Society, Inc., 2006, 51 p.

et

J. R. Thomas Grumley. *Quebec Railway Light & Power Company: Volume 2 Citadel Division*. Ottawa, Bytown Railway Society, 2008, 67 p.

L'histoire du tramway à Québec a débuté en 1865 et s'est terminée abruptement en mars 1959. Pourtant, à certains endroits où le pavage est partiellement découvert, on trouve

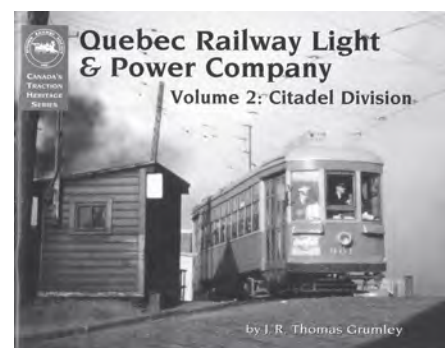


encore de nos jours dans le Vieux-Québec quelques traces des anciens rails qui avaient été recouverts après la disparition du tramway. Ces deux livres de J.R. Thomas Grumley racontent (en anglais seulement) l'histoire du tramway à Québec et dans sa région; ils montrent les parcours des premiers tramways de Québec à l'époque de la Quebec Railway Light & Power Company. Spécialiste de l'histoire ferroviaire au Canada, J.R. Thomas Grumley avait également fait paraître quatre livres sur les tramways de Montréal et un autre titre sur ceux de Lévis.

Le premier ouvrage (*Montmorency Division*) est consacré au parcours très fréquenté reliant autrefois la gare du Palais à la Côte-de-Beaupré, ce qui nous permet d'apprécier près d'une centaine de photographies datant de la première moitié du XX^e siècle et montrant des sites familiers : la gare du Palais, la chute Montmorency, l'ancien Kent House (devenu le manoir Montmorency, p. 14) et même l'ancienne basilique de Sainte-Anne-de-Beaupré qui fut détruite en 1922 (p. 17). Ce parcours a commencé ses activités en 1889 (p. 2). L'ouvrage débute par trois images aériennes montrant les environs du bassin Louise, l'ancien pont Samson (où circulaient les tramways de la compagnie Quebec Montmorency and Charlevoix Railway) et le boulevard des Capucins avant son élargissement (p. 3-5). D'autres images montrent des gares le long du trajet : Limoilou, Maifils, Maizerets, jusqu'à L'Ange-Gardien et Saint-Joachim (p. 40-43). Ailleurs, on peut même voir l'intérieur d'un

wagon de tramway qui contenait alors 111 places (p. 33).

Le deuxième volume (*Citadel Division*) débute avec l'arrivée des premiers tramways de Québec, le 3 juillet 1865, soit deux ans avant la Confédération canadienne, comme le souligne l'auteur (p. 3). Chaque section est subdivisée en fonction des types de wagons. On peut constater sur une photographie datant de 1894 que ces tramways étaient alors tirés par des chevaux, été comme hiver



(p. 3-5). Le texte de J.R. Thomas Grumley est très précis quant au nombre de voitures en circulation, les trajets empruntés, les tarifs et l'emplacement des arrêts. L'iconographie de ce deuxième titre (environ une centaine de photographies) est particulièrement saisissante : on y reconnaît la place D'Youville et la rue Saint-Jean au milieu du XX^e siècle (p. 15 et 21) et de nombreux autres carrefours. On peut suivre le parcours des différentes lignes du tramway à partir des images d'époque (p. 13). Les amoureux de l'histoire de la haute-ville et de la basse-ville de Québec découvriront dans ces deux livres des images inespérées et des morceaux d'histoire méconnus. Introuvables en librairie, ces deux ouvrages disponibles uniquement en anglais pourront être commandés directement chez l'auteur (à la Bytown Railway Society, en Ontario www.bytownrailwaysociety.ca) ou sur des sites de revente par des particuliers (EBAY, par exemple). Souhaitons que ces publications soient un jour traduites en français.

Yves Laberge

Alain, Pascal. *Carleton-sur-Mer. Un regard sur le passé*. Québec, Les Éditions Gid, 2017, 205 p. (Coll. « 100 ans noir sur blanc », 49).

Butterlin, Christiane. *Mon Alsace au Québec. Recettes et souvenirs*. Québec, Les Éditions Gid, 2017, 141 p.

Cahier des Dix, « Histoire et culture dans l'espace montréalais » numéro 70, 2016, 438 p.

Charland, Jean-Pierre. *Sur les berges du Richelieu. 3-Amours contrariées*. Montréal, Hurtubise, 2017, 444 p.

Côté, J-Gaëtan. *Cap-Chat. Histoire et souvenirs*. Québec, Les Éditions Gid, 2017, 191 p.

Désy, Jean et Isabelle Duval. *La route sacrée*. Montréal, XYZ éditeur, 2017, 394 p.

Doma. *Rencontres polaires du Groenland à l'Antarctique*. Québec, Les Éditions Gid, 2017, 205 p.

Dorion, Henri et Karen Dorion-Coupal. *Autour d'Olga. Portraits d'âmes russes et caucasiennes*. Québec, Les Éditions Gid, 2017, 400 p.

Gagnon, Nicolas. *Le Kamouraska*. Québec, Les Éditions Gid, 2017, 189 p.

Grosmaire, Jean-Louis. *L'homme de la lumière. Sébastien Racle, 1652-1724*. Québec, Les Éditions Gid, 2017, 239 p.

Lahoud, Pierre et France Caissie. *Québec vue des airs. Edwards et Lahoud, 1936-2016*. Québec, Les Éditions Gid, 2017, 165 p.

Marcotte, Guillaume. *Les francophones et la traite des fourrures du Grand Témiscamingue. Un dictionnaire biographique, 1760-1870*. Québec, Les Éditions Gid, 2017, 450 p.

Mathieu, Jacques et Alain Asselin (collaboration). *La vie méconnue de Louis Hébert et Marie Rollet*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2017, 241 p.

Mimault, Mario. *La pêche à la morue en Nouvelle-France*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2017, 435 p.

Namaste, Viviane. *Imprimés interdits. La censure des journaux jaunes au Québec, 1955-1975*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2017, 231 p.

Reid-Marcil, Eileen. *L'héritage d'Élizabeth Davie*. Québec, Les Éditions Gid, 2017, 122 p.

Saint-Pierre, Marjolaine. *Louise Beaudet. De Lotbinière à Broadway*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2017, 177 p.

Sylvestre, Jean-Pierre. *Les baleines et autres cétacés du Saint-Laurent*. Québec, Les Éditions Gid, 2017, 203 p.

Tremblay, Chantale. *Antaiok*. Québec, Les Éditions Gid, 2017, 206 p.

Séguin, Robert-Lionel. *La vie libertine en Nouvelle-France au XVII^e siècle*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2017, 540 p.

Yves Beauregard

JAMES M. BARNESLEY EN NORMANDIE

O ntarien d'origine, mais Montréalais d'adoption, James M. Barnesley obtient, à 21 ans, son diplôme, avec médaille d'or, de la St. Louis School of Fine Arts (un établissement rattaché à la Washington University, Missouri). Avec, entre autres, Charles Huot, Robert Harris et William Brymner, Barnesley fait partie de la première cohorte de Québécois à séjourner en France dans le dernier tiers du XIX^e siècle. À Paris, de 1882 à 1887, il va étudier dans divers ateliers privés, notamment auprès de Raphaël Collin, un peintre proche du symbolisme, de même qu'à l'Académie Julian. Il a possiblement travaillé avec Léon-Germain Pelouse, à Cernay-la-Ville, comme ses confrères Edson et Woodcock, à la même époque (voir *Cap-aux-Diamants*, hiver et printemps 2017). En 1883, il a sans doute vu chez Durand-Ruel la première importante exposition d'Eugène Boudin, célèbre peintre de marines et précurseur de l'impressionnisme. De Paris, Barnesley va rayonner dans diverses régions françaises, en Italie ainsi qu'en Grande-Bretagne. Dès 1882, il signe *Bateaux échoués au fond du bassin de Dieppe*, maintenant dans une collection privée française. En plus des galeries de Saint Louis, le peintre va exposer dans des salons, entre autres au Salon des artistes français, des vues de la Ville lumière et de la Seine, mais aussi, des paysages et scènes de la Normandie, dont en 1885, *La jetée du Pollet, Dieppe* (Musée des beaux-arts du Canada, MBAC) et, l'année suivante, *L'entrée du port, à Dieppe* (Musée des beaux-arts de Montréal, MBAM), reproduit au catalogue de l'exposition, tableau qui donnera lieu à une eau-forte, deux ans plus tard. À ceux-ci, ajoutons encore *Marée haute à Dieppe*, daté également de 1886 (acquis par le MBAM en 1911).



James Macdonald Barnesley (West Flamboro (Toronto, Ont.), 1861 – Verdun (Montréal), 1929). *Bateaux sur la côte normande*, 1887; signé et daté, en bas, à droite : J.M. Barnesley / 1887; huile sur toile, 81,5 x 60 cm. Achat en 1948, 1948.116. (Photo MNBAQ, Jean-Guy Kérouac).

Ces trois tableaux comptent d'ailleurs aujourd'hui parmi les plus connus de l'artiste. Tout en remportant médailles et mentions honorables durant trois ans à divers salons de la Société des

amis des arts, à Versailles, le Canadien devient membre, en 1885, du Ramblers' Club, une association parisienne d'artistes et d'écrivains émigrés. De retour au pays, Barnesley s'établit à

Montréal et présente au salon annuel de l'Art Association (AAM) *A Breezy Day* (évalué à 120 \$), « *a gem of marine painting* », selon la *Gazette* du 7 avril 1888. Le même journal, quatre jours auparavant, avait déjà livré une brève description de la composition : « *represents a scene off one of the French ports. A small steamer, with a pilot boat in tow, is running out to sea with moving water underneath, and a cold sky and still colder sunset behind* ». La scène n'est pas sans présenter de fortes similitudes avec une composition peu diffusée du MNBAQ, signée et datée de 1887. Par la suite, le peintre exposera aux salons de l'AAM ou de la Royal Canadian Academy of Arts (RCAA) des huiles au titre générique qui pourraient tout autant correspondre à la toile du MNBAQ, soit, en 1892 et 1899, *Marine*; en 1897, *Seascape*; en 1903, *Ships at Sea*; en 1907, *On the Channel* et, en 1908, *On the French Coast*. Achetée de la Galerie Dominion en 1946, la marine du MNBAQ a été exposée dans la rétrospective itinérante de l'artiste organisée par la Vancouver Art Gallery en 1965.

Contrairement aux tableaux du MBAC et du MBAM qui nous montrent les navires à quai ou entrant au port, la marine du MNBAQ illustre des voiliers au large, voiles déployées et rapiécées, arborant le pavillon français, ainsi qu'un remorqueur vapeur crachant une grosse fumée noire. La scène se déroule en fin d'après-midi, sur une mer très houleuse et sous un ciel chargé de nuages qui laissent, malgré tout, filtrer le soleil. Les cotes TR sur la voile du premier navire et DI sur le second, complétées de chiffres, réfèrent à l'enregistrement des bâtiments, respectivement aux quartiers maritimes de Trouville et de Dieppe - DI que l'on voit également sur les chalutiers des tableaux du MBAC et du MBAM. Il s'agit de cotres de pêche rattachés aux ports de Trouville (Calvados) et de Dieppe (Seine-Maritime), deux villages de pêcheurs et de vacanciers de la côte normande prisés aussi par les peintres. Les barques grées en

cotre sont utilisées pour la pêche au chalut à bâton. Le Canadien Jobson Paradis en dessinera quelques-uns lors d'un séjour en Normandie à l'été 1894. Le rendu détaillé des embarcations témoigne bien de l'observation directe du peintre. Par ailleurs, des couleurs vives, dont le turquoise de l'eau et les taches bleues du ciel, modulent et font vibrer le vert de gris de la mer, contrastant aussi avec les tons terreux des voiles. Par-dessus tout, Barnsley rend avec brio et poésie les effets lumineux et les conditions atmosphériques de bord de mer, avec l'écume des vagues due à une forte brise, qui donnent cette sensation de humer l'air salin et d'entendre le cri des goélands. « *He paints wind well* », a déjà écrit de lui le *Montreal Star* vers 1888. Bref, le traitement raffiné de l'ensemble révèle une main sûre, la grande habileté d'un paysagiste, certes âgé de seulement 26 ans, mais déjà accompli dans le domaine maritime. On décèle l'influence, d'une part, de l'école de Barbizon, – Barnsley a peint à Grez-sur-Loing, haut lieu fréquenté par les peintres –, d'autre part, du Hollandais Johan Barthold Jongkind, de l'Américain James Abbott McNeill Whistler, et surtout, de Boudin, qu'il a pu rencontrer sur la côte normande ou dans les salons parisiens.

En 1892, après avoir détruit un grand nombre de ses œuvres et avoir été diagnostiqué schizophrène, Barnsley, âgé de 31 ans, est interné à l'hôpital psychiatrique Douglas de Verdun. Toutefois, même s'il cessa de peindre, il sera, grâce aux bons soins de sa mère et de la galerie Scott & Sons, représenté, surtout par ses huiles et aquarelles européennes, dans les salons de l'AAM et de la RCA jusqu'en 1921. La production qu'il nous a laissée, particulièrement les œuvres françaises, démontre, hors de tout doute, qu'il fut un peintre de marines sans équivalent dans l'histoire de l'art canadien.

Mario Béland, msrc
Historien de l'art



WWW.CAPAUxDIAMANTS.ORG

**À VOS SOURIS!
VISITEZ LE SITE WEB !**

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC
CAP-AUX-DIAMANTS

L'AUTEUR-COMPOSITEUR LUC COUSINEAU (1944-2017)



L'auteur-compositeur Luc Cousineau (1944–2017) a été emporté par la maladie de Lou Gehrig, le 6 mars 2017. Avec la chanteuse Lise Vachon (devenue Lise Vachon-Cousineau), il avait formé un duo de chansonniers, Les Alexandrins, qui a rapidement obtenu la faveur du public québécois dès 1966. Leur style facilement reconnaissable par leurs riches harmonies vocales empruntait à la fois à la musique folk électrifiée et aux rythmes populaires venus des États-Unis; en les réécoutant, on pense par exemple aux arrangements vocaux de John Phillips pour le groupe The Mamas & The Papas ou aux harmonies du duo new-yorkais Simon et Garfunkel. Plusieurs de leurs succès sur 45 tours tournaient à la radio AM à la fin des années 1960 : « Les copains »

(1967), « Angela mon amour » (1969), mais aussi « Que veux-tu? », « Béatrice ». Si on redécouvre leurs chansons après presque un demi-siècle, on s'étonne de la complexité des accords et de la complémentarité de leurs voix réunies : Luc Cousineau était un mélodiste et un arrangeur inégalé, sauf peut-être par son frère François Cousineau et par Stéphane Venne. Et la voix merveilleuse de Lise Cousineau était incomparable, se faufilant parfois dans un registre plus grave que celle de son partenaire. Ensemble, leurs voix combinées semblaient encore plus riches, offrant des chansons à texte sur des rythmes résolument nord-américains, mais dans un français impeccable. Le point culminant de leur œuvre vocale est atteint en 1970 dans la chanson « Je n'ai aimé au fond

que toi », où Luc et Lise innovaient en réenregistrant sur plusieurs pistes des harmonies vocales qui se répondaient entre elles.

Au début des années 1970, les compositions de Luc Cousineau ont évolué, dépassant la simple structure des couplets et des refrains qui se succèdent en trois minutes. Intéressés par l'histoire du Québec et de la Nouvelle-France, Luc et Lise Cousineau s'allièrent le temps d'un album aux auteurs Léandre Bergeron et Robert Lavaill pour créer un disque-concept : *Tout l'monde est heureux?! (1971)*. D'un style proche de la comédie musicale, la chanson-titre « Tout l'monde est heureux?! » – parfois épelée « Tout le monde est heureux?! » – débordait d'audace et d'irrévérence en incluant



un sacre dans le dernier couplet et de ce fait ne pouvait pas passer à la radio de l'époque, sauf sur les stations alternatives comme CKRL-FM.

Par la suite, Luc Cousineau allait diversifier son travail artistique (publicité, cinéma, télévision) et se faire plus rare sur scène, sans pour autant se faire oublier, grâce à ses chansons « Vivre en amour » (1976) et « Comme tout l'monde » (1980). De son côté, Lise Vachon allait produire trois disques sous son propre nom et enseigner le chant, après avoir collaboré au groupe Ville Émard Blues Band. Pionnière des musiques du monde et du métissage des cultures, Lise Vachon allait aussi contribuer à la formation afro-québé-

coise Toubabou, lors de la Superfrancofête, en 1974.

Luc et Lise Cousineau méritaient encore plus de visibilité et il est regrettable que l'on ne retienne que quelques titres de leur vaste répertoire d'une vingtaine de disques et de compilations. Le fait que leurs 33 tours aient été distribués par des étiquettes indépendantes (Disques Mérite, Disques Airedale) et par des compagnies étrangères (Capitol, Polydor) ont rendu les rééditions éparses et leur musique trop rare dans les magasins de disques; leurs chansons semblaient pratiquement introuvables pendant plusieurs décennies. Heureusement, un magnifique coffret double sur CD reprend l'essentiel de

l'œuvre de Luc Cousineau sous le titre *Tant qu'il y aura une chanson...* (Airedale, MUL 24529, 2015). De plus, un autre coffret de neuf disques CD, intitulé *Des Alexandrins à Luc Cousineau 1966 à 2015* comprend 156 chansons que l'on doit commander directement sur le site Internet

de Luc Cousineau; ce n'est pas une intégrale, mais on trouvera un portrait assez représentatif de ce créateur somme toute méconnu. Mais il faudra un jour y ajouter un DVD regroupant des apparitions télévisées des Alexandrins, que l'on retrouvera entre temps sur Internet, avec notamment des passages à l'émission hebdomadaire « Jeunesse d'aujourd'hui », véritable archive de l'âge d'or de la musique populaire québécoise.

Yves Laberge

Sur la toile :

Site officiel de Luc Cousineau
<http://lucousineau.com/>

Courte biographie de Luc Cousineau
<http://www.qim.com/artistes/biographie.asp?artistid=422>

Les Alexandrins – « Les copains » – 1967
<https://www.youtube.com/watch?v=wtpMrewuu6s>

Les Alexandrins – « Angela mon amour » – 1969
<https://www.youtube.com/watch?v=klJjnSTapY>

Les Alexandrins – « Que veux-tu? » – 1970
<https://www.youtube.com/watch?v=GiFJ1oFLORc>

Luc Cousineau – « Vivre en amour », vidéoclip
<https://www.youtube.com/watch?v=JXMjb0R2FKo>

Site du coffret *Des Alexandrins à Luc Cousineau 1966 à 2015*
<https://lucousineau.myshopify.com/products/coffret-collection-luc-cousineau>

Site officiel de Lise Vachon
<http://www.lise-vachon.com/pages/biographie.html>



Lauréats des Prix du livre politique de l'Assemblée nationale 2017



L'historien Jocelyn Saint-Pierre et Marc Picard, député des Chutes-de-la-Chaudière, lors de la 15^e édition des Prix du livre politique. (<http://marcpicard.com/bienvenue/page/3/>).

L'Assemblée nationale du Québec dévoilait le 6 avril dernier ses lauréats pour sa 15^e édition des Prix du livre politique. Ces récompenses soulignent la qualité des œuvres d'auteurs et d'étudiants de 2^e et 3^e cycles qui écrivent sur des sujets liés à la politique québécoise.

Le Prix de la présidence de l'Assemblée nationale, a été remis à Sean Mills, qui est professeur adjoint au Département d'histoire de l'Université de Toronto, pour l'essai *A Place in the Sun: Haiti, Haitians, and the Remaking of Quebec*, paru chez McGill-Queen's University Press. L'auteur remporte un prix de 5 000\$.

Pour son récent livre *La tribune de la presse à Québec depuis 1960*, publié par les éditions du Septentrion en 2016, l'historien Jocelyn Saint-Pierre a gagné le Prix du Ministère des Relations internationales et de la Francophonie du Québec / Ministère des Affaires étrangères et du Développement international de France, décerné à l'auteur ou l'étudiant ayant rédigé le meilleur écrit de politique contemporaine québécoise. Le lauréat aura l'opportunité de participer en 2018 à la Journée du livre politique de France, tous frais payés.

Enfin, les deux prix de la Fondation Jean-Charles-Bonenfant ont été décernés respectivement à Camille Robert pour son mémoire « *Toutes les femmes sont d'abord ménagères* » : *Discours et mobilisations des féministes autour du travail ménager (1968-1985)*, et à Julien Mauduit pour sa thèse de doctorat intitulée « *Vrais républicains* » d'Amérique : *Les patriotes canadiens en exil aux États-Unis (1837-1842)*. Les deux lauréats proviennent de l'Université du Québec à Montréal. Ces deux prix sont assortis de bourses de 2 000 \$ et 3 000 \$.

Une série documentaire dans le cadre du 375^e anniversaire de Montréal

Télé-Québec décryptera l'ADN de la métropole avec la série « MTL »

Des le jeudi 13 avril prochain à 20 h, et ce jusqu'au 29 juin, Télé-Québec présente « MTL », la seule série documentaire s'inscrivant dans la programmation officielle du 375^e anniversaire de Montréal. Produite par Zone3, animée par Jean-Philippe Wauthier, et portée par le savoir de nombreux historiens et autres spécialistes, la série offre une plongée fascinante et éclatée dans l'histoire de la métropole, s'intéressant aux gens, aux lieux et aux événements marquants ayant forgé son identité.



Du 13 avril au 29 juin 2017, Télé-Québec a diffusé la série documentaire *MTL : décrypter l'ADN de la métropole*, inscrite à la programmation officielle du 375^e anniversaire de Montréal. Animée par Jean-Philippe Wauthier, cette série de 12 émissions de 30 minutes vise à faire découvrir des thèmes et des caractéristiques de la métropole en compagnie de personnalités du milieu artistique, sportif et sociopolitique et avec le concours de spécialistes de l'histoire de la ville.

Un site Web et une application mobile permettent de prolonger l'expérience de décryptage de l'ADN de la métropole. Le site Web de *MTL* met notamment en lumière une trentaine d'histoires méconnues liées à la ville. Ce contenu est repris sur l'application mobile, qui invite aussi les utilisateurs à raconter leurs propres histoires d'amour avec Montréal et propose du contenu historique géolocalisé.

Pour en savoir plus : <http://mtllaserie.telequebec.tv/>

Au Musée McCord : Nos familles, quelles familles!



**NOS FAMILLES, QUELLES FAMILLES! –
TROIS SIÈCLES D'ÉCRITS ET D'HISTOIRE
DU QUÉBEC**

Dans le cadre du 375^e anniversaire de Montréal, la Financière Sun Life et le Musée McCord s'associent et invitent le public à découvrir *Nos familles, quelles familles! Trois siècles d'écrits et d'histoire du Québec*, un projet de mise en valeur de fonds d'archives

textuelles du Musée McCord, qui met en lumière l'histoire économique, sociale et familiale du Québec. Trente-six fonds d'archives deviendront progressivement accessibles à tous d'ici 2018.

Jusqu'à tout récemment, moins de 1 % de ces archives était disponible en ligne. Grâce au soutien financier de la Financière Sun Life, qui a choisi de contribuer de manière exceptionnelle à la préservation et à la mise en valeur du patrimoine du Québec, le Musée McCord décrira, numérisera et mettra en ligne 36 fonds d'archives de familles. Ces archives privées, choisies parmi une vaste collection, jetteront un éclairage nouveau sur la ville, ses habitants ainsi que la vie urbaine à différentes époques.

Pour en savoir plus : <http://www.musee-mccord.qc.ca/fr/collections/archives-textuelles/nos-familles-quelles-familles/>

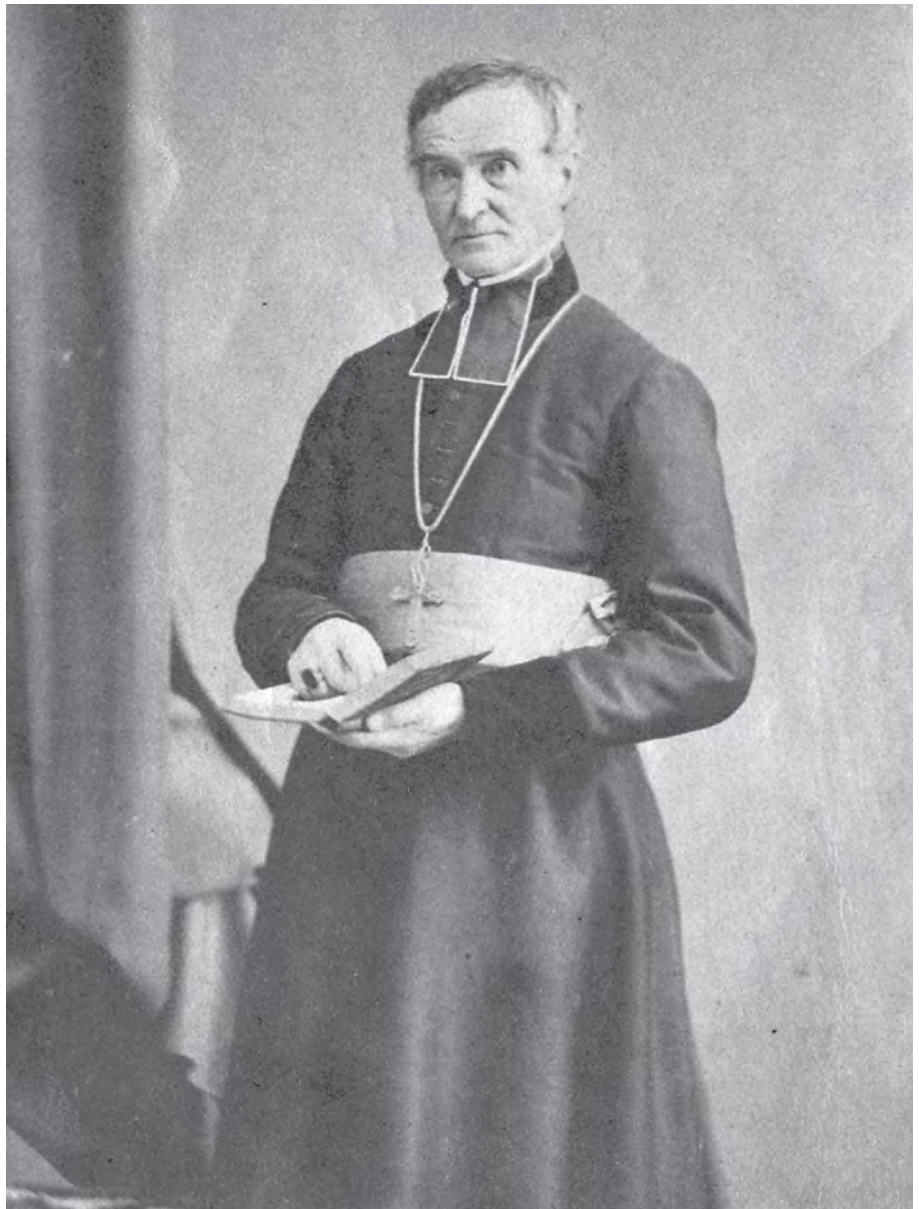
Jacques Saint-Pierre

IL Y A 150 ANS, LA CONFÉDÉRATION

AVRIL, MAI ET JUIN D'UNE ANNÉE COMME LES AUTRES

Les événements du printemps de 1867 se présentent comme le prélude à l'entrée en vigueur de la Confédération. Les journaux de l'époque traitent fréquemment des questions reliées à la nouvelle constitution de la colonie canadienne. Ailleurs, dans l'ancienne mère patrie, la France, c'est l'époque du Second Empire et du règne de l'empereur Napoléon III. Durant cette période fastueuse, la renommée impériale de Paris est à son apogée. Le libéralisme saint-simonien triomphe et les grands travaux d'urbanisme dirigés par Georges Eugène Haussmann sont complétés. Le 1^{er} avril 1867, l'Exposition universelle des arts et de l'industrie est ouverte. Elle accueille 41 pays sur le Champ-de-Mars jusqu'au 31 octobre suivant. Plus de 10 millions de visiteurs payants vont se rendre à l'Exposition articulée autour du concept de « Galerie de l'histoire du travail » développé par Frédéric Le Play. Des nouveautés sont aussi à l'honneur. Soulignons la présentation du scaphandre par la Compagnie sous-marine de New York et de l'aquarium géant contenant plus de 800 poissons. Ces innovations vont d'ailleurs inspirer Jules Verne dans la rédaction de *Vingt mille lieues sous les mers*.

Mais l'Exposition universelle de 1867 a peu de retombées immédiates dans la vallée du Saint-Laurent. En avril 1867, c'est plutôt le tracé prévu du chemin de fer Intercolonial qui suscite l'intérêt. La réalisation de cette entreprise est une des conditions nécessaires à la naissance du nouveau pays en tant qu'union fédérale de la province du Canada avec le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Écosse. Selon les recommandations du rapport de Sandford Fleming de 1865, la



M^{gr} Charles-François Baillargeon. Photo anonyme publiée dans *Monseigneur Baillargeon, archevêque de Québec : sa vie, son oraison funèbre, prononcée à la cathédrale, son éloge dans les églises de Québec, ses funérailles, etc.* Augustin Côté & cie, Québec, 1870. (BAnQ).

voie ferrée doit passer en Gaspésie, traverser la vallée de la Matapédia puis la baie des Chaleurs pour rejoindre Moncton. Ce tracé reçoit l'appui des habitants de la région, comme en témoigne

une assemblée tenue le 8 avril 1867 à Rimouski. Cependant, le tracé suggéré ne fait pas que des heureux. Ainsi, le passage de l'Intercolonial à Lévis plutôt qu'à Québec est vivement critiqué par

les élites québécoises.

Le mois suivant, en mai, John A. Macdonald confirme publiquement que la future capitale du Canada continuera d'être Ottawa. Ce choix est la continuité de la situation déjà existante depuis une décennie. En effet, dès 1857, les députés canadiens avaient demandé à la reine Victoria de choisir l'endroit où la capitale du Canada serait fixée. La souveraine avait alors retenu Ottawa comme site de la capitale. Une importante somme d'argent avait aussi été octroyée par les députés pour établir un parlement fixe dont la construction s'échelonne de 1859 à 1866. En mai également, la reine du Royaume-Uni donne son assentiment à l'Acte de l'Amérique du Nord britannique. Cette nouvelle attise la ferveur de l'opposition libérale au projet : le 31 mai, les députés libéraux se réunissent autour de leur chef Antoine-Aimé Dorion pour dénoncer publiquement une dernière fois les effets funestes de la nouvelle constitu-

tion. Peine perdue pour cette opposition à la plateforme politique de la Grande Coalition : la Confédération entrera en vigueur un mois plus tard. Anecdote intéressante, les libéraux de Dorion, comme le reste de la classe politique canadienne, tiennent alors sous silence la proposition du philosophe et grand ténor du libéralisme John Stuart Mill d'accorder le droit de vote aux femmes. Mill, député libéral de la Cité de Westminster au Parlement de Londres, tente de faire changer la loi en ce sens, mais sa proposition est rejetée par 196 voix contre 73 le 20 mai 1867. Cet épisode parlementaire anglais reste méconnu de l'autre côté de l'Atlantique. Il faut rappeler, cependant, que la reine Victoria elle-même s'opposait au droit de vote des femmes et ne voyait pas la nécessité d'en faire la promotion.

En juin 1867, deux événements sont à signaler. D'abord, le 9 juin la prison des plaines d'Abraham, œuvre de Charles Baillairgé et de Pierre Gauvreau, est inau-

gurée. Elle accueille des détenus depuis déjà quatre ans et restera en fonction jusqu'en 1970. Cet édifice imposant, aujourd'hui désuet et transformé pour l'usage du Musée national des beaux-arts du Québec, incarne à l'époque la quintessence des théories de réhabilitation en matière carcérale. Puis, le 12 juin, M^{gr} Charles-François Baillargeon, administrateur du siège métropolitain de Québec, publie une lettre pastorale importante. Il concrétise une demande de M^{gr} Louis-François Laflèche d'inciter les évêques suffragants à émettre un mandement pour la Confédération. *M^{gr} Baillargeon rappelle à ses ouailles l'importance de respecter l'ordre établi tout en soulignant discrètement les avantages de la nouvelle constitution; un appui non négligeable quand on se souvient que ce texte est lu en chaire lors de la messe dominicale dans toutes les églises de l'archidiocèse de Québec...*

François Droüin

TC • Transcontinental votre guide dans vos projets marketing

Notre image de marque reflète ce que nous sommes devenus : une entreprise qui active pour ses clients des programmes marketing intégrés faisant appel à des contenus imprimés, électroniques, numériques et interactifs visant à attirer, à joindre et à fidéliser les consommateurs.

Transcontinental Québec, fière partenaire de Cap-aux-Diamants.

tc • IMPRIMERIES
TRANSCONTINENTAL



TC • Transcontinental Québec
2850, rue Jean-Perrin
Québec (Québec) G2C 2C8
Téléphone: 418 840-5000
Sans frais: 1-800-840-5002
infoquebec@transcontinental.ca

MUSÉE RÉGIONAL DE VAUDREUIL-SOULANGES

(431, avenue Saint-Charles, Vaudreuil-Dorion)

Jusqu'au 6 août 2017.

Au cœur de la Papouasie - Une périlleuse expédition de Daniel Bertolino

Jusqu'au 22 décembre 2017.

Clic et dé clic la - photographie avant l'ère du numérique

POINTE-À-CALLIÈRE MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE DE MONTRÉAL

(350, place Royale, Vieux-Montréal)

Jusqu'au 7 janvier 2018.

Allô, Montréal! Les collections historiques de Bell

Du 20 avril au 22 octobre 2017.

Amazonie. La charmante pensée de la forêt.

À partir du 19 mai 2017.

Collecteur de mémoire

MUSÉE DE LA GASPÉSIE

(80, boul. Gaspé, Gaspé, Québec)

Exposition permanente.

Gaspésie... le grand voyage

Gaspésienne n° 20

MAISON SAINT-GABRIEL, MUSÉE ET SITE HISTORIQUE

(2146, place Dublin, Pointe-Saint-Charles, Montréal)

Jusqu'au 22 décembre 2017.

L'exposition temporaire 375 ans au cœur de l'action.

EXPORAIL, LE MUSÉE FERROVIAIRE CANADIEN

(110, rue Saint-Pierre, Saint-Constant)

Exposition permanente.

Vivre l'aventure ferroviaire au Canada

MUSÉE DE LA CIVILISATION

(5, rue Dalhousie, Québec)

Jusqu'au 4 septembre 2017.

Comme chiens et chats

Jusqu'au 27 août 2017.

Resiliencia

Le 6 avril 2017.

*Réouverture de l'exposition
Le temps des Québécois*

Jusqu'au 15 octobre 2017.

Nanotechnologies : l'invisible révolution

Du 21 juin au 22 octobre.

Hergé à Québec

À partir du 17 mai 2017.

Cerveau à la folie

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

(1379-1380, rue Sherbrooke Ouest, Montréal)

Du 17 juin au 9 octobre 2017.

Révolution

« You say you want a revolution »

À partir du 14 octobre 2017.

Il était une fois... le western

Une mythologie entre art et cinéma

MUSÉE MARIUS BARBEAU

(139, rue Sainte-Christine, Saint-Joseph-de-Beauce)

À venir.

Jean Daigle

MUSÉE DE LA MÉMOIRE VIVANTE

(710, avenue De Gaspé Ouest, Saint-Jean-Port-Joli)

À partir de juin 2017.

Philippe Aubert de Gaspé et ses contemporains

MUSÉE MCCORD

(690, rue Sherbrooke Ouest, Montréal)

Jusqu'au 10 octobre 2017.

Mode Expo 67

Jusqu'au 13 août 2017.

Aislin - 50 années de caricatures

Jusqu'au 17 septembre 2017.

La ville suspendue

MUSÉE CANADIEN DE LA GUERRE

(1, place Vimy, Ottawa)

Jusqu'au 7 janvier 2018.

Gravé dans la pierre - L'art souterrain de la Première Guerre mondiale

MUSÉE CANADIEN DE L'HISTOIRE

(100, rue Laurier, Gatineau)

Jusqu'au 9 octobre 2017.

Hockey

Jusqu'au 7 janvier 2018.

Tirées par des chevaux. La collection de voitures hippomobiles de Paul Bienvenue

Jusqu'au 31 décembre 2017.

Pour tout l'or des prospecteurs - L'or du Klondike : plus que des pelles et des pioches

Jusqu'au 28 janvier 2018.

Reflets d'il y a 150 ans

Les trésors de Bibliothèque et Archives Canada

Jusqu'au 2 octobre.

Canada sur le vif

MUSÉE DE L'AMÉRIQUE FRANCOPHONE

(2, côte de la Fabrique, Québec)

Jusqu'au 20 août 2017.

La colonie retrouvée

CENTRE D'HISTOIRE DE MONTRÉAL

(335, place D'Youville, Vieux-Montréal)

À partir du 16 juin 2017.

Explosion 67

Terre des jeunes

MUSÉE QUÉBÉCOIS DE LA CULTURE POPULAIRE

(200, rue Laviolette, Trois-Rivières)

Jusqu'au 28 janvier 2018.

BDQ : l'art de la bande dessinée québécoise

Jusqu'au 11 novembre 2017.

Jean-Julien Bourgault : témoin de son temps

À partir du 20 juin 2017.

Notre Far West

Souligne les 50 ans du Festival western de Saint-Tite

MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC

(1, avenue Wolfe-Montcalm, Québec)

Jusqu'au 24 septembre.

Le temps file

La vanité dans les collections du MNBAQ

Jusqu'au 24 septembre 2017.

Carl Trahan. Parce qu'il y a la nuit

Jusqu'au 4 septembre 2017.

Philippe Halsman. Étonnez-moi!

Du 15 juin au 4 septembre 2017.

Le fabuleux destin des tableaux des abbés Desjardins

Yves Beauregard



ARTS VISUELS CIEL VARIABLE ESPACE ESSE ETC MEDIA INTER LE SABORD TICARTTOC VIE DES ARTS ZONE OCCUPÉE CINÉMA 24 IMAGES
 CINÉ-BULLES CINÉMAS SÉQUENCES CRÉATION LITTÉRAIRE CONTRE-JOUR ENTREVOUS ESTUAIRE EXIT LES ÉCRITS MÖBIUS
 XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE CULTURE ET SOCIÉTÉ À BÂBORD! L'ACTION NATIONALE LIBERTÉ L'INCONVÉNIENT NOUVEAU PROJET
 NOUVEAUX CAHIERS DU SOCIALISME RECHERCHES SOCIOGRAPHIQUES RELATIONS HISTOIRE ET PATRIMOINE CAP-AUX-DIAMANTS CONTINUITÉ
 HISTOIRE QUÉBEC MAGAZINE GASPÉSIE LITTÉRATURE LES CAHIERS DE LECTURE LETTRES QUÉBÉCOISES LURELU NUIT BLANCHE SPIRALE
 THÉÂTRE ET MUSIQUE CIRCUIT JEU REVUE DE THÉÂTRE LES CAHIERS DE LA SQRM THÉORIES ET ANALYSES ANNALES D'HISTOIRE DE
 L'ART CANADIEN ÉTUDES LITTÉRAIRES INTERMÉDIALITÉS TANGENCE VOIX ET IMAGES

LA CULTURE EN REVUES

LES REVUES
CULTURELLES QUÉBÉCOISES
SODEP.QC.CA

sodep
Société de développement
des périodiques
culturels québécois



Complétez votre collection

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC

CAP-AUX-DIAMANTS

JE DÉSIRE OBTENIR LES NUMÉROS SUIVANTS (COCHER SVP ☐)

- | | | |
|---|--|---|
| ☐ 18 En avant la musique! | ☐ 67 Magie de la musique traditionnelle | ☐ 102 Des villes et des maires |
| ☐ 23 Les communications | ☐ 70 Les soins du corps | ☐ 110 Les arts en Nouvelle-France |
| ☐ 24 Mon pays c'est l'hiver | ☐ 77 Les Acadiens | ☐ 111 Les 100 ans du ministère des Transports |
| ☐ 25 Des trésors de musées | ☐ 78 Le pain, une longue histoire! | ☐ 112 Sous la plume de jeunes historiens |
| ☐ 26 La religion au Québec | ☐ 79 Les Noirs au Québec | ☐ 113 Aspects inédit du sport au Québec |
| ☐ 27 350 fois Montréal | ☐ 80 Le jour de l'An | ☐ 114 1663 : Le début d'un temps nouveau |
| ☐ 28 À votre santé! (Les boissons) | ☐ 81 La famille Bonaparte et le Québec | ☐ 115 Le traité de Paris de 1763 |
| ☐ 29 Les grands anniversaires de 1992 | ☐ 82 Quand la nature se fâche | ☐ 116 L'histoire vivante : le passé au présent |
| ☐ 30 Un parlement se raconte | ☐ 83 Scandales (politiques) | ☐ 117 1914 : Une année mémorable |
| ☐ 31 Je me souviens... (Les archives) | ☐ 84 Les années 1950 | ☐ 118 La vie religieuse en Nouvelle-France |
| ☐ 32 Regards sur l'enfance | ☐ 86 Des forêts et des hommes | ☐ 119 La conférence de Québec de 1864 revisitée |
| ☐ 35 Que le spectacle commence! | ☐ 87 Les Québécois et l'aviation | ☐ 120 Imprimeurs et éditeurs au Québec : 250 ans |
| ☐ 36 Incursions dans le quotidien | ☐ 89 Les années 1960 | ☐ 121 Entre conflits et bonne entente |
| ☐ 37 Des lieux chargés d'histoire | ☐ 90 Aventuriers et aventurières | ☐ 122 Les 350 ans du régiment de Carignan-Salières |
| ☐ 38 100 ans de cinéma | ☐ 91 Tant d'histoires à raconter | ☐ 123 Drummondville, deux siècles d'histoire |
| ☐ 39 La famille dans tous ses états | ☐ 93 Histoire et lieux de mémoire | ☐ 124 Diplomates, colons, humoristes racontés par de jeunes historiens |
| ☐ 40 Les grands magasins | ☐ 94 Quatre cents ans d'histoire politique | ☐ 125 Du journal à la télévision : femmes et médias |
| ☐ 41 Dix rendez-vous avec notre histoire | ☐ 95 Une histoire au féminin | ☐ 126 La noblesse de la Nouvelle-France au XX ^e siècle |
| ☐ 42 Présence du Moyen Âge au Québec | ☐ 96 Le français au Québec | ☐ 127 Au cœur de la culture et de l'identité, La musique |
| ☐ 43 Guerres et paix | ☐ 97 Place au cirque! | ☐ 128 Louis Hébert et Marie Rollet, pionniers de la Nouvelle-France |
| ☐ 49 La sexualité | ☐ 98 Bonne fête Trois-Rivières (1634-2009) | ☐ 129 Dans les coulisses de la confédération |
| ☐ 63 L'univers fascinant du livre | ☐ 100 Le passé mis en lumière | ☐ Hors série L'Institut canadien |
| ☐ 64 Plaisirs d'hiver | ☐ 101 Deux siècles de journaux et de revues | ☐ Hors série François de Laval |
| | | ☐ Hors série Ville de Québec (2005) |
| | | ☐ Hors série Ministère de l'Éducation (50 ^e) |

☐ Envoyez-moi les numéros cochés

Prix des numéros à l'unité : 9,50 \$. Hors série : 11,50 \$.

Taxes et frais de poste et de manutention en sus.

PROFITEZ DE L'OFFRE DE 50% DE RABAIS

☐ Envoyez-moi tous les numéros disponibles (71 exemplaires) pour seulement 295 \$

Frais de poste et de manutention inclus. • Tarifs valides au Canada seulement.

OFFRE D'ABONNEMENT

ABONNEMENT :

1 an : 35\$ | 2 ans : 60\$ (taxes incluses)

Institution : 1 an : 45\$ | 2 ans : 80\$ (taxes incluses)

Frais de poste et de manutention inclus. • Tarifs valides au Canada seulement.

Pour commander :
(418) 656-5040

- ☐ Je m'abonne pour 1 an ☐ / 2 ans ☐
- ☐ J'abonne un(e) ami(e) pour 1 an ☐ / 2 ans ☐

Nom _____

Adresse _____ App. _____

Ville _____ Code postal _____

Téléphone () _____

Courriel _____

MODE DE PAIEMENT :

☐ chèque ☐ Visa ☐ MasterCard

N° de carte

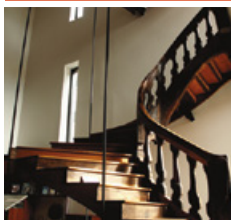
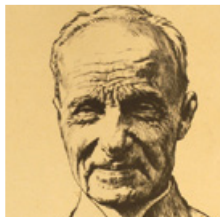
Exp. _____

Signature _____

Le patrimoine religieux de Montréal :

c'est aussi notre histoire !

enseigner



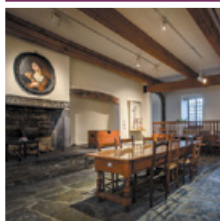
donner



Productions Train d'Enfer



soigner



bâtir

Lieux de patrimoine religieux montréalais

lieuxpatrimoinereligieuxmontrealais.weebly.com

accueillir



Société de généalogie de Québec
fondée en 1961



Société généalogique
canadienne-française

L'index des articles de revues Une mine d'information vous attend

La Société de généalogie de Québec et la Société généalogique canadienne-française unissent leurs efforts pour indexer les articles de plus de 400 périodiques québécois, canadiens, américains et européens disponibles dans leurs locaux. Cette base de données, disponible en ligne à partir de leur site WEB respectif, compte déjà plus de 41 000 entrées.

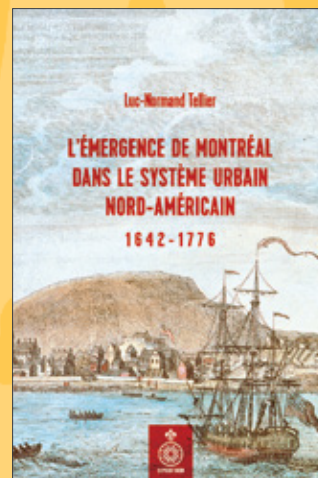
La recherche peut être effectuée par titre, auteur, périodique ou mots-clés. On peut également cibler différents domaines tels la famille, la généalogie, l'héraldique ou l'histoire. Les résultats de vos recherches vous permettront de connaître dans quelle revue l'article a été publié, en quelle année et à quelle Société vous adresser pour la consulter ou vous en procurer une copie si désiré.



www.sgq.qc.ca



www.sgcf.com



SEPTENTRION

**TOUJOURS LA RÉFÉRENCE
EN HISTOIRE AU QUÉBEC**

www.septentrion.qc.ca

